UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00910895 2

1

POUCHKINE

C 118 bis
·7415
Coronto
12.

LR
P9874
Yhau

LES GRANDS ÉCRIVAINS ÉTRANGERS

EMILE HAUMANT
PROFESSEUR-ADJOINT A LA SORBONNE

POUCHKINE

Pushkin, Aleksandr Sergyeevich
24837
10.4.30

PARIS
H. DIDIER, ÉDITEUR
4 et 6, Rue de la Sorbonne

Tous droits réservés

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

MÊME COLLECTION

Volumes parus.

Chaucer, par E. Legouis, professeur à la Sorbonne.

Les Sœurs Brontë, par E. Dimnet, agrégé de l'Université.

Tennyson, par Firmin Roz.

Novalis, par H. Lichtenberger, professeur à la Sorbonne.

Pour paraître prochainement.

Edgar Poë, par E. Lauvrière.

Meredith, par André Chevrillon.

Keats, par E. Hovelacque.

Herzen, par Emile Haumant.

Ibsen, par André Bellessort.

Calderon, par P. Martinenche.

De nombreux volumes sont en préparation.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La guerre du Nord et la paix d'Oliva (1654-1660), Paris, Armand Colin, 1894.

La Russie au XVIIIe siècle, Paris, Société française d'édition d'art, 1904.

Ivan Tourguénief, la vie et l'œuvre. Paris, Armand Colin, 1906.

(Ouvrage couronné par l'Académie française).

La culture française en Russie (1700-1900). Paris, Hachette, 1910.

(Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques).

AVANT-PROPOS

Nous savons de Pouchkine, par Mickiéwicz, qu'il tourne « autour du soleil-Byron » ; par Mérimée, qu'il est le dernier des Grecs ; par Georges Brandès, que sa poésie sent le nègre ; par Melchior de Vogüé, qu'il appartient à l'humanité tout entière. Cependant les Russes le réclament pour leur pays. Cette esquisse montrera ce qu'il n'est pas : ce qu'il est n'en ressortira peut-être pas aussi nettement. Il est difficile, en effet, de bien rendre le charme de ses vers. « Il est plat, votre poète ! » disait Flaubert à Tourguénief qui le lui traduisait. Pourquoi ce mot ne m'a-t-il pas empêché d'écrire ce livre ? C'est sans doute qu'on ne peut supporter, quand on aime Pouchkine, de le voir laissé dans l'ombre, derrière d'autres Russes moins faits pour notre admiration. Et puis, il est permis d'espérer en des lecteurs plus patients que Flaubert.

Emile Haumant.

PREMIÈRE PARTIE

ORIGINES ET DÉBUTS

I

L'ENFANCE (1799-1810)

La généalogie ; le nègre Annibal. Les hérédités lointaines. — Les parents, Serge Lvovitch et Nadejda Ossipovna ; leur vie à Moscou. La grand'mère et la nourrice de « Sacha ». — Ses lectures, ses premiers essais. Ce qu'il est à douze ans.

Peu de généalogies d'écrivains ont autant fait discuter que celle de Pouchkine. Lui-même, il en a été le premier commentateur, par curiosité d'historien autant que par orgueil de race. Avertis de l'importance qu'il y attachait, ses biographes y ont insisté à leur tour, et d'autant plus que, dans le courant du XIXe siècle, l'ethnographie a envahi l'histoire littéraire.

D'après la tradition de famille, l'ancêtre de tous les Pouchkine aurait été un Prussien, du nom de Ratch, entré au service d'un Grand-Prince de Moscou, au XVe siècle, en qualité de canonnier (*pouchka*, canon). Donc, de ce côté déjà, notre héros se rattache à une souche étrangère, mais russifiée depuis longtemps. Son aïeul maternel, par contre, n'était entré en Russie qu'en 1706, venant de Constantinople, où des agents de Pierre Ier l'avaient acheté tout enfant, au prix, disaient les mauvaises

langues, d'une bouteille de rhum. Etait-il nègre, ou, comme ses descendants l'ont prétendu, arabe ou abyssin? Il semble bien que s'il n'avait pas été bon teint, il ne serait pas devenu le filleul du Tsar, sous le nom sonore d'Annibal, puis son page et, vers 1710, le tambour de la compagnie des bombardiers dont son parrain était capitaine. En 1716, il fut envoyé en France pour apprendre le métier d'ingénieur; il en revint en 1722, après être passé par un régiment français et l'Ecole d'artillerie de Metz. Nommé lieutenant dans sa compagnie d'autrefois, il allait peut-être faire une brillante carrière quand son parrain mourut. Dès lors, il mena une existence obscure, presque misérable, remplie de démêlés, et avec ses chefs, et avec ses femmes; il en avait deux, et, par malheur, à la fois. Sa bigamie tournait en cas pendable, quand, en 1740, Elisabeth Pétrovna monta sur le trône, et son règne fut l'âge d'or des familiers de son père. Annibal devint général, reçut des terres et des paysans, que, dit-on, il traita cruellement ; à sa mort, il en laissa 1500 à ses sept enfants.

Tel était l'aïeul par lequel on a voulu expliquer la figure, le caractère, les œuvres même de notre poète. Celui-ci avait les cheveux noirs, frisés, les lèvres fortes, le teint basané : « que voilà bien le nègre! », s'est-on écrié. Il était leste, souple : « la vivacité de ses mouvements le faisait ressembler aux anthropoïdes de l'Afrique centrale », remarque Viguel. Il était susceptible, et, d'après un autre contemporain, Liprandi, « ne voulait rester en arrière de personne » ; cela aussi devait être un effet du

sang nègre. Récemment encore, un illustre critique, Georges Brandès, n'a rien trouvé de mieux, pour expliquer l'œuvre de Pouchkine, que d'évoquer la poésie des Africains ; celle des Nyams-Nyams ou celle des Hottentots, comme on voudra !

Pouchkine est bien pour quelque chose dans ces légendes : jeune homme, il se vantait volontiers, en certains boudoirs, d'avoir les ardeurs inlassables du nègre ; mais, de bonne heure, il changea d'avis. « Voyons ? demande-t-il, vers 1830, à Alexandra Smirnova, au sortir d'une exhibition de Soudanais, est-ce que je ressemble à ces gens-là ? », et son amie de se récrier. « Il a les yeux bleus, affirme-t-elle dans ses Mémoires ; ils ne paraissent noirs que quand ses prunelles s'élargissent ; ses cheveux frisent, mais ne sont pas crépus ; il a la lèvre forte, mais pas épaisse ». D'autre part, expliquer son caractère par celui de son aïeul Annibal est bien risqué. Il était passionné ; tel de ses camarades ne l'était pas moins sans avoir le soleil d'Afrique dans les veines. Il était susceptible, emporté parfois, mais comme tous les Pouchkine qui l'ont précédé. Il était jaloux, et l'on rappelle alors qu'Annibal a martyrisé sa première femme, une Allemande qui d'ailleurs le trompait ; mais il faut rappeler aussi qu'un Pouchkine du XVIIIe siècle a fait pendre, devant sa grange, le précepteur français par lequel il avait eu même mésaventure.

Bref, dans l'impossibilité de démêler ce qui lui vient des uns ou des autres, le mieux est d'étudier sa vie et son œuvre en oubliant le nègre Annibal, comme on oublie,

pour parler de la *Dame aux Camélias*, la négresse aïeule des Alexandre Dumas. Ce qui compte avant tout, c'est le milieu, les parents immédiats, l'éducation.

Le père du poète, Serge Lvovitch, était fils de ce Pouchkine qui avait fait pendre le précepteur de ses enfants. Il ne semble pas que leur éducation en ait été troublée, à en juger du moins par les vers où l'aîné, Vassili, rappelle à Serge, son cadet, leur enfance heureuse. « Enthousiastes de la nature, — nous nous promenions tous les deux ; — par de sages lectures — nous cultivions notre esprit. — Puis nous chantions, sur nos lyres, — un hymne au créateur de tout. — O douce et sainte poésie, — tu as rempli tous nos loisirs — depuis nos plus tendres années. »

Ce qu'étaient ces sages lectures, nous le savons par d'autres vers où Vassili a décrit son séjour à Paris et l'impression qu'il a faite sur les Parisiens.

« Ai-je eu l'air, devant eux, d'un Ostiak, d'un sauvage ?
Ont-ils pensé : « Le Scythe a besoin de leçons » ?
Certes, ils ont bien vu que, dès le premier âge,
J'ai tâché de savoir mieux que des mots, des sons ;
Qu'avec transport j'ai lu Tacite et Thucydide,
Et j'ose l'avouer sans en frémir — Candide ! »

Après cette éducation classique et française, les deux frères vinrent à Pétersbourg où nous les trouvons, dans les dernières années de Catherine II, officiers aux Gardes et fort négligents de leur service, ce qui ne tirait pas à conséquence. Mais il n'en fut plus de même sous Paul Ier ;

toujours en retard à la parade et toujours punis, ils en eurent vite assez de la discipline à la prussienne. Ils *demandèrent* leur démission, l'obtinrent, se marièrent, et s'en furent s'établir à Moscou.

La femme de Serge, Nadejda Ossipovna Annibal, était, par son père, petite-fille du filleul de Pierre le Grand. Elevée par sa mère, elle avait des bribes de l'éducation à la mode : comme certaine héroïne d'Ivan Tourguénief, « elle parlait un peu le français, mais avec un accent très prononcé : le temps de son enfance ne connaissait pas encore les émigrés », et ce peu de français était le plus clair de son bagage intellectuel. Mais elle était jolie — on l'appelait la belle créole — et tous ses goûts concordaient avec ceux de Serge, à cela près qu'elle fut toujours dépensière et qu'avec le temps il devint avare. Tous deux, ils aimaient la bonne chère, les théâtres, les réceptions, les commérages ; ils auraient été faits pour la Moscou de ce temps, s'ils avaient eu tout l'argent qu'il fallait pour y faire figure.

Nadejda Ossipovna n'avait apporté à Serge Lvovitch qu'une centaine d'*âmes*, et, de bonne heure, on put sourire de leur vaisselle incomplète, des haridelles de leur carrosse, de leurs valets déguenillés. On aimait pourtant leur maison : ils avaient un bon cuisinier, Vlassi — rebaptisé Blaise pour plus d'élégance — beaucoup de livres et des parents gens d'esprit. Dans leur salon, Vassili Lvovitch faisait assaut d'épigrammes et de calembours avec d'autres Pouchkine, Alexandre Youriévitch, Alexis Mikhaïlovitch, etc. ; les poètes Joukovski et Batiouchkof, alors dans tout

l'éclat de leur gloire naissante, y apportaient leurs vers; Mlle Percheron de Moussy, l'émigrée à la mode, sa harpe, et Xavier de Maistre ses pastels, pour faire le portrait de la « belle créole ». Souvent on y jouait la comédie, et Serge Lvovitch, qui passait pour savoir tout Molière par cœur, était un régisseur incomparable. Bref, au milieu de cette remuante et spirituelle tribu des Pouchkine, on se croyait, selon l'expression du Français Domergue,[1] « dans la meilleure société de Paris ».

Mais un tel salon devait faire tort à la *nursery*, et le fait est que les deux premiers des enfants, Olga et Alexandre (ou Sacha), nés, l'un en 1797, l'autre en 1799, furent élevés à peu près uniquement par la mère de Nadejda Ossipovna. De ces années de petite enfance nous ne connaissons guère que des légendes de famille; celle, par exemple, de la scène faite à la nourrice de Sacha par l'Empereur Paul, parce qu'à la promenade elle ne l'a pas fait saluer par son nourrisson; celle aussi de la lourdeur, jusque vers six ou sept ans, de ce même Sacha. C'est seulement à cet âge qu'il se débrouilla et devint turbulent, au grand ennui des gouvernantes de sa sœur qu'il persécuta comme Chateaubriand celles de Lucile. On se hâta donc de lui donner un précepteur; en deux ou trois ans, il en usa tout un lot. Un comte de Montfort, des sieurs Chédel et Rousselot, puis un Allemand engagé spéciale-

[1] *La Russie pendant les guerres de l'Empire*, souvenirs historiques d'Armand Domergue.

ment pour l'étude du russe, se succédèrent près de lui, sans lui apprendre grand chose.

Ses vrais maîtres, en ce temps, c'étaient d'abord sa grand-mère, dont tous les contemporains louent la vive et claire intelligence, ensuite sa *niania,* sa nourrice, Arina Rodionovna. Au village, dans les longues soirées d'hiver passées entre fileuses, elle avait appris de merveilleux récits qu'elle répétait à l'enfant :

Le soir, à côté de mon lit,
Elle restait dans ma chambrette,
Priait pour chasser les esprits,
Et puis, bénissant ma couchette,
En se signant dévotement,
Elle me parlait, à voix basse
De loups-garous, d'enchantements,
De fantômes, et des disgrâces
Dont souffrirent de bons géants.
Et cependant, devant l'icône,
La veilleuse qui tremblotait
Eclairait ses longues dents jaunes,
Son front, son antique bonnet.
Saisi d'une terreur subite,
Tremblant, m'enfonçant sous les draps,
Je me cachais... mais aussi vite,
Un doux sommeil m'ouvrait ses bras...

Sommeil dans lequel les héros de la nourrice reprennent bientôt une place qu'ils gardent parfois même après le réveil.

Les magiciens et les fées,
Accouraient, bienveillant essaim,
Remplir de visions dorées
Tous mes rêves, jusqu'au matin;

Et chaque jour, sous chaque ombrage,
Je m'attendais, à chaque instant,
A voir surgir, dans le feuillage,
Reines et chevaliers errants... [1]

A cette influence s'en superposa bientôt une autre.

A neuf ou dix ans, Pouchkine pénétra dans la bibliothèque de son père. Elle ressemblait fort à celle qu'il décrira dans *Roslavlef*. « Elle était composée presque uniquement de livres français du XVIIIe siècle. Pauline, qui lisait énormément et sans choix, connaissait toute cette littérature, de Montesquieu à Crébillon, savait Rousseau par cœur. En fait d'œuvres russes, il y avait seulement celles de Soumarokof qu'elle se gardait bien d'ouvrir... » Les lectures de Pouchkine ont été à peu près celles de son héroïne. Il commença par des traductions de Bitaubé, continua par Molière, par Jean-Jacques, par Voltaire, et, entre temps, par les romans de l'abbé Prévost, de Richardson, de Mme de Genlis. Il lisait tout et n'oubliait rien. « Il lui suffisait, rapporte un peu plus tard un de ses camarades, de lire deux fois une page pour la savoir par cœur ».

Sous l'influence de ces lectures, à dix ans, il composa en français son premier poème, la *Tolyade*. C'était le récit d'une guerre de nains et de bouffons à la cour de Charlemagne. Malheureusement, la gouvernante anglaise de sa sœur réussit à s'emparer du manuscrit, et le livra au précepteur français Chédel, qui s'en moqua. Dé-

[1] Le *Sommeil*, 1816.

pité, le poète jeta son œuvre au feu, et il n'en survécut que les quatre premiers vers :

> Je chante le combat que Toly remporta,
> Où maint guerrier périt, où Paul se signala,
> Nicolas Mathurin, et la belle Nitouche
> Dont la main fut le prix d'une horrible escarmouche...

Nous connaissons encore moins une œuvre postérieure de quelques mois, l'*Escamoteur*, comédie imitée de Molière, qu'un jour où l'Anglaise et le Français étaient sortis, il joua à sa sœur, mais sans succès. Il s'en consola par cet impromptu :

> Dis-moi : pourquoi l'Escamoteur
> Fut-il sifflé par le parterre ?
> Hélas ! c'est que le pauvre auteur
> L'escamota de Molière.....

Tout salon moscovite, en ce temps, était un bureau d'esprit, et celui des Pouchkine encore plus que tout autre : on y parlait de ces vers de Sacha, parfois pour le taquiner — nous savons que des jeunes filles railleuses le poursuivaient pour lui en faire écrire sur leur album,— parfois pour l'encourager et lui conseiller de ne pas s'en tenir à la muse française. Fait-il déjà des vers russes, on n'en sait rien : ce qui est sûr, c'est qu'au lycée de Tsarskoïé-Sélo, dès 1812, ses camarades plus grands sont stupéfaits de son savoir ; il a lu, non seulement nos classiques, mais encore tous les Russes contemporains, et les jugements qu'il porte sur eux témoignent d'une maturité étonnante.

Les biographes y insistent peut-être avec trop de complaisance : les variations de Mozart, à six ans, devant Marie-Antoinette, n'annonçaient pas *Don Juan*, et la *Tolyade* et l'*Escamoteur* ne pouvaient faire prévoir qu'un rimeur de plus dans la famille Pouchkine. Et puis, à tant appuyer là-dessus, on risque de faire disparaître l'enfant derrière le petit prodige. Cet enfant nous apparaît, heureusement, dans les souvenirs de son camarade Pouchtchine.

« C'était un garçon tout frisé, aux yeux et aux mouvements « très vifs... Je vis bientôt qu'il savait beaucoup de choses « dont nous n'avions pas idée, mais il ne lui venait pas à « l'esprit de se donner de l'importance pour cela. Il tenait moins à « briller par son savoir que par son adresse à la balle ou à la « course, et comme il y mettait beaucoup d'amour-propre, il en « résultait souvent des querelles entre nous. Ce qui nous étonnait « le plus, en lui, c'était ses brusques sautes d'humeur. Il jouait « tranquillement, distraitement même, et soudain, parce qu'un ca- « marade avait abattu toutes les quilles d'un coup, il entrait dans « une fureur indicible ».

En somme, on aurait déjà pu dire de lui, en changeant les chiffres, ce qu'en dira plus tard le prince Viazemski : « son caractère a douze ans, mais son esprit en a vingt ». Par contre, rien n'indique l'âge de son cœur. Il ne semble pas avoir eu pour ses parents une affection très vive ; Nadejda Ossipovna le négligeait et Serge Lvovitch le grondait souvent ; ses confidents, c'étaient sa grand'mère, sa sœur, sa *niania*. Quant aux objets qui l'entouraient, aux lieux où il vivait, il paraît avoir aimé surtout le domaine de sa grand-mère à Zakharovo, à quelque qua-

rante verstes de Moscou. Le château y ressemblait plus à une grande *isba* qu'au manoir des Chateaubriand, mais le jardin faisait compensation avec son allée d'érables, son étang, le bois de bouleaux et de pins où il faisait si bon se cacher pour lire ; Pouchkine y a eu des heures semblables à celles qu'Ivan Tourguénief a décrites à propos de Spaskoïé, et le souvenir l'en a suivi longtemps. En 1830, à la veille de se marier, il reviendra à Zakharovo, et sa tristesse sera grande en ne retrouvant ni le château, détruit peut-être par les Français de 1812, ni les arbres, coupés par de nouveaux propriétaires, ni les clôtures déplacées, ni rien de ce qu'il avait connu avant l'évènement qui donne un nouveau cours à sa jeunesse.

Cet évènement, ce fut son départ pour le Lycée de Tsarskoïé-Sélo, à l'automne de 1811, départ que certains biographes expliquent par le mal qu'aurait donné à Serge Lvovitch « le caractère indomptable » de son fils. La vérité est que les Pouchkine s'étaient demandé, de bonne heure, quelle éducation tirerait le meilleur parti des dons de l'enfant : or, à Moscou, les pensionnats étaient médiocres ; à Pétersbourg, ils étaient fort chers. Vraisemblablement, le petit Alexandre serait resté à Moscou pour y entrer, sur ses quatorze ans, à l'Université, si un ami de la maison, Alexandre Tourguénief, n'avait un jour apporté la nouvelle que l'Empereur allait ouvrir un Lycée dans son palais de Tsarskoïé-Sélo, et que les élèves, nommés après concours, y seraient boursiers. Ce « sans dot » était sans réplique ; Alexandre partit de Pétersbourg sous la conduite de son oncle Vassili. On sait qu'en route il s'arrêtèrent

chez des amis, les Mertvaho, et que la beauté d'une petite fille de huit ans y fit une vive impression sur le futur lycéen ; que, d'autre part, l'oncle emprunta au neveu sa petite bourse, qui contenait cent roubles, don de la bonne grand-mère, et qu'il oublia toujours de les lui rendre. Au commencement d'août, il étaient à Pétersbourg ; Pouchkine passa l'examen, fut reçu, et entra au Lycée au mois d'octobre 1811.

POUCHKINE à treize ans

II

LES ANNÉES DE LYCÉE (1811-1817)

Le lycée de Tsarskoié-Sélo, son enseignement et sa discipline. — Pouchkine lycéen ; ses notes, ses lectures, ses projets. Les visites de la muse. — Ses vers. Leurs modèles français ou russes ; ce qu'ils peuvent avoir de personnel.

On a souvent parlé, à propos du Lycée de Tsarskoïé-Sélo, d'une influence de Napoléon. Le favori de 1811, Spéranski, était en effet son grand admirateur, et l'ouverture à Varsovie, au Palais de Saxe, d'un lycée français, a pu stimuler son zèle. Pourtant, les deux créations diffèrent : Spéranski veut former, en effet, non seulement des serviteurs de l'Empire, mais aussi des « citoyens », des idéologues, aurait dit Napoléon. Si les lycéens russes portent l'uniforme, comme ceux de France, ils n'évoluent pas au son du tambour ; si leur programme d'études correspond à peu près au nôtre, il a quelque chose de plus libéral. « Il faudra, dit un procès-verbal de 1811, éveiller l'esprit des élèves en éloignant de leur intelligence et de leurs oreilles ce qui n'est que pompeux et purement scolastique ». La vraie ressemblance avec le

lycée napoléonien, c'est qu'à Tsarskoïé-Sélo, les châtiments corporels sont interdits ; c'est le seul endroit de la Russie où l'on ne fouette pas.

En revanche, les vieilles habitudes russes de désordre et de négligence y règnent en dépit du règlement dont il est, la plupart du temps, comme du petit verre de Porto que les élèves — à l'instar de Cambridge — devaient recevoir chaque jour : au bout de deux mois, ce Porto devint du *porter*, puis de la bière vulgaire, et disparut enfin. D'autre part, le voisinage de la Cour, en été, fit que la discipline se relâcha bientôt. Rigoureuse au début, pour des enfants, elle faiblit quand ils furent des adolescents. De 1814 à 1816, le Lycée fut gouverné par un comité de professeurs, et les élèves profitèrent de cet interrègne (*mejdoutsarstvié*) pour chasser des surveillants, boire du punch, sortir de jour et même de nuit ; si bien que, par réaction, on songea à les soumettre au régime militaire des cadets. Leur heureuse étoile leur valut la nomination de ce sage Enguelgart, dont une réponse a été souvent citée. « Monsieur le Directeur, vos élèves ne sont pas boutonnés jusqu'au cou ». — « C'est qu'il fait chaud, Excellence ».

L'instruction ne laisse pas moins à désirer que la discipline. Aux cours du mathématicien Kartsof, on dort ou on lit *Adèle et Théodore*, de Mme de Genlis ; quelques élèves font des vers. L'historien Kaïdanof, qui a appris le français sans maître, parle de Henri *Qvatre* et des *Vgvenots*. Kochanski, professeur de lettres, se console si bien avec Bacchus des mépris de Vénus qu'il faut le mettre en congé illimité. Son successeur, Galitch, « comprenant que

ses élèves ne sauraient jamais le latin », leur parle de tout, sauf du programme. Le philosophe Kounitzyne dicte et redicte un cours écrit une fois pour toutes. L'Allemand Hauenschild ennuie : qui donc voudrait s'encrasser l'esprit dans la « *deutsche Sprache* » ? Seul, le Suisse Marat de Boudry a quelque prestige, malgré sa tenue négligée, car il est le frère de l'*Ami du peuple* ; les élèves l'écoutent donc, tout en se chuchotant que, s'il ne prend jamais de bain, c'est en souvenir de la mort de son frère.

Quant à la tourbe des surveillants, elle surveille fort peu. « Du matin au soir, écrit le lycéen Illitchevski, nous errons dans le parc... Même en étude, nous ne restons pas à nos places ; qui ne veut pas travailler dort ou lit. » Toute une partie de la vie des élèves échappe au contrôle ; il y logent les escapades au dehors, les retours nocturnes, les punchs, la lecture de livres pris dans la bibliothèque de Catherine II, ou ailleurs, qui ne sont pas tous édifiants. Mais elle abrite aussi, cette vie clandestine, des lectures qui éveillent l'esprit plus que les sens ; des conversations où l'on commente les nouvelles de tous les champs de bataille de l'Europe ; des velléités littéraires que l'administration combat, et qui ont donc l'attrait du fruit défendu. Elle permet enfin les flâneries dans le parc immense où les élèves ont sous les yeux, comme l'*Infante* de Victor Hugo,

> ... un grand palais, comme au fond d'une gloire,
> Des bassins qu'assombrit le pin ou le bouleau,
> ... le cygne aux ailes blanches,
> Le bercement des flots sous la chanson des branches,
> Et le profond jardin rayonnant et fleuri.

Dans ce Lycée si différent des nôtres, Pouchkine n'est pas l'élève modèle : les études le préoccupent moins que Pétersbourg et ses plaisirs tout proches.

> Spectacles, bals me plaisent fort,
> Et d'après ma pensée,
> Je dirais ce que j'aime encor,
> Si je n'étais au Lycée [1].

Mais il y est, hélas ! et voici que Kartsof trouble brusquement son rêve. « Pouchkine, à quoi est égal X ? — X... est égal à zéro — Asseyez-vous ! C'est vous qui êtes égal à zéro ! » Il est vrai que, chez M. de Boudry, ce zéro sera largement racheté ; Pouchkine sait si bien le français que ses camarades l'ont surnommé le *Frantsouss*. Il est vrai encore que Galitch fermera les yeux sur ses barbarismes, en faveur de son érudition poétique : mais, en définitive, ce qu'il apprend de ses professeurs, en sept ans, ne dépasse guère la science dont il gratifiera, plus tard, son Eugène Oniéguine.

> Il savait assez de latin
> Pour déchiffrer une épigraphe,
> Discuter sur quelque écrivain,
> Mettre « *vale* » près d'un parafe,
> Et pour citer, non sans accroc,
> Deux ou trois vers de l'Enéide.

Le pis, d'ailleurs, c'est sa conduite. « Je suis un jeune

[1] *Mon portrait*, 1814 (texte en français).

polisson » disait-il dans les vers que nous citions tout à l'heure, et il est, en effet, de la bande qui « chipe » des pommes dans le jardin de l'Empereur, de celle qui se fait apporter du dehors rhum et cognac. Il doit même une réputation particulièrement fâcheuse, d'abord à certaines lectures où il s'est laissé prendre :

> **Hé ! que faites-vous donc, Pouchkine ?**
> **Donnez-moi ce livre à l'instant...**
> **Vraiment... la lecture est badine !**
> **Prenez la porte, sacripant !**

ensuite, à une aventure qui a fait grand bruit. Un jour, dans un couloir obscur, il a croisé une ombre qu'il a prise pour Natacha, la lingère du Lycée, et qu'il n'a reconnue pour la vieille princesse Volkonskaïa qu'après l'avoir embrassée. Plainte a été portée à l'Empereur et l'a trouvé, heureusement, en un de ses bons jours ; « après tout, dit-il au ministre de l'Instruction publique, la vieille n'est peut-être pas si fâchée qu'elle prétend ! » L'affaire a donc été classée, mais il en reste un souvenir dans les notes où Enguelgart blâme le « cynisme » de son élève, en l'expliquant, d'ailleurs, par ses lectures mal dirigées.

De tous les lycéens, Pouchkine est, en effet, celui qui lit le plus ; mais il s'en faut que le hasard ou ses goûts le fassent toujours mal tomber. Sur les rayons de son étagère, Horace, Homère, Virgile, le Tasse — en traduction française — voisinent avec La Fontaine, Racine, surtout avec Voltaire. Il lit et relit ses contes, ses tragé-

dies, ses poèmes, « sans aucune intelligence du mouvement philosophique de ce temps », assure un judicieux biographe, mais avec un sentiment très-vif de la grâce et de la malice des vers. Est-ce cette malice voltairienne qui fait parler de son « cynisme » ? Ce qui est sûr, c'est que, dans ses lectures, il apprend l'art d'écrire, juste au moment où l'internat, ses loisirs, ses camarades enfin, surexcitent les goûts que nous lui avons vus dès la maison paternelle.

Des lycéens, les uns venaient de cette « pension noble » de Moscou, où la mode était de rimer sans cesse ; les autres, de familles où l'on aimait les lettres, et surtout la poésie. Or, on trouvait tous les poètes dans la bibliothèque du palais ; ceux qui pouvaient y manquer encore y pénétraient avec les petites revues de Pétersbourg et de Moscou, et Galitch les commentait en classe. Comment résister à la tentation de lui soumettre des vers faits au Lycée même, puis de les publier, à défaut d'autre organe, dans le *Lycéen Philosophe*, que l'on rédige en étude ? C'est Delvig qui en est le censeur — comment imaginer un journal sans censeur ? C'est Danzas, — le témoin de Pouchkine à son dernier duel — qui en est l'imprimeur. Il recopie tous les articles de sa belle écriture, insère les « *Avis au lecteur* », gourmande les collaborateurs paresseux et Pouchkine lui-même, l'étoile dont la supériorité n'est plus contestée par personne, pas même par l'administration qui s'adresse à lui, maintenant, quand il faut célébrer une victoire russe ou souhaiter la bienvenue à quelque hôte illustre, au vieux

poète Derjavine, par exemple, qui, en un jour d'examen solennel, embrasse son jeune confrère et lui prédit un glorieux avenir.

Ces premiers rayons de la gloire, si doux, n'empêchent d'ailleurs pas le poète d'être encore, à ses heures, le « potache » classique ; nous voyons, dans son *Journal*, les gamineries se mêler aux rêves littéraires.

« Hier, j'ai écrit le troisième chapitre de *Fatama ou l'Intelligence humaine*... Le soir, avec mes camarades, j'ai éteint les lampes et les bougies de la salle d'étude : belle occupation pour un philosophe ! Ce matin, j'ai lu la vie de Voltaire et j'ai commencé une comédie... Avant-hier je voulais écrire un poème ironique, *Igor et Olga*... Cet été, je ferai un tableau de Tsarskoïé-Sélo ».

Ces projets nombreux, son extraordinaire facilité les explique. Un de ses camarades dit bien l'avoir vu s'enfoncer dans les allées du parc, les sourcils froncés, un crayon entre les dents, à la poursuite d'une rime rebelle : mais en général, les vers lui viennent sans qu'il les cherche, et surtout le matin, après qu'une force mystérieuse les a construits dans son sommeil.

C'était comme un démon qui possédait mon âme ;
Qui, me suivant partout, au repos, dans mes jeux,
Me murmurait tout bas des refrains merveilleux.
Ma tête s'égarait dans la fièvre. Sans trêve,
Le rêve fantastique y succédait au rêve ;
Pour les conter en vers, le mot obéissant
S'alignait, et la rime accourait à l'instant.

Ce démon, les poètes d'alors l'appelaient leur muse ; Pouchkine décrit la sienne et ses apparitions successi-

ves [1]. C'est elle qu'il voyait, enfant, quand, aux récits d'Arina Rodionovna, il se sentait envahi d'une terreur sacrée ; c'est elle qu'il retrouve dans le parc de Tsarskoïé-Sélo, près de l'étang, mais combien changée ! Plus de chef branlant, de coiffe antique ; elle est jeune ; des fleurs couronnent ses boucles parfumées ; sous un léger voile, son sein palpite et rougit... Il la regarde, il l'écoute avec ivresse, mais que dit-elle et saura-t-il transcrire ses paroles ?

Dans la première édition supposée complète de ses œuvres, il n'a recueilli que quatorze de ses poésies du Lycée sur cent vingt ou cent trente qu'il avait conservées, et encore, ces quatorze élues, les a-t-il retouchées fortement : c'est donc qu'il jugeait ses vers de ce temps gauches et enfantins. Ils n'en sont pas moins précieux pour qui veut suivre les étapes de son talent.

La première influence qu'il ait subie a été celle de son oncle Vassili ; on en a retrouvé des vers enchâssés dans ses vers à lui. On a signalé aussi, çà et là, des souvenirs de Dmitrief, de Derjavine, de Bogdanovitch, d'autres encore. Pourtant, à l'en croire, Joukovski seul aurait été le maître de sa muse, et on ne laisse pas d'en être surpris. Joukovski était, en effet, l'élève des romantiques allemands, et comme eux, mystique et nuageux ; or, Pouchkine n'aime guère, de tous les Allemands, que Wieland, parce que son *Oberon* lui rappelle Voltaire ; il n'a

[1] *Muse à qui chaque siècle a dicté sa légende*, fragment, 1821.

de mysticisme — et fort peu — que dans deux ou trois pièces où l'on sent bien qu'il se guinde à un état d'âme qui ne lui est pas familier [1]. On est donc tenté de croire que Joukovski a influé seulement sur sa forme; il l'a presque avoué lui-même. « Je suis, a-t-il écrit, l'élève de Joukovski... Tout ce que j'ai fait de personnel, ç'a été d'avoir choisi un sentier de traverse au lieu de m'engager sur sa route. » Ce sentier, c'est l'ami de Joukovski, Batiouchkof, qui l'a tracé. Qualifié tantôt de Boufflers, tantôt de Parny russe; il réincarnait tous ces petits poètes de notre XVIIIe siècle que Pouchkine avait tous lus; il a eu sur lui une action indéniable, quoique difficile à définir. Ils dérivent, en effet, l'un et l'autre, des mêmes maîtres, des Français.

De ceux-ci le plus cher à Pouchkine, c'est Voltaire, mais il semble bien qu'il en soit de son influence comme de celle de Joukovski; elle est dans la forme plutôt que dans les sujets, qu'il prend de préférence à Marot, à Bachaumont, à Gresset, à Chamfort, à Chaulieu, à Parny surtout, et tantôt au Parny égrillard, tantôt au Parny mélancolique. En ce temps, dans neuf pièces sur dix, il est le *Frantsouss* sans originalité que taquinaient ses camarades.

Voilà que chaque bel esprit
M'aborde avec un fin sourire.
« Vous écrivez, ce m'a-t-on dit,
De petits vers. Peut-on les lire,
Ou bien les tenez-vous secrets ?
Vous y chantez, je le parie,

[1] *L'incrédulité*, 1817.

Les ruisseaux jaseurs, les bosquets,
Les moutons dans l'herbe fleurie,
Les roses, les lys, les bleuets ! »

Il y a, en effet, dans ses vers de ce temps, beaucoup de ces « fadaises doucereuses » dont il s'est moqué, plus tard, à propos du poète Lenski [1]. Il chante Bacchus, les folles ivresses; puis, avec non moins d'assurance, Vénus, les transports de l'amour, les serments que suivent des trahisons dont il se console, comme tous les épicuriens d'alors, en vantant l'amitié, les retraites ombreuses, le commerce des grands esprits. Il évoque enfin sa jeunesse perdue, sa mort prochaine et la pierre tombale, cachée sous les ronces, dont de rares amis se rappelleront la place.

Faut-il dire que tout cela, c'est pure fantaisie ?

« Il m'arrivait à jeun de chanter des ivresses »,

avoue-t-il en 1817. De même, quand il se proclame « enfant de flânerie » ; quand, en 1812, il exhorte Délie à tomber dans ses bras; quand, en 1814, il veut se consoler avec Lélia, Témire et Chloé, de la trahison d'Héléna, il répète des vers d'autrui. On sait qu'en 1814 ou 1815, il s'appliquait à parler d'une voix de basse, et, sans doute, d'aventures qui le sacraient homme. Il en fait autant dans ses vers, à l'aide d'innombrables réminiscences.

[1] *Eugène Oniéguine.*

La forme y est donc plus intéressante que le fonds. Elle est telle que Batiouchkof la veut dans son discours de réception à la Société des Amis de la littérature russe ; elle a « la pureté d'expression, l'harmonie, la souplesse, la beauté du style surtout, cette perfection qu'on atteint par un don de la nature, mais non sans un effort constant ». En d'autres termes, elle a la netteté brillante et la vivacité des Français d'alors et de Batiouchkof lui-même ; peut-être même Pouchkine a-t-il déjà, plus que lui, le naturel et la clarté auxquels, élève de Voltaire, il tient encore plus qu'au reste.

> Mon vœu, c'est que tous me comprennent,
> Du plus grand jusqu'au plus petit.

Mais il faut remarquer, en même temps, que son épithète est parfois banale et ses métaphores pénibles ; que « les pinceaux de l'Albane », qu'il a ramassés après beaucoup d'autres, ont la touche assez molle ; que le gallicisme abonde dans ses vers et touche parfois à l'incorrection. Ce n'est pas encore le vers pouchkinien, sauf peut-être dans quelques pièces où perçent des souvenirs vécus.

Nous ne rangerions pas, parmi ces pièces, l'ode célèbre où, devant Derjavine, en 1815, il a chanté à la fois les triomphes récents de la Russie et les ombrages historiques de Tsarskoïé-Sélo ; la grâce ou la majesté des vers n'y dissimulent guère la froideur du développement de commande. Il y a peut-être plus d'intérêt dans les vers où il évoque sa petite enfance, le jardin de Zakharovo, la lec-

ture qu'il y fait, dans un coin, des fables de La Fontaine; puis le retour vers la maison où, de loin, la porte ouverte laisse voir les apprêts de cette hospitalité qui est la joie des campagnes russes[1]. Nous aimons aussi, dans *Petite ville*, le tableau du parc de Tsarskoïé-Sélo et le souvenir des flâneries où les cygnes lui ont fait oublier son Virgile. Est-ce enfin trop s'attacher à ce qui est personnel que de signaler les vers où il veut être hussard, et triompher, à son tour, et des ennemis de la Russie et des belles! D'autres vers encore, qu'en bon petit garçon, il dédie à sa sœur, à celles de ses camarades, à cette Catherine Bakounina, que son *journal* mentionne — « qu'elle était gentille, que sa robe noire lui allait bien! » — et qu'il s'est rappelée dans *Oniéguine*, en évoquant « ces jours où, la première fois — j'ai remarqué les traits gracieux — d'une vierge aimable; où l'amour — me troublait la première fois; — où je cherchais partout ses traces, — où tout le jour je l'attendais ».

Il faudrait enfin s'arrêter sur les vers des deux dernières années du Lycée qui révèlent déjà des inspirations plus graves. En 1816, dans *Bove*, un rendez-vous d'amour lui était matière à badinage; en 1817, dans la *Fenêtre*, le badinage fait place à la mélancolie, d'ailleurs peu profonde; l'appel à la vie, au courage, à l'amour surtout, vient finir la pièce; selon l'expression un peu excessive de Biélinski, « le lion s'éveille et secoue sa crinière ». On a dit que c'est là l'indice de sa sortie « des influences

[1] *Epître à Ioudine*, 1816.

anacréontiques, pironiennes, françaises ». Pourtant « ce sentiment d'apaisement, de retour sur soi, demi-souriant, demi-sérieux » existe aussi chez quelques-uns de ses Français favoris, chez Voltaire, avant lui dans Chaulieu et parfois dans La Fontaine ; de sorte que par dessus les écrivains du XVIIIe siècle, Pouchkine se rattacherait à nos classiques. Disons simplement que cette lointaine influence a aidé à l'éveil de façons de penser et de sentir qui tenaient au plus profond de son être. Déjà Batiouchkof et Joukovski avaient démêlé en lui quelque chose de tendre et de sérieux qui n'était pas la banale sentimentalité du temps ; ils l'avaient surnommé le *Grillon*, et c'est, dit-on, parce que « caché derrière les murs du Lycée, il faisait retentir l'air d'un bruit harmonieux » ; il y a peut-être aussi, dans cette épithète, une allusion à de ces notes intimes, discrètes, consolantes qui percent déjà dans sa poésie.

Quoi qu'il en soit, quand il quitte le Lycée, à l'automne de 1817, il en emporte, avec des notes très moyennes et le *tchine* de la neuvième classe des fonctionnaires, une réputation déjà formée de poète : ses stances à Maria Delvig se chantent dans tous les salons de Pétersbourg, et tout le monde y sait que Derjavine l'a salué son successeur. Ce n'est pourtant pas qu'on attende en lui un grand poète ; comme on remarque, après son oncle Vassili, que « ses vers ne sentent pas le latin et n'ont rien du pédant », on compte qu'il sera la nouvelle édition russe des Boufflers et des Parny. Quelques-uns même n'espèrent pas tant : se rappelant ses gamineries du Lycée,

Enguelgart lui prédit des traverses dues à « sa radicale absence de principes ». Personne encore ne devine en lui

> Sous le voile léger des ébats de jeunesse,
> Le cœur droit, l'esprit haut..... [1]

---

[1] *Epître à Tchaadaief.*

III

LES ANNÉES DE PÉTERSBOURG (1817-1820)

La sortie du Lycée. — Le choix d'une carrière. Pouchkine à Pétersbourg : sa vie, la légende et la réalité. — Les poésies : *Rouslane et Loudmila*. — La politique ; Pouchkine et les sociétés secrètes. Ses vers sur le servage, sur l'Empereur. Son exil.

Sa sortie du Lycée, Pouchkine l'attendait depuis longtemps. Déjà en 1814, dans une épître à sa sœur, il soupirait après la délivrance ; en 1816, il se plaignait à Viazemski que la dernière année, la plus dure, fût encore devant lui. « Encore un an de *plus*, de *moins*, d'économie politique et d'amplifications littéraires. Encore un an à bâiller devant une chaire ! C'est affreux ! »

Il était libre maintenant ; qu'allait-il faire ? Le plus pressé était de rejoindre ses parents, non plus à Zakharovo, vendu après 1812, mais à Mikhaïlovskoïé, près de Pskof, un bien qui leur venait des Annibal. Il y passa l'automne de 1817 à s'interroger sur sa vocation. L'éclat des récentes victoires et le voisinage des hussards de Tsars-

koïé-Sélo, l'avaient depuis longtemps fait rêver d'épaulettes. Mais il fallait de la fortune pour tenir un rang dans la Garde, et Serge Pouchkine n'en avait pas ; d'autre part, entrer dans ce qu'on appelait l'*armée*, par opposition à la Garde, c'était s'enterrer en province, loin des plaisirs de la capitale et des relations intelligentes. Pouchkine renonça donc à son rêve, sans pourtant se résigner tout de suite à devenir un *tchinovnik*, un rond-de-cuir, « de la graine d'orties », disent les Russes.

> **Emplois civils et militaires,**
> **A tous je tournerai le dos ;**
> **Si je ne vais pas à la guerre**
> **Je n'irai pas dans des bureaux[1].**

Alors, que faire ? Se consacrer à la muse ? Mais ni sa famille, ni l'usage n'admettaient cette façon de « servir ». En désespoir de cause, il se laissa attacher au Ministère des Affaires étrangères, avec des appointements fort minces et un service aussi léger.

Sur cette période de sa vie on a des quantités d'anecdotes. La légende parle de ses prodigalités, des dettes qui navraient ses parents, des pièces d'or qu'en une heure de folie, il jetait une à une dans la Néva. Puis elle nous le montre débauché et s'en faisant gloire : « Pouchkine, écrit Alexandre Tourguénief, vient le matin raconter à Joukovski — au chaste Joukovski — en quel endroit il n'a pas fermé l'œil de la nuit ». Mais ce n'est pas seule-

[1] *A mes amis de Lycée, avant la sortie.*

ment à Joukovski, c'est au public entier qu'il le confie ; ses vers chantent les jours sans travail et les nuits passées avec des amantes qu'il ne doit pas à son esprit.

> Descendant d'un nègre difforme,
> Je plais parfois à nos beautés,
> Mais c'est par le cynisme énorme
> De mes caprices effrontés.

Puis, puni par où il a péché, il devient plus calme, et ne court plus, provisoirement, que les salons et les théâtres, semant les épigrammes, et cependant recherchant les aristocrates avec une ardeur qui scandalise ses amis du Lycée. « C'était pénible de le voir s'agiter autour des Orlof, des Kisseliof, des Tchernychof, qui écoutaient ses plaisanteries avec un sourire de condescendance ». Bref, on fait de lui, d'une part, le parasite du grand monde, et de l'autre un bohême, un « déguenillé » [1].

La vérité est, d'abord, que ses dettes ne prouvent pas des orgies ; il avait huit ou neuf cents francs d'appointements, et Serge Lvovitch n'y ajoutait à peu près rien. Il en résultait pour lui des embarras qu'un autre aurait dissimulés, mais qu'il affichait par insouciance ou par bravade : « Le cynisme, écrira-t-il plus tard à son frère Léon, en impose à la frivolité de l'opinion ». Personne n'ignorait donc rien de ses sottises qui étaient nombreuses ; il ne pouvait guère en être autrement, après six ans d'internat, dans une capitale où, selon l'expression de Joseph de Maistre, « tous les vices dansaient sur les

[1] *Sorvanetz.*

genoux de la frivolité ». En revanche, le reproche de s'être fait le complaisant d'aristocrates qui le méprisaient, paraît peu fondé. Il aimait le monde, il est vrai, les bals, et par suite les gens qui lui en donnaient le plaisir :

« Il entra ; la salle était pleine,
On mazourkait avec fureur.
Quel bruit ! quelle presse, ô Seigneur !
Ici, c'est un chevalier-garde
Qui fait sonner ses éperons :
Là voltigent des pieds mignons ;
L'œil amoureux qui les regarde
S'égare dans leur tourbillon,
Tandis que le bruit des violons
Couvre les vives épigrammes,
Les coups de langue, les cancans,
Et les propos désobligeants
Des jalouses « belle madame » [1].

En réalité, la sévérité des jugements portés sur sa vie de ce temps provient avant tout, de l'état d'âme de ses contemporains. En 1818, la mode était, pour les jeunes, de mépriser le monde ; de ne danser ni jouer, sauf aux échecs ; de citer, à tout propos, Adam Smith ou Benjamin Constant. Devant ces Catons en herbe. Pouchkine prenait de parti-pris l'attitude opposée,

Il était gai, jeune et hardi
Et se jetait en étourdi
A l'aventure :
Librement il respirait l'air
Et parfois il se montrait fier
D'une blessure... [2]

[1] *Eugène Oniéguine*, chant I.
[2] A. de Musset, *A mon frère revenant d'Italie*.

même quand il aurait mieux valu la taire. Il est partout le même étourdi, avec ses parents qui gémissent de ses dépenses ; avec les gens du monde, qui rient de ses épigrammes ; avec Joukovski, auquel il narre ses peu glorieux exploits ; avec l'austère Karamzine, qu'il amuse, jusqu'à deux heures du matin, par des singeries ; avec l'actrice Kolossova, quand il se roule à ses pieds, fait le chat, embrouille ses écheveaux, puis la « *granpatience* » de sa vieille tante ; et, menacé de se voir rogner les griffes, se sauve avec des miaulements éperdus.

Il y a pourtant des heures, dans sa petite chambre près de la Fontanka, où il juge à leur valeur ses faciles amours, le monde et « ces assemblées languissantes, où l'esprit garde un silence prudent » ; où il songe à sa muse, envie à celle de Joukovski la noblesse de ses inspirations, se remet enfin au travail. Et ces heures-là ne sont pas si rares qu'on les dit, car le poème qu'il a sur le chantier avance. « Notre Grillon, écrit Tourguénief, continue à courir les boulevards et les mauvais lieux... Pourtant, voilà son quatrième chant fini. » Et déjà des fragments en circulent qui désespèrent ses rivaux. « Décidément, si on ne le fourre pas à la maison jaune [1], il nous avalera tous, le déguenillé ! »

Il a écrit, en effet, dans ces années d'oisiveté apparente, beaucoup de vers, et d'abord des poésies qui continuent celles du Lycée. Ce sont encore des épîtres, des stances, des épigrammes ; les mêmes modèles, Parny,

[1] La maison des fous.

Chaulieu, Voltaire, du côté des Français ; Batiouchkof, de celui des Russes. Ce sont les mêmes thèmes, l'amitié, l'amour, ses trahisons, l'appel à la muse, à la solitude ; les mêmes procédés, le même développement un peu banal, mais animé souvent par d'heureux détails de vie familière : tantôt c'est celle de la campagne, tantôt celle de Pétersbourg , que tour à tour il exalte ou flétrit ; ou celle de Moscou, dont il raille,

> Les pimbêches en robe à traîne
> Les jeux où l'on bâille et s'endort,
> Le rire épais de ses mécènes,
> Leur sottise en lunettes d'or...

mais dont il regrette parfois les plaisirs.

> Des Tziganes l'essain volage
> Tourbillonnera devant toi :
> J'entends d'ici leur chant sauvage,
> Leurs appels et leurs cris stridents ;
> Je vois le feu de leurs prunelles,
> Leurs furieux déhanchements... [1]

Mais sa grande œuvre, en ce temps, c'est *Rouslane et Loudmila*. Déjà au Lycée, il pensait à un « poème ironique », à composer sur l'histoire légendaire d'Igor et d'Olga, ou sur celle de Bove le fils du roi, une réplique russe de notre *Beuve d'Hanstone*. Il s'arrête enfin aux aventures du héros Rouslane, un des preux de l'empereur Vladimir le Beau Soleil, et de son épouse, la fille de Vladimir, la

[1] *Epître à Vsévolojski*, 1819.

princesse Loudmila. La légende veut qu'il en ait écrit les premiers vers au *Karcer*; en tout cas, le premier chant en était déjà fini à sa sortie du Lycée. Les suivants furent écrits, soit à Mikhaïlovskoïé, soit à Pétersbourg, en ces heures matinales où on le trouvait accoudé sur son oreiller, noircissant fiévreusement des bouts de papier qu'il semait ensuite par toute sa chambre. En 1819, l'impression put commencer, mais elle traîna longtemps, malgré le zèle de ses amis, qui avaient hâte de le voir se classer définitivement. « Une fois imprimé, écrit Alexandre Tourguénief, il commencera à s'estimer soi-même et à prendre un peu de sérieux. Jusqu'à présent, on ne le connaît que par de petits vers et de grosses sottises; après son poème, on verra en lui, sinon une perruque académique, du moins autre chose qu'un jeune polisson. »

En réalité, ce poème ne diffère pas beaucoup des petits vers que dédaigne Tourguénief : Bacchus et Vénus et leur cortège, « en habit des amours », y tiennent encore une place notable. Dès les premiers vers, nous sommes dans un banquet : Vladimir célèbre les noces de sa fille et de Rouslane; autour de l'Empereur et des jeunes époux sont rangés les paladins et, parmi eux, trois prétendants malheureux à la main de Loudmila, le brave Ratmire, le poltron Farlaf, le brutal Rogdaille. Il est tard, les cruches d'hydromel sont vides; l'aède aveugle, le *gouslar*, a fini de chanter; les convives se séparent, et voici les époux enfin seuls. Mais un nuage épais envahit la chambre nuptiale; la foudre éclate; Rouslane ébloui ferme les yeux, et quand il les rouvre, Loudmila n'est

plus là. Des cris emplissent le palais ; Vladimir accourt : en bon empereur de fabliau, il accable Rouslane de reproches et jure son grand serment que sa fille n'appartiendra pas à qui n'a su la garder ; elle sera la récompense du héros qui la ramènera à Kief.

Au Chant deuxième, les quatre rivaux sont en campagne. Farlaf rencontre la sorcière Naïna, qui promet de lui livrer Loudmila par ruse ; il attend donc chez elle la fin de l'aventure. Rogdaille plus pressé, défie Rouslane et se fait jeter à l'eau. Ratmire, lui, trouve sur sa route un joli château. Du haut d'une tour, une voix fraîche l'invite à entrer ; il obéit et se trouve au milieu de douze nymphes qui le débarrassent de son armure, le conduisent dans un bain parfumé, puis lui servent un repas succulent, qui n'est pas encore le dernier effort de leur hospitalité. Bref, ayant trouvé bon souper, bon gîte et le reste, Ratmire ne pense pas à se remettre en route ; le voilà, comme Rogdaille, hors de combat. Nous ne les reverrons plus ni l'un ni l'autre.

Rouslane cependant arpente la steppe. Il y rencontre le bon sorcier Finn qui lui apprend que le ravisseur de Loudmila, c'est le nain Tchernomor qui l'a conduite en un lointain château. Pour l'y affronter, il faut avoir une épée enchantée que garde, sur un champ de bataille, la tête coupée d'un géant. Rouslane y court, trouve la tête coupée qui dort, la réveille en lui chatouillant les narines de la pointe de sa lance, lui livre un combat très singulier et, vainqueur, en reçoit, avec l'épée, la révélation que, pour vaincre son ennemi, il faut lui

couper sa barbe qui est immense. Mais qu'il se hâte de le faire ! Les jours passent, et Loudmila court de grands risques.

Nous voici chez Tchernomor. Loudmila y a été portée évanouie ; elle revient à elle dans une chambre magnifique où des esclaves s'empressent autour d'elle. Tout le jour, elle erre dans le palais et ses jardins : le soir, elle se couche, mais se tient sur ses gardes, et bien lui en prend. La porte s'ouvre ; elle voit entrer un long cortège d'esclaves qui s'avancent deux par deux, portant une barbe au bout de laquelle se dandine l'horrible Tchernomor. Loudmila bondit et le soufflète. Les porteurs de barbe s'enfuient, le nain aussi, en oubliant son chapeau sur le lieu du combat. Le lendemain, Loudmila le ramasse, le met, et s'aperçoit qu'il la rend invisible. Dès lors elle échappe à Tchernomor et le nargue jusqu'au jour où, croyant voir Rouslane, elle court vers lui et se fait prendre dans un filet. Ligotée, évanouie, elle va être la proie du monstre quand un cor retentit : c'est Rouslane qui arrive en aéroplane ! Un combat s'engage dans les airs, mais le héros saisit la barbe du nain ; il la tranche et le voici vainqueur. Faut-il raconter son retour avec sa princesse toujours évanouie, les embûches de Farlaf qui s'en empare, mais ne peut, lui non plus, la faire revenir à elle. Vladimir ajourne donc les nouvelles noces, d'autant plus que les Petchenègues, les pirates de la steppe, menacent Kief ; ils vont s'en emparer quand un chevalier surgit et les met en fuite. Amené devant Vladimir de Loudmila, l'inconnu touche celle-ci et l'anneau

du bon sorcier Finn. Elle ouvre les yeux et reconnaît Rouslane.

Assurément cette œuvre ne sent pas « la perruque », et l'on n'est pas surpris que des contemporains aient crié au scandale. « Ce nouvel objet effroyable qui, comme l'Adamastor de Camoens, surgissait au milieu de l'océan de la poésie russe » épouvanta les conservateurs, et d'abord parce qu'il était russe ; on n'était pas encore familier avec l'idée que des récits de *niania* pussent devenir matière à poèmes. Si du moins Pouchkine avait essayé de les ennoblir ! mais non, il y avait ajouté du grotesque et de l'indécent. Qu'est-ce qu'une tête coupée qui, chatouillée, éternue, et souffletée, reste bouche bée comme un acteur pétersbourgeois au milieu de son rôle ? que dire de cette ridicule barbe de Tchernomor, de ces scènes dont toute mère défendra la lecture à sa fille ? Tout cela était vulgaire, peuple, pas assez européen. « Je suppose, écrit le *Messager d'Europe*, un quidam pénétrant dans l'assemblée de la noblesse, à Moscou, hirsute, en sarreau, en souliers d'écorce, et criant d'une voix enrouée : « Eh ! bonjour les enfants ! » Quel accueil ferait-on à ce farceur-là ? »

Les ripostes ne manquèrent pas, et tout d'abord l'épigramme de Pouchkine.

On nous dit tout le temps « La critique est aisée ! »
Or, X a critiqué *Rouslane et Loudmila*.
Aisément ? Il se peut, la chose est discutée :
Mais quel Hercule, amis, celui qui le lira !

Puis la jeunesse prit parti pour le jeune. « Maintenant encore, écrit en 1833 un lecteur du premier jour, je me rappelle avec transport la haute jouissance que nous fit goûter cette œuvre merveilleuse. Quelle originalité ! quelle richesse ! que d'éclat dans les descriptions ! que d'harmonie dans les vers ! » De son côté, Moscou se déclara pour le Moscovite ; le *Messager de Moscou* reconnut dans Pouchkine la grâce de Voltaire et la douceur de Parny. Enfin les dieux parlèrent : Pouchkine reçut de Joukovski ses œuvres avec cette dédicace : « Hommage du maître vaincu à l'élève vainqueur ».

Bref, la gloire de Pouchkine était fondée ; pour beaucoup de ses contemporains, il restera longtemps « le chantre de Rouslane et de Loudmila », au scandale, il est vrai, des lecteurs plus jeunes, épris de byronisme ou de réalisme. Déjà dans les années quarante on ne comprenait plus ce badinage : plus tard, quand la politique obséda tous les esprits, il devint une sorte de crime contre la patrie. On peut maintenant en parler avec plus d'indulgence. Il est fâcheux, certes, que Pouchkine, tirant son sujet des contes populaires, ne nous en ait pas transmis l'écho fidèle qu'il annonce dans son Prologue.

Bien loin d'ici se dresse un chêne :
Dans son feuillage, un chat savant
Sur un rameau d'or se promène ;
Va-t-il à droite que des chants
Sortent de l'arbre en doux murmures ;
Va-t-il à gauche que soudain
L'écho redit les aventures
Des géants et des paladins

Mais quoi ? Ce prologue, il ne l'a composé qu'après coup, et ce n'est pas pour les *folkloristes*, mais pour les dames de Pétersbourg qu'il avait écrit

C'est pour vous, reines de mon âme,
C'est pour vous seules, jeunes femmes,
Que, dans mes heures de loisirs,
J'ai mis en vers ces souvenirs
De l'antiquité babillarde.

S'il en est ainsi, il faut le juger à la mesure qu'il donne lui-même et qui n'est pas celle des grands poètes.

Je ne serai jamais Homère :
Mon sujet le plus ordinaire,
C'est celui du divin Parny,
Les baisers ardents d'une amante,
Ses bras, nus, sa voix languissante,
Les voiles ôtés dans la nuit...

Or, il a, dans *Rouslane et Loudmila*, toutes les grâces du « divin Parny », le vers agile, le détail qui retiendra l'attention des lectrices, le tableau qui peut-être les fera rêver. Voici la visite à Ratmire endormi, de la première des douze jeunes filles qui lui offrent une hospitalité si complète.

Silencieuse, devant lui,
La jeune fille hésite encore...
Ainsi Diane, dans la nuit,
Devant le pasteur qu'elle adore.
Mais déjà, sur le bord du lit,
Elle pose un genou, soupire,
Tremble, s'incline lentement
Et, soudain, réveille Ratmire
D'un baiser rapide et brûlant.

A côté du Pouchkine de ces vers, il en est un autre, plus sérieux, dont on peut suivre l'histoire à travers les pièces où il exprime le regret de sa vie agitée, l'amour du travail, de la réflexion ; où, décidément infidèle à l'épicurisme d'antan, il se révèle épris, pour son pays, d'un idéal de civilisation et de liberté.

Au Lycée, quand il parlait de la Russie, c'était pour célébrer ses victoires : mais, après 1815, son inspiration change, sous l'influence justement des vainqueurs qui reviennent d'occident, ivres d'espoirs sans limites. Au camp des hussards de Tsarskoïé-Sélo, il passe le temps de ses visites surtout en causeries avec ce Tchaadaief, que plus tard son pessimisme rendra fameux : « Tu as été le sauveur de mon esprit », lui écrit-il en 1818. C'est sans doute en l'initiant à cet idéal plus haut que celui des petits rimeurs ou des dithyrambistes officiels.

De l'amour, de l'espoir, de la gloire guerrière
Le fantôme ne nous a pas longtemps séduits :
Notre jeunesse a fui comme une ombre légère,
Comme un brouillard qui fond dès que le soleil luit.
Cependant, tout au fond de notre âme assombrie,
Lampe mystérieuse, un désir brûle encor,
Tous deux, nous attendons l'appel de la patrie,
Pour arracher les fers que lui forgea le sort [1]...

Mais attendre, c'est peu ; mieux vaut agir, et beaucoup des contemporains de Pouchkine s'en donnaient l'illusion en entrant dans des sociétés secrètes. « Ils s'y faisaient

[1] *A Tchaadaief*, 1818.

recevoir, écrit Viazemski, comme jadis au Club anglais, pour être ou sembler quelque chose ». Pouchkine s'est tenu ou on l'a tenu à l'écart de ces sociétés. Pour des motifs mal éclaircis, ses amis qui en faisaient partie n'ont jamais voulu lui servir de parrains. Il était trop léger, prétend Pouchtchine : « Un jour, j'allais tout lui révéler quand je rencontrai son père, tout ému. « Où allez-vous donc, respectable Serge Lvovitch ? » — « Où je vais ? Réparer une nouvelle sottise de mon pendard de fils ! » Il me la raconta, et je réfléchis qu'il n'était pas prudent de confier notre secret à une tête aussi folle ». D'autres disent qu'on ne lui a rien révélé pour ne pas le compromettre ; il valait mieux, pour la cause, qu'il chantât en liberté, et le fait est que ses vers, répandus partout, ont conquis plus d'adhérents au libéralisme que toutes les séances des sociétés secrètes.

Ces vers sont, en partie, des imitations des occidentaux : c'est Chénier qui a inspiré l'*Ode à la liberté* dans laquelle Pouchkine annonce qu'arrachant sa couronne de fleurs, brisant sa lyre efféminée, il va flétrir le vice jusque sur le trône. Il est plus personnel quand, laissant en paix le tyran classique, il s'en prend aux plaies de la Russie. Dans le *Village*[1], il décrit la campagne charmante de Mikhaïlovskoïé, puis passe brusquement au servage :

Mais quel affreux souci vient assombrir mon âme ?
Au milieu de ces monts, de ces champs florissants,
Le philanthrope voit partout la marque infâme

[1] 1818.

Du mal qui pèse encor sur le peuple ignorant.
Sourd aux gémissements, sans pitié pour les larmes,
Pour le malheur du monde élu par les destins,
Le servage a conquis, par les coups, par les armes,
Le temps du laboureur, son travail et ses biens.
C'est ici que les serfs traînent toute leur vie,
Sous le bâton levé de maîtres menaçants;
Ici que vos beautés fleurissent, jeunes filles,
Pour servir au plaisir cruel de vos tyrans :
Ici que les garçons, arrachés à leur père,
Au moment où ses bras, affaiblis par les ans,
Attendaient un secours — s'en vont, loin des chaumières,
Grossir le vil troupeau des serfs d'appartements.
Que ma Muse n'a-t-elle une voix plus virile!
Au lieu des petits vers où se perd mon loisir,
Je saurais lui trouver un emploi plus utile....
Mais peut-être faut-il compter sur l'avenir?
Puissé-je voir, amis, notre peuple sans chaîne,
Le servage aboli sur un signe d'en haut,
Et sur nos paysans briller l'aube sereine
Des jours de repos libre et de libres travaux...

Il y a de beaux vers dans cette tirade, mais aussi, selon la remarque d'Alexandre Tourguénief, de la rhétorique et des reproches que les propriétaires de la région de Pskof ne méritaient peut-être pas. En tout cas, elle marque nettement les tendances de Pouchkine. Comme la plupart des hommes du cercle qu'il fréquentait, comme Karamzine et les Tourguénief, il pensait moins à à des réformes constitutionnelles, à la française, qu'à la libération des paysans, et ce progrès, il ne le croyait possible que « sur un signe d'en haut ». Il n'est donc pas précisément l'ennemi de l'autocratie : il veut seulement qu'elle se limite elle-même par de sages lois et se

légitime par ses bienfaits. Il est un réformiste, non un révolutionnaire, et cette raison explique aussi, peut-être, et pourquoi il n'a pas fait partie des sociétés secrètes, et pourquoi ses vers n'ont pas attiré tout de suite les rigueurs du gouvernement.

Dans le *Village*, il n'avait fait que traduire un vieux rêve de l'Empereur : mais dans d'autres pièces, un peu plus tard, il s'en prit à cet Empereur lui-même. Dans *Noël* [1], qui courut toute la Russie, un enfant pleure parce qu'on l'a mis au lit, et sa mère lui conte une histoire :

« Ne pleurez plus, Monsieur ! ne pleure plus, enfant !
Voici le loup-garou ! C'est le tsar de Russie,
Qui s'en revient d'Europe et qui dit à ses gens :
« Apprenez, ô vous tous, ô fils de la patrie,
Ce que le monde entier connaît déjà fort bien.
Je me suis commandé deux nouveaux uniformes ;
Un autrichien d'abord, et plus tard un prussien.
Peuple, réjouis-toi donc ! Je suis gras, très en forme ;
Le travail, semble-t-il, ne m'a pas fatigué.
J'ai bien bu, bien mangé, fait dix mille promesses... [2].

Suit l'énumération de ces promesses. « Je chasserai tel censeur, tel mouchard, tel ministre ; vous voulez la liberté, vous l'aurez ! » L'enfant saute de joie.

« Est-ce bien vrai, ma mère, ou seulement pour rire ? —
Mais la maman répond : « Petit, il est bien tard !
Dodo, fermez les yeux ! Il ne faut plus rien dire :
Il faut dormir après le beau conte du Tsar ».

[1] 1819.
[2] Tous ces vers parodient diverses proclamations de l'Empereur.

Une telle pièce ne pouvait rester impunie, et comme la punition tardait, on imagina, dans certains salons, que, mandé secrètement à la police, Pouchkine y avait reçu une correction manuelle. Ce bruit l'exaspéra. « Je délibérai, écrivit-il plus tard, si je ne ferais pas bien de me suicider ou d'assassiner... Je résolus de mettre tant de jactance dans mes discours et dans mes écrits qu'enfin l'autorité serait obligée de me traiter en criminel. J'aspirais à la Sibérie, ou à une forteresse comme réhabilitation ». Une réhabilitation de ce genre est toujours facile à obtenir : en mars 1820, Pouchkine fut mandé chez le gouverneur de Pétersbourg, Miloradovitch, le glorieux vétéran que l'on appelait le « Bayard », et quelquefois « le Bavard des temps modernes ». Interrogé, Pouchkine se déclara aussitôt l'auteur des vers incriminés, et comme Miloradovitch n'en avait qu'un texte incomplet, il s'assit à sa table et le compléta ; sur quoi Miloradovitch se rendit chez l'Empereur avec le manuscrit.

« Les voici tous, sire, mais vous feriez mieux de ne pas les lire ». L'Empereur sourit de ma sollicitude... Ensuite je lui racontai ce qui s'était passé : « Qu'as-tu fait de l'auteur ? », me demanda-t-il. — « Moi ! je lui ai annoncé sa grâce au nom de Votre Majesté ». — Il me sembla que l'Empereur fronçait légèrement le sourcil. Après un moment : « c'est un peu tôt, dit-il... Enfin, soit ! Qu'on lui donne de l'argent, le grade qu'il faut, et qu'on l'envoie, avec toute la bonne grâce possible, au service dans le Sud ».

Les choses se sont-elles passées tout à fait ainsi ? Ce qui est sûr, c'est qu'aussitôt Pouchkine menacé, il y eut une levée générale des lettrés qui attendaient de lui le grand poète indispensable, après l'épopée de 1812,

à la gloire de la Russie : tous intercédèrent et promirent en son nom qu'il ne recommencerait plus.

L'Empereur, de son côté, avait ses heures de libéralisme; il pensa que l'Etat serait suffisamment sauvé si l'on éloignait Pouchkine de la capitale, et que, d'autre part, son génie ne perdrait rien à voir cette nouvelle Russie du Sud dont rêvaient tous les poètes, Batiouchkof comme Joukovski. En somme, tout en restant loin de la clémence d'Auguste, il fut assez indulgent pour que le poète, après un instant de désespoir, pût reprendre courage : il était déjà redevenu le gamin insouciant de sa sortie du Lycée, quand, à Tsarskoïé-Sélo, équipé, botté, ceinturonné de rouge, en chemise russe à broderies, il prit congé des amis qui avaient voulu le reconduire jusqu'à la première étape de l'exil.

DEUXIÈME PARTIE

LES ANNÉES D'EXIL

(1820-1826)

IV

POUCHKINE DANS LA RUSSIE DU SUD (1820-1824)

Son arrivée à Iékatérinoslav. Son voyage, avec les Raievski, au Caucase et en Crimée. — Kichinef et les Kichinéviens ; le général Inzof. Les heures de folie, de travail, de désespoir. — Odessa, Ses plaisirs : Mme Riznitch, l'inconnue. La querelle avec Vorontzof.

Le voyage aux frais du Tsar commencé si gaîment faillit mal tourner. Pouchkine fut fort déçu en voyant sa nouvelle résidence ; la ville somptueuse que Potemkine avait rêvé d'édifier à la gloire de Catherine II était encore, en effet, une espèce de village où le poète ne trouva qu'une masure pour se loger. Le lendemain, il alla se baigner dans le Dniépr et attrapa la fièvre. Il était mal en point quand arriva le général Raievski, un vétéran des guerres napoléoniennes, qui se rendait au Caucase avec sa famille. Or, Pouchkine connaissait l'aîné de ses fils, Nicolas, depuis Tsarskoïé-Sélo. Les deux amis se retrouvèrent ; le médecin des Raievski vint droguer le malade, et le lendemain, le vieux général obtint du chef de Pouchkine, Inzof, la permission d'emmener le malade aux eaux du Caucase. « Il m'a paru, écrivit Inzof

au ministre Capo d'Istria, que la santé de Pouchkine et la situation pénible où l'ont mis des écarts de jeunesse, exigeaient de l'aide et des distractions. » Capo d'Istria le comprit si bien qu'avec l'agrément du Tsar, il envoya mille roubles pour les frais de ce nouveau voyage.

D'Iékatérinoslav au Caucase, la route est longue, mais Pouchkine la faisait en bonne compagnie. On ne sait trop si le général Raievski s'était vraiment précipité sur les batteries françaises, à Smolensk, « en invoquant Dieu et en élevant ses fils dans ses bras » [1] ; en tout cas, ses récits devaient singulièrement intéresser le hussard manqué qui sommeillait en Pouchkine. Quant à ses fils, ils étaient, pour le poète, d'intelligents camarades, et la légende veut qu'en ce temps ils lui aient révélé Byron. Nous n'en saurons jamais rien ; Pouchkine n'a rien écrit sur ce voyage, sinon qu'au bout de huit jours l'air des steppes avait coupé sa fièvre. Plus tard, dans son *Voyage à Erzeroum,* il dépeint, en six lignes, la steppe plus aride à chaque étape, les aigles qui, des poteaux de la route, assistent au défilé des voyageurs, et enfin l'apparition, dans le ciel, de nuages immobiles qui sont l'Elbrouz et ses frères. Tolstoï, dans les *Cosaques*, a été moins sec. Son héros, Olénine , en s'éveillant dans sa troïka, voit, lui aussi, les cimes blanches se dessiner comme des nuages, puis se colorer à mesure que le soleil s'élève, tandis que, dans la plaine, apparaissent deux Cosaques à cheval, la carabine en bandoulière ; puis, de

[1] Joseph de Maistre, lettres de 1812.

l'autre côté du Térek, la fumée d'un village tcherkesse, et plus près, un chariot lourdement chargé, au milieu d'un groupe de femmes jeunes et belles, mais qu'Olénine regarde à peine, car ses yeux reviennent toujours à la ligne éblouissante que la course de la troïka fait changer à chaque instant d'aspect.

La différence de ces descriptions tient moins à l'art plus sobre de Pouchkine qu'à la différence des routes. Olénine-Tolstoï arrive au Caucase par la haute vallée du Térek, dans une plaine fertile au-dessus de laquelle le Kazbek se dresse d'un jet. Pouchkine, lui, suit la route de Novo-Tcherkassk aux Eaux Minérales, d'où l'on ne voit que la tête souvent encapuchonnée de l'Elbrouz ; la chaîne est masquée par l'énorme plateau dans les failles duquel se sont logées les villes d'Essentouki, de Kislovodsk, etc. En 1820, une seule d'entre elles existait, Piatigorsk, et malgré l'affluence des baigneurs, pour la plupart officiers de l'armée du Caucase, victimes

Qui de l'amour, qui de la guerre [1]

elle avait l'air d'un village plus que d'une ville. Nos voyageurs durent se loger dans des huttes de Kalmouks, tout près des sources qui jaillissaient telles que leur poussée les avait faites ; on y accédait à travers des ronces et des éboulis, et l'on y puisait l'eau, les raffinés, avec un pot ébréché, les autres dans le creux de leur main. On en usait, d'ailleurs, avec une large liberté. « J'en ai

[1] *Voyage d'Oniéguine.*

bu des alcalines, des sulfureuses, des ferrugineuses, écrit Pouchkine à son frère, et de toutes je me suis trouvé bien ».

L'air de la montagne contribua sans doute à ce mieux, bien que le poète ne fût guère allé le respirer sur les cimes. Il parle, dans le *Voyage d'Oniéguine,* de galopades sur des pentes abruptes, avec sa muse en croupe — telle la Lénore de la ballade — mais la prose du *Voyage à Erzeroum* ne mentionne, pour ce temps, que de paisibles promenades le long de la rivière, et l'ascension du Machouk, d'où l'on voit blanchir, à cent cinquante kilomètres, les sommets de la grande chaîne. Il a connu le Caucase, en ce premier voyage, à peu près comme de Milan on connaît les Alpes. Il a vu pourtant les gens du pays, montagnards ou Cosaques. Les longs caftans, les lourds bonnets de fourrure, les poignards à la ceinture, les cartouchières étagées sur les poitrines, tout cela l'a fait rêver à la lutte incessante, mêlée de prouesses chevaleresques et de barbaries atroces, qui se poursuivait le long des « lignes » du Kouban et du Térek. Un peu plus tard, il put avoir l'illusion qu'il allait y prendre part quand, au retour, il se dirigea vers la mer Noire par une route qui longeait le pays insoumis. Elle était si peu sûre qu'il fallut donner aux voyageurs une forte escorte et un canon.

Doit-on s'étonner qu'à ce moment Pouchkine ait écrit à Pétersbourg qu'il allait étudier les mœurs des Cosaques, chanter la conquête du Caucase et les exploits des Yermolof et des Kotliarevski ? De ce projet, qui scan-

dalisa ses amis libéraux, il ne restera qu'un poème, le *Prisonnier du Caucase*, où nous ne retrouverons ni les procédés ni l'esprit de *Rouslane et Loudmila*. Qui vient de voir une nature si sauvage et d'entendre des récits de guerre et de massacre n'a plus que faire des « pinceaux de l'Albane ».

Arrivés enfin à la mer, nos voyageurs s'embarquèrent, à Taman, sur un brick de l'Etat ; en quelques heures, ils furent à Kertch. L'antique Panticapée, la capitale de Mithridate et de Pharnace, n'intéressa guère le poète ; il parle avec dédain, dans sa lettre, de ce sol historique où l'on ne soupçonnait pas encore les trésors qui sont aujourd'hui l'orgueil du musée de l'Ermitage. Puis on repartit pour Kaffa, puis pour Gourzouf, toujours en longeant la côte. « La dernière nuit, raconte Pouchkine, je ne dormis pas ; il n'y avait pas de lune, les étoiles brillaient ; devant moi, dans les ténèbres, j'entrevoyais des montagnes. « C'est le Tchatyrdagh » me dit le capitaine. Je m'en moquais bien, du Tchatyrdagh ! ». Là-dessus, il se mit à écrire une élégie désolée ; puis, sa plainte exhalée, il s'endormit du sommeil du juste : il fallut le secouer, le lendemain matin. « En m'éveillant, j'aperçus les montagnes qui étincelaient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; les huttes plates des Tatars, semblables de loin à des ruches collées au sol ; les fûts verts des peupliers qui se balançaient mollement. Au fond, se dressait l'énorme Aiou-Dagh, et puis le ciel bleu, la mer lumineuse, la

limpidité de l'air du midi, tout cela me séduisit et m'enchanta... » [1].

Les Raievski avaient décidé de passer plusieurs semaines à Gourzouf. Les filles du général s'y trouvaient déjà, attendant leur père, dans la plus belle maison de campagne que possédât alors la Crimée. Vers 1807, le duc de Richelieu, alors gouverneur-général de la Russie du Sud, avait découvert ce coin pittoresque, et s'y était fait construire une maison que nous connaissons par un dessin d'un autre émigré, le marquis de Castelnau. Au milieu des cyprès et des peupliers, elle apparaît assez grande, précédée d'une colonnade à la grecque : derrière elle, des montagnes se dressent, couronnées de tours en ruines ; un cap gigantesque ferme l'horizon ; au premier plan, dans une anse tranquille, une barque est à l'ancre. C'est dans ce cadre que Richelieu avait compté finir ses jours ; après 1815, la maison était passée à l'un de ses aides de camp, puis au comte Vorontzof, qui l'avait mise à la disposition des Raievski.

Elle était encore, ou à peu près, dans l'état où Richelieu l'avait laissée. Pouchkine y trouva donc sa bibliothèque, et on en a conclu qu'il avait beaucoup travaillé à Gourzouf. Une légende l'y montre occupé de Chénier ; une autre, de Byron. Or, il semble bien que ni l'un ni l'autre n'étaient dans la bibliothèque de Richelieu. Lui-même, il a conté que chaque matin il sortait avec un livre sous le bras, mais l'ouvrait-il, ce n'est pas sûr. « A Gourzouf,

[1] Lettre à Delvig, 1824.

écrira-t-il plus tard, je vivais à me baigner et à me bourrer de raisins. Je m'étais tout de suite fait au midi et j'en jouissais avec l'insouciance d'un lazzarone. J'aimais, quand je m'éveillais la nuit, à entendre le murmure de la mer et je l'écoutais pendant des heures : à deux pas de la maison, il y avait un jeune cyprès ; j'avais pour lui une véritable affection, et j'allais le visiter chaque jour. Voilà tout ce que mon séjour à Gourzouf m'a laissé dans la mémoire » [1].

Il est un peu moins avare de ses impressions dans la lettre à son frère où il décrit sa vie si calme et si douce au milieu des Raievski, près du général toujours avenant, de son ami Nicolas, de ses trois sœurs. « Elles sont charmantes ; l'aînée surtout est remarquable ». Cette aînée, Catherine, était la forte tête de la famille ; ses amis la comparaient à Marfa Possadnitsa, l'héroïne des légendes novgorodiennes. La seconde, Hélène, était souffrante ; pour elle surtout les Raievski étaient venus en Crimée. La troisième enfin, Maria, était une grande fillette de seize ans, aux yeux bleus, avec une lourde natte dorée ; l'avenir devait montrer qu'elle aussi avait du caractère [2]. Pouchkine s'en est occupé beaucoup ; telle pièce détachée, tels vers de tel ou tel poème se rapportent sûrement à elle. La strophe d'*Oniéguine* sur ces pieds nus que le flot vient baiser devant le poète envieux, est un souvenir de ses courses sur la plage avec Maria Raievskaia, et aussi, peut-être, ce tableau rapide :

[1] Lettre à Delvig.

[2] En 1826, lorsque son mari fut déporté en Sibérie.

A l'aurore, parfois, j'ai vu la Néréide,
Du sein des flots amers qui baignent la Tauride,
Comme un cygne, élever son buste éblouissant,
Et tordre des deux mains ses cheveux ruisselants [1].

On a donc supposé qu'il l'avait aimée — à moins que ce ne fût sa sœur Hélène — et la supposition n'est pas invraisemblable, mais il faut s'entendre sur le sens des mots. Pouchkine a toujours aimé toutes les jeunes filles ; à Pétersbourg, nous l'avons vu faire cent folies chez Alexandra Kolossova ; plus tard, à Moscou, il remplit de vers et de dessins des albums de jeunes filles, tout en gémissant sur son esclavage ; dans ses dernières années, il ne retrouve le rire sonore d'autrefois que dans le salon de la basanée Alexandra Rossetti : mais cet amoureux des onze mille vierges se contente généralement de les taquiner et de faire ensuite toutes leurs volontés ; s'il se dit leur amoureux transi, c'est que ce jeu les amuse plus que tout autre. Nous pouvons croire qu'il en a été de même à Gourzouf ; s'il a aimé Maria Raievskaia, son amour n'a été qu'un de ces commencements dont on a dit qu'ils valent mieux que tout le reste.

Il n'est d'ailleurs pas resté tout le temps à Gourzouf ; il a fait beaucoup d'excursions. A en croire des vers du *Voyage d'Oniéguine*, il aurait conduit sa muse, la nuit, sur les rochers de la côte, pour écouter « l'hymne des flots au Créateur des mondes », et c'est ainsi que l'a représenté le peintre Aïvazovski, le regard perdu

[1] La *Néréide*, 1820.

dans l'espace, un haut de forme à la main. La vérité est qu'il aimait mieux être couché dans un lit qu'à la belle étoile; que les airs de pythonisse n'ont jamais été de son goût, et que ses promenades en Crimée ont été faites sans arrière-pensée littéraire un peu précise. C'est avec les Raievski qu'il a parcouru les parties de la côte alors accessibles; avec eux qu'il est allé au cap Parthénion, où, sur la falaise noire qui tombe à pic dans la mer, devant de soi-disant débris du temple de la Diane taurique, les ombres d'Oreste et d'Iphigénie l'ont plus ému qu'à Panticapée celle de Mithridate. C'est avec eux encore, tantôt sur son petit cheval tatar, tantôt accroché à sa queue, qu'il a escaladé le Tchatyrdagh et vu s'étaler à ses pieds la presqu'île avec sa mince côte d'azur, les pentes abruptes qui la gardent des vents du nord, et, de l'autre côté, les steppes qui lui ont rappelé sa « triste patrie ». Puis, tous ensemble, ils sont allés voir Baktchi Séraï, l'ancienne capitale des Khans de Crimée, son palais, ses jardins, les trente minarets qui jaillissent de leur verdure. De près, il est vrai, cette ville charmante n'est plus qu'une rue mal pavée avec des échoppes misérables et des ruelles mal odorantes; le palais des Khans — qu'un assemblage de bâtiments trop restaurés et repeints, selon l'expression de Castelnau, « avec les pinceaux du ridicule ». Pouchkine, qui avait la fièvre ce jour-là, traversa sans presque les regarder, et les mosquées désertes, et le cimetière des Khans, et ces retraites mystérieuses, où, toujours selon Castelnau, « le sexe aimable portait des chaînes sans en donner ».

Il ne se réveilla que devant la fontaine du harem, quand Maria Raievskaia lui conta la légende de Maria Potocka. Nous verrons ce qu'il a dû à ce jour maussade.

De Crimée, les Raievski s'en allèrent, en septembre, dans leur domaine de Kamenka, près de Kief ; Pouchkine n'avait plus qu'à rejoindre Inzof, non plus à Iékatérinoslaf, mais à Kichinef, où il s'occupait de coloniser la récente conquête des Russes, la Bessarabie. Était-ce gagner au change? Avec ses rues fangeuses et ses maisons basses qui tournaient le dos au passant, cette nouvelle résidence n'était guère attrayante; sa seule beauté, c'étaient les peupliers et les acacias blancs de ses nombreux jardins, puis les côteaux et les bois de ses environs, et surtout la vallée de Malina, « un vrai petit Caucase », disaient les Kichinéviens.

Ces Kichinéviens étaient dix ou douze mille, de sept ou huit nationalités. L'Europe était représentée, parmi eux, par des Russes, officiers ou fonctionnaires, et quelques Français, émigrés de 1792, officiers de 1812, ou soi-disant tels, anciens jacobins, anciens forçats. Des indigènes, les Bulgares, colons de la steppe, ne comptaient pas en ville, ni les Arnautes, dont le métier s'exerçait au coin des bois. Les Tziganes pullulaient, chaudronniers, musiciens, montreurs d'ours et diseurs de bonne aventure. Au bazar, les Arméniens et les Grecs tenaient le haut du pavé ; les Juifs leur disputaient le petit négoce. L'élément le plus nombreux, c'était les Roumains ; tous les propriétaires du sol étaient des « boïars » moldaves.

Les plus âgés portaient encore le fez et la veste à larges manches galonnées, et ne parlaient que leur langue maternelle et le grec ; les plus jeunes écorchaient le français et suivaient nos modes, et cette gallomanie, dont les Russes s'offusquaient parfois, était, en définitive, le seul point de contact entre les conquérants et les conquis.

Comment Pouchkine allait-il vivre dans ce caravansérail ? Cela dépendait avant tout de son chef. Le vieil Inzof

> Qui, bien qu'il fût général russe,
> Etait un brave homme et pas sot [1]

ne lui imposa aucun travail et lui donna, dans sa propre maison, la plus belle de Kichinef, trois petites pièces d'où il avait vue, d'un côté sur Malina, de l'autre sur la steppe. Il s'y trouvait, il est vrai, sous l'œil de son surveillant, mais n'en souffrait guère ; la légende nous montre Inzof persécuté par son pensionnaire, qui, tantôt, tient à sa table des discours impies, — Inzof était mystique et dévôt, — tantôt raille ses chères collections d'histoire naturelle, ou bien apprend à son perroquet des « mots rouges », le jour même où l'archevêque doit venir dîner. Toujours patient, Mentor gronde paternellement son turbulent Télémaque et ne le met aux arrêts qu'une fois, le jour où il a souffleté un boïar moldave ; il y va d'ailleurs lui porter des livres et lui parler des carbonari et de Riego.

De cette liberté relative Pouchkine profite, d'abord,

[1] Ecrit à propos du général Orlof.

pour s'éloigner de Kichinef le plus souvent possible ; avec l'érudit du lieu, Liprandi, il fait des pèlerinages, dans les steppes, à la tombe supposée d'Ovide, puis aux champs historiques du Kagoul et du Rymnik, témoins des victoires de Souvarof ; sous prétexte de bains indispensables à sa santé, il se rend plusieurs fois à Odessa, puis, de là, à Kamenka, chez les Raievski. En 1821, il y reste quatre mois. « Beaucoup de livres, du champagne, des discussions, peu de femmes, c'est l'idéal que Kamenka », écrit-il à Gniéditch. En réalité, s'il s'y enflamme à causer de liberté politique avec les jeunes Raievski et leur nouveau beau-frère, le mari de Catherine, le général Orlof, il ne fait pas fi des heures passées en compagnie des dames ou même des petites filles. Les contemporains nous le montrent fort occupé d'une nièce du vieux Raievski, Aglaé de Grammont, en ce temps Mme Davydof [1], et aussi de sa fille, qui, à douze ans, est déjà fort jolie. André Korsakof nous conte qu'il s'en disait éperdûment amoureux, et qu'il la poursuivait de regards « terribles », si bien que lui, Korsakof, crut devoir lui faire quelques observations. Pouchkine éclata de rire : « C'est pour la punir ! D'abord, elle était très gentille avec moi, et maintenant la coquette ne veut plus me regarder ! »

A Kichinef même, il eut de nombreuses relations. Nous avons déjà cité Liprandi. Dans l'état-major de l'armée de Bessarabie, il trouva des Pétersbourgeois lettrés et plus ou moins affiliés aux sociétés révolutionnaires. Des

[1] Plus tard maréchale Sébastiani.

Russes, il passa aux gens du pays, mais, à vrai dire, ils étaient de peu de ressource. Les boïars moldaves étaient mal dégrossis, et quant à leurs femmes, leur plus grand plaisir, c'était encore la paresse orientale. Pouchkine l'a raillée, après beaucoup d'autres [1].

J'aime à voir les dames d'ici,
Quand il fait chaud, l'après-midi,
S'asseoir en rond, sous la verdure,
Pour se gaver de confiture,
Et, dans leur nonchaloir heureux,
— Tels des Bouddhas majestueux —
Se regarder, et puis se taire,
Et transpirer à ne rien faire [2].

Il y avait pourtant des maisons ouvertes, et le carnet de Pouchkine mentionne, à une certaine date, un bal chez l'archevêque arménien. Plus tard, après la prise d'armes d'Ypsilanti, bals et réceptions se multiplièrent. D'une part, en effet, de nouvelles troupes arrivaient, et de l'autre, l'aristocratie de Yassy, craignant les représailles turques, s'était réfugiée à Kichinef, dont la population quadrupla. Partout on se mit à danser et à jouer ; les jeunes officiers russes enseignèrent les pas français aux dociles *Koukounas* roumaines, cependant que leurs pères et leurs maris, aux tables de jeu, alignaient leurs sequins contre des roubles.

Comment, dans ce milieu, Pouchkine aurait-il pu être sérieux ? A la promenade, au milieu des élégants en frac,

[1] Mémoires de Langeron, lettres du prince de Ligne, etc.
[2] Fragment, 1823.

cravate haute et gibus à longs poils, on le vit en veste rouge et larges pantalons à la turque, une canne de dix-huit livres à la main ; comme, d'autre part, il portait les ongles très longs, sa réputation de haute originalité fut vite établie. Il la propagea par des récits appropriés : « Je fais croire aux femmes que j'ai brigandé au Caucase avec Iakoubovitch, blessé Griboïédof, enterré Chérémétief, etc. » Puis, comme ces récits voulaient être appuyés par des aventures, il en chercha et il en eut.

D'amour, d'abord. Les biographes citent des noms moldaves, russes, grecs, juifs, sur lesquels les vers ou la correspondance de Pouchkine n'apprennent pas grand chose. Qu'importe, d'ailleurs, la dame à laquelle il aurait traduit l'Arétin ? qu'importe aussi la Levantine Calypso Polychronia, bien qu'aimée jadis par Byron ; du moins, sa mère le disait. De ces aventures, vraies ou non, une seule mérite d'être retenue : Pouchkine, amoureux d'une Tzigane, aurait suivi sa tribu dans la steppe, et de cette équipée il aurait rapporté son poème des *Tziganes*.

Il a eu aussi des querelles et des duels, mais la plupart du temps moins graves qu'on ne le croirait à l'air navré de certains biographes. Au jeu, il a souffleté un jour un Moldave trop chanceux, mais celui-ci n'a rendu ni le soufflet, ni l'argent. Il a provoqué le Français Deguilly, son rival en amour, mais Deguilly s'est dérobé comme le Moldave. Il s'est querellé, au bal, avec le colonel Starof qui voulait un quadrille et pas de mazourka ; l'affaire s'est réglée devant un bol de punch. Il

n'en fallait pas plus, pourtant, pour faire du poète, aux yeux des Kichinéviens, un dangereux bretteur, et à ceux de ses amis de Pétersbourg, qui, de loin, voyaient grand, un autre Byron : « Il en veut avoir les talents et aussi les défauts », écrit Viazemski, en 1821.

Nous l'avons pourtant, tout à l'heure, entendu dire qu'il avait fait de Iakoubovitch son modèle : or, avait-il lu Byron, ce « lion » de basse catégorie ? et Pouchkine devait-il s'en être nourri pour être susceptible ? A Kichinef, son exil le rendait suspect à la société ; simple « assesseur de collège », il était dédaigné, quand il n'était pas suspecté ; il était sans le sou, enfin, au milieu de gens qui dépensaient sans compter. Il lui fallait donc se cloître, ou se défendre du dédain par une excentricité querelleuse ; les circonstances lui imposent les préceptes qu'il dicte à son frère Léon.

Vous aurez affaire aux hommes... ne les jugez pas par votre cœur. Commencez toujours par en penser tout le mal imaginable : vous n'en rabattrez pas de beaucoup... soyez froid avec tout le monde ; la familiarité nuit toujours ; mais surtout, gardez-vous de vous y abandonner avec vos supérieurs, quelles que soient leurs avances... Défiez-vous de la bienveillance dont vous pouvez être susceptible ; les hommes la prennent volontiers pour de la bassesse... n'acceptez jamais de bienfaits.

N'oubliez jamais l'offense volontaire : peu ou point de paroles, et ne vengez jamais l'injure par l'injure... n'empruntez jamais : souffrez plutôt la misère, elle n'est pas aussi terrible qu'on se la peint, et surtout que la certitude où l'on peut se voir d'être malhonnête ou pris pour tel.

Ces principes, je les dois à une douloureuse expérience... ils peuvent vous sauver des jours d'angoisse et de rage [1].

[1] Lettre de 1822, en français.

Peut-on parler alors d'un état d'âme « byronien », et n'est-ce pas parce que Pouchkine est naturellement simple et bienveillant qu'il se défend contre des qualités que le milieu transformerait en défauts ? Dans cette même lettre, il fait une réserve en faveur de l'amitié ; dans le *Démon* [1], qui en est presque contemporain, tous ses vers laissent percer sa répulsion pour l'esprit d'orgueil et de défi. Son « byronisme furieux » n'est qu'un masque de circonstance.

D'autre part, si surprenant que cela puisse paraître, ses heures sérieuses, à Kichinef, ont été plus nombreuses que les autres. Avec ses « amis constitutionnels » de l'armée, il a passé beaucoup d'heures à régénérer la Russie ; comme eux aussi, il a rêvé de la renaissance de la Grèce — pas longtemps, car les trafiquants grecs de Kichinef ont vite refroidi son philhellénisme. Avec les fonctionnaires civils Alexéief et Liprandi, il a fait de l'histoire et de la littérature. Plus tard, à Pétersbourg, il rappelle à Alexéief les causeries de jadis dans sa maisonnette si claire et si propre ; Alexéief, de son côté, se rappelle son ardeur à la discussion, son art de trouver des idées nouvelles, son application à se renseigner, soit dans les maigres bibliothèques de Kichinef, soit près de ses amis de Pétersbourg qui s'en étonnaient. « Quoi donc ? le Grillon veut s'instruire, c'est donc qu'il ne chante plus ! » En réalité, il chante plus que jamais. Comme jadis à Pétersbourg, ses amis le trouvent, le matin, assis sur son lit, à la tur-

[1] 1828.

que, en train de noircir d'innombrables bouts de papier. Il écrit des plans de tragédies, de comédies, des poèmes, les *Frères Brigands*, le *Prisonnier du Caucase*, la *Fontaine de Baktchi-Séraï*, des poésies fugitives, où le pessimisme perce, mais pour être bientôt dominé par des notes plus viriles. S'il se souvient des plaisirs d'autrefois, ce n'est plus pour les regretter.

J'ai quitté la troupe légère
De nos bruyants écervelés,
Et, dans mon exil solitaire,
Je me suis vite consolé.

Il regrette encore moins ces femmes

Auxquelles, sans amour, j'avais sacrifié
Mon renom, mon repos, ma liberté, mon âme.

Il rêve d'une nouvelle vie, faite de tranquillité, d'étude, d'amour aussi, mais d'amour durable et calme, et déjà, par avance, il en jouit :

Je goûte ici la paix nouvelle pour mon cœur,
Et grâce à mon exil, ma muse vagabonde
Connaît le vrai travail et la réflexion.
J'occupe mieux mon temps ; je m'accoutume à l'ordre,
J'apprends à soutenir le poids des longs pensers.
Librement, je m'applique à regagner les heures,
De ma folle jeunesse... » [1]

Cette évolution est le vrai fait saillant de la vie de Pouchkine à Kichinef ; peu à peu, il y passe du scepticisme d'antan à une sorte de stoïcisme qui n'exclut pas, d'ailleurs, les heures de faiblesse et d'étourderie : le *sus-*

[1] *A Tchaadaief*, 1821.

tine et l'*abstine* sont aussi difficiles l'un que l'autre à Kichinef. « Il s'y périt d'ennui, de chagrin et de misère », écrit Viazemski, en mars 1822. A ce moment, il n'a plus ses « amis constitutionnels » ; le gouvernement les a dispersés. Il est sans ressources ; *Rouslane et Loudmila*, malgré son prodigieux succès, ne lui a rien rapporté ; sa famille ne lui envoie rien, ni le gouvernement, malgré les réclamations d'Inzof. C'est la misère, les dettes, les billets impayés, « les heures d'angoisse et de rage ».

Sodome-Kichinef, j'espère
Qu'un jour ou l'autre le tonnerre
Descendra du ciel tout exprès
Pour t'anéantir, et qu'après
Nul ne retrouvera ta trace... [1]

Il multiplie les démarches pour obtenir la fin de son exil, ou tout au moins, la permission de passer chez ses parents, à la campagne, « un semestre de deux ou trois mois ». Il n'obtient rien, et l'on ne peut s'en étonner ; il y a toujours de lui des vers séditieux qui circulent, en particulier, une imitation du *Poignard* d'André Chénier. D'autre part, l'Empereur voyage — les suppliques s'amoncellent sur sa table, sans que personne les lise — et son remplaçant à Pétersbourg, c'est Araktchéief, le soudard contre lequel, jadis, Pouchkine a rimé une épigramme.

Sur ces entrefaites, en mai 1823, le comte Vorontzof fut nommé gouverneur de la Russie du Sud. « Lui avez-

[1] *A Viguel*, 1823

vous parlé de Pouchkine ? écrit aussitôt Viazemski à Tourguénief. Faites-le, bonnes gens ; il faut que Vorontzof le prenne auprès de lui ; à Kichinef, l'ennui et le chagrin lui sont de mauvais conseillers ». Quinze jours plus tard, Tourguénief répond qu'il a vu Vorontzof. « Je lui ai expliqué Pouchkine, et ce qu'il faut pour le sauver. Nous réussirons... Un Mécène, le climat, la mer, les souvenirs historiques. Tout y est ».

Pouchkine quitta donc Kichinef, non sans quelques regrets que, seul, Inzof partagea, bien que froissé par le départ de son pupille. Espérait-il trouver en Vorontzof un chef plus bienveillant ?

En fait, ce n'était pas Vorontzof qu'il préférait, mais Odessa, d'abord parce qu'il y voyait une étape vers la libération complète ; ensuite parce que, grâce à son port, cette ville était plus animée, plus gaie, plus intelligente que Kichinef. On y entendait résonner les langues d'Europe ; au marché, l'allemand des colons souabes, que l'émigré Rochechouart nous décrit, dans ses *Mémoires*, en tricorne et grand gilet rouge ; dans les hôtels, le français des propriétaires de la steppe venus pour vendre leur blé et en manger le prix ; au théâtre, au casino, celui des Marseillais attirés jadis par Richelieu, et l'italien des Génois et des Triestins venus du temps de son prédécesseur Ribas. Les uns et les autres étaient à tel point chez eux, à Odessa, que, dans les rues, il n'y avait de plaques indicatrices qu'en leurs langues. Pourquoi, d'ailleurs, y en aurait-il eu en russe ? Les Russes n'étaient qu'une poignée, et dans toute la ville, il n'y

avait, pour faire songer à la Russie, qu'une maison en bois, élevée à grands frais, pour la gloire, par un marchand moscovite.

Les Odessites d'à présent n'aiment pas beaucoup qu'on leur rappelle ces origines de leur cité, et, pour un peu, ils déboulonneraient la statue que ses admirateurs ont élevée à Richelieu, en haut de l'escalier colossal qui joint la ville au port. Pourtant, si Richelieu n'a pas créé, à lui seul, la prospérité d'Odessa, c'est grâce à lui que la nouvelle ville a été, pour un temps, la seule en Russie où l'on pût ne pas redouter l'arbitraire de la police. « C'est une espèce de champ d'asyle » écrit quelque part Viazemski, et c'est bien pour cela qu'il avait tant désiré y envoyer Pouchkine.

Comment celui-ci y a vécu, nous le savons, à peu près, par le *Voyage d'Oniéguine*. Le matin, au coup de canon qui annonce l'ouverture du port, il est sur pied et court à la mer. Après un bain, il remonte au Casino, et là, devant une tasse de café turc, il jouit de l'agitation des marchands. « Quels arrivages ce matin ? quelles nouvelles de la guerre ? de la peste ? ». Pour lui, il ne se préoccupe que des huîtres attendues de Constantinople : sont-elles arrivées, il s'en va, en joyeuse compagnie, les goûter chez Authone, le restaurateur à la mode, et là les heures passent et la note grossit, mais qu'importe ! un éditeur ne vient-il pas de payer 2.000 roubles la première édition de la *Fontaine de Baktchi-Séraï* ?... Six heures ! Il faut aller au théâtre acclamer Rossini et faire le tour des loges amies. A dix heures, le rideau tombe ; dans les

rues ensommeillées, les Italiens s'en vont en chantant un air de l'opéra qu'ils viennent d'entendre ; les Russes le reprennent en sourdine. Et peu à peu les chanteurs s'égrènent, et l'on n'entend plus, apporté par le vent du large, que le murmure de la mer Noire.

Ce que cette légère esquisse oublie, c'est que Pouchkine a beaucoup lu à Odessa, et surtout des livres étrangers, les seuls qu'on pût alors y trouver. Il a aussi beaucoup écrit à ses amis, beaucoup composé ; les *Tziganes* et deux chants d'*Oniéguine* sont de ce temps. Il a eu enfin des relations qui ont laissé une longue trace dans sa vie et dans son œuvre.

Il allait beaucoup dans la colonie étrangère, et il y a connu Mme Riznitch, la femme demi-viennoise, demi-italienne, d'un négociant d'origine dalmate. Les contemporains vantent l'éclat de son teint et de ses yeux noirs, sa taille, sa tresse « longue de deux archines » ; ils lui reprochent, par contre, d'avoir eu la plante des pieds trop large ! Quoiqu'il en fût, c'est sans doute elle que Pouchkine a décrite dans le *Voyage d'Oniéguine*.

La jeune femme d'un marchand,
Dans une loge fort bruyante,
Au milieu de ses soupirants,
Trône, superbe et languissante.
Elle écoute ou n'écoute pas,
Au gré de son humeur altière,
Le ténor, la *prima donna*,
La cavatine... et la prière
Qu'un amoureux entreprenant
Ose lui glisser dans l'oreille.

Derrière elle, cependant,
Son digne mari qui sommeille,
Se redresse dans son fauteuil,
Tousse, lance un « bravo », s'étire,
Bâille et soudain referme l'œil...

Ce digne mari, devenu veuf, s'est laissé interviewer, vers 1840, sur les relations de feue sa femme. Elle avait beaucoup d'adorateurs, a-t-il confessé, mais la plupart ne comptaient guère. Les plus sérieux, c'étaient encore le poète Pouchkine et le prince Iablonowski, un descendant de Jagellon! Si, chose impossible, Mme Riznitch, avait pu avoir quelque faiblesse, ç'aurait été certainement, ajoutait-il avec dignité, pour le prince Iablonowski.

Certains vers de Pouchkine laissent pourtant l'impression que le poète n'a pas été sacrifié au magnat, ni d'ailleurs le magnat au poète. Mais qu'importe! Ce n'est pas le succès de Pouchkine qui fait la valeur de ces brèves amours, mais la mort prématurée de Mme Riznitch, en 1826. Vivante, l'amant vieilli l'eût oubliée; morte, elle est devenue un des fantômes que nous verrons le poursuivre dans ses nuits d'insomnie.

On trouve, d'autre part, dans ses papiers de cette époque, des allusions, des noms, des dessins mystérieux, et surtout un portrait de femme, répété souvent en marge de ses cahiers. On a supposé que c'était là la personne dont il avait reçu la bague qu'il considérait comme un talisman, que d'elle aussi venaient les lettres dont l'arrivée à Mikhaïlovskoïé, au dire de sa sœur, le troublait si profondément. De tout ce mystère on a conclu que

l'inconnue devait être une grande, une très grande dame. Or, la plus grande dame d'Odessa, c'était la comtesse Vorontzova. Quand on apprit que, devenue vieille, elle se faisait lire chaque jour des vers de Pouchkine, on ne douta plus de rien. Ils s'étaient aimés jadis, et c'était là le secret de la querelle inattendue du poète avec le comte Vorontzof.

C'est fort invraisemblable ; Pouchkine parle bien une fois, dans ses lettres, de la comtesse Vorontzova, mais c'est dans les termes les plus irrévérencieux. Et d'autre part, s'il l'avait aimée, aurait-il pris publiquement, à l'égard de son mari, l'attitude qui l'a fait renvoyer d'Odessa ?

Nous savons déjà que Vorontzof était arrivé bien disposé pour Pouchkine ; que, d'avance, il avait arrêté, avec Alexandre Tourguénief, tout un programme pour le « sauver ». On astreindrait le poète à des occupations régulières, à une tenue correcte — Vorontzof, très anglomane, y tenait beaucoup — et cela fait, on lui obtiendrait une promotion, un nouveau *tchine*, et, par suite, l'oubli du passé.

Or, Pouchkine ne voulait pas être un *tchinovnik*. Il entendait rester un exilé ; si le gouvernement lui allouait 700 roubles par an, c'était à titre d'indemnité, non d'appointements. D'autre part, il était peu disposé à s'accommoder d'un Mécène doublé d'un surveillant. Tout se gâta quand ce Mecène, dans sa morgue de grand seigneur et d'anglomane, parut oublier que Pouchkine était d'aussi vieille souche que lui.

Dans la Russie de ce temps, où son *tchine* anoblissait tout *tchinovnik*, un simple noble ne comptait guère à côté d'un haut dignitaire, et Pouchkine ne l'ignorait pas. Mais, sorti d'un milieu moscovite, il partageait l'aversion de Moscou pour les parvenus de la Cour et de l'autre capitale; de plus, sa culture française l'avait imprégné de notre idée qu'un gentilhomme en vaut un autre, fût-il prince du sang. Au Lycée déjà il se parait, contre des camarades plus titrés, de sa longue série d'aïeux. Etait-ce là, comme le lui dira le révolutionnaire Ryléief, un préjugé d'un autre âge ? Mais ce préjugé, il le qualifiait lui-même de « démocratique » ; ce qu'il réclamait, c'était l'égalité — dans la noblesse, il est vrai — mais là où il n'y a pas de « droits de l'homme », a-t-on tort d'invoquer ceux du gentilhomme ?

Raisonnable ou non, sa querelle avec Vorontzof devint bientôt la fable d'Odessa. Chargé de constater les dégâts faits par une invasion de sauterelles, il remit à ses chefs ce rapport sommaire.

Les sauterelles sont venues,
Elles ont tout bâfré partout;
Puis, laissant les campagnes nues,
Elles ont filé, Dieu sait où !

Ensuite vinrent des épigrammes contre *Mylord Ouorontzof*.

Demi-mylord, demi-marchand,
Demi-stupide et demi-sage,
Demi-faquin.... Laissons le temps
Parachever le personnage ! »

Et cependant, Pouchkine se plaignait à Vorontzof, dans une lettre rendue publique, de ses procédés offensants; à tous ses amis de Pétersbourg, il dénonçait le « Vandale », annonçait qu'il fuirait Odessa, et pas seulement Odessa : « Un beau jour, je prendrai ma canne et mon chapeau pour m'en aller à Constantinople. J'en ai pardessus la tête, de la sainte Russie ! »

En fait, il était dans une de ces crises d'emportement qui déconcertaient ses meilleurs amis. « Tous les torts sont de son côté, écrit la princesse Viazemskaia, alors à Odessa... Jamais je n'ai rencontré autant d'étourderie et de penchant à la médisance comme en lui ». Heureusement, Vorontzof se croyait tenu au sang-froid britannique; il se contenta donc de demander à Pétersbourg juste ce que demandait Pouchkine lui-même, son éloignement. Hors d'Odessa, écrit-il, loin de la société cosmopolite qui le gâte, il pourra se mettre « à l'étude approfondie des grands classiques qui auront sur son indéniable talent une heureuse influence ». Et Vorontzof insiste là-dessus qu'il ne veut pas de mal à Pouchkine, qu'il est le premier à rendre justice à son bon cœur. Inzof n'aurait pas mieux parlé.

Cependant, la police de Moscou saisit une lettre où Pouchkine contait qu'il prenait d'un docteur anglais des leçons d'athéisme. C'était une plaisanterie, mais qui fut peu goûtée du monde officiel, alors en pleine ferveur de mysticisme officiel. On commença par rayer l'impie du contrôle du Ministère des Affaires Étrangères; puis on lui chercha une résidence dépourvue de professeurs d'athéis-

me. En juin 1824, il reçut l'ordre de partir pour le domaine de ses parents, près de Pskof, et le 4 juillet, il abandonna les biens qu'il énumère dans le *Voyage d'Onéguine* :

« Les mignonnes dames du Sud, — les grasses huîtres de l'Euxin, — l'Opéra, ses loges trop chaudes — et, grâce à Dieu, les grands seigneurs ! »

Mais ce qu'il regrettait le plus, nous le savons par des vers contemporains de son départ.

Adieu, mer ! Je n'oublierai pas — ton étincelante beauté — et longtemps, longtemps, j'entendrai, — aux heures du soir, ton murmure. » [1]

[1] *A la mer*, 1824.

V

MIKHAÏLOVSKOÏÉ

Le voyage, l'arrivée. L'accueil que son père fait à Pouchkine. — Les hivers ; Arina Rodionovna ; la visite de Pouchtchine. Les étés, les promenades ; voisins et voisines ; Trigorskoïé.— Le travail et les préoccupations : les nouvelles de Pétersbourg. La grâce de Pouchkine.

Le 10 juin 1824, après avoir touché ses frais de voyage, à raison de six kopeks par cheval et par verste, Pouchkine partit vers le nord, sous la garde d'un policier, et par un itinéraire soigneusement tracé d'avance ; on avait tenu à lui faire éviter Kamenka que la police avait à l'œil. Il trouva pourtant des amis sur sa route. Près de Tchernygof, il alla voir le poète Rodzanko qui nous le dépeint en grand manteau rouge à la moldave, pantalons à la turque, fez à large gland, mal en équilibre sur ses boucles brunes. Quelques jours plus tard, à Mohilef, des officiers du régiment Loubenski le reconnurent, l'arrêtèrent. Il s'en suivit un dîner largement arrosé ; vers les deux heures du matin, Pouchkine disait

des vers, debout sur la table ; à trois heures, ses auditeurs le portaient en triomphe, et parlaient de lui faire prendre un bain de champagne. Heureusement, le jour naissait ; la troïka attendait déjà.

Malgré ces intermèdes, son voyage se passa plutôt tristement. Il laissait à Odessa de chers souvenirs ; que serait pour lui Mikhaïlovskoïé ? Quelques mois plus tôt, il avait demandé à y rejoindre ses parents, mais avec l'arrière-pensée que, les vacances finies, il les suivrait à Pétersbourg. Son calcul était déjoué, et son sort s'en trouvait aggravé, sans peut-être qu'on l'eût voulu. Fait longtemps ignoré, dans son exil au village comme dans son transfert à Odessa, ses amis ont joué leur rôle. Dès qu'Alexandre Tourguénief avait su sa brouille avec Vorontzof, il s'était mis en quête d'un nouveau Mécène : « Nous avons songé, Nesselrode et moi, à Paulucci, d'autant plus que Pouchkine a un village près de Pskof ». Ce Paulucci, gouverneur des Provinces du Nord-Ouest, donc de Pskof, était un Piémontais jadis au service de Napoléon, et qui devait à ce souvenir la réputation d'être plus intelligent que la moyenne des gouverneurs. Quel Mécène il serait pour Pouchkine, on ne le voit guère, et Viazemski n'avait pas tort de protester contre cette combinaison risquée : « Qui a fait ce meurtre ? car c'en est un, que d'enfermer un homme comme lui dans un village russe... Il ne s'y contentera pas du plaisir de penser ; il se mettra à boire du punch. » Et en effet, bien que Pouchkine eût écrit jadis qu'il était né pour les plaisirs des champs, on ne pouvait présumer qu'il s'en accommode-

rait longtemps ; d'autant plus que l'accueil qui l'attendait à Mikhaïlovskoïé ne devait pas être celui de l'enfant prodigue.

Serge Lvovitch était fier de son fils, mais il commençait à le trouver compromettant ; le gouvernement ne s'aviserait-il pas, quelque jour, de le rendre responsable des frasques de cet enfant terrible ? Dans cette frayeur très russe, il avait accepté de Paulucci la mission de contrôler les lectures, les sorties, la correspondance de son fils, avec le concours et sous la direction 1°/ du prieur d'un couvent voisin, 2°/ du maréchal de la noblesse du district, 3°/ du baron Aderkass, gouverneur de Pskof, et en dernier ressort, de Paulucci lui-même. Dans ces conditions, des querelles étaient inévitables entre le père et le fils ; elles commencèrent dès le premier jour pour devenir de plus en plus violentes. En septembre, Serge Lvovitch s'avisa qu'Alexandre prêchait l'athéisme à son frère Léon et défendit à celui-ci de causer désormais avec « ce monstre, ce fils dénaturé ». Furieux, Alexandre courut chez son père, qui se sauva, ameutant la valetaille, criant que son fils voulait le battre : « C'était une plaisanterie, déclara-t-il plus tard ; Alexandre est un sot de ne pas l'avoir vu ». Or, si « deux lignes d'une lettre idiote » avaient transporté le poète d'un bout de la Russie à l'autre, l'accusation « plaisante » d'avoir levé la main sur son père pouvait le faire voyager encore plus loin. « Sauve-moi, écrivit-il à Joukovski, fût-ce au prix d'un exil à Solovietzk ! » C'est sans doute à ce moment qu'il écrivit ces vers retrouvés plus tard :

Jouet du sort inexorable,
J'erre exilé, seul, misérable,
Au gré des vents capricieux.
Je vais m'endormir, et j'ignore,
Dans quel exil, sous quel cieux,
Demain me trouvera l'aurore.

Heureusement, le monde officiel ne connut pas l'incident, mais pendant plusieurs mois, la crainte, la rancune, l'ennui, le souvenir des affections perdues et des heureux moments du Sud ne laissèrent aucun répit à Pouchkine. « Dis-moi donc, écrit-il à Delvig, pourquoi les rives de la mer Noire et Baktchi-Séraï ont pour moi, maintenant, un charme si inexplicable ? Pourquoi ce désir obsédant de revoir des lieux que j'ai quittés jadis avec tant d'indifférence ? Le souvenir serait-il le magicien, l'enchanteur suprême ?... »

A Odessa, il avait eu parfois l'idée de fuir la Russie ; à Mikhaïlovskoïé, elle le hante. « Un beau jour, vous demanderez où est le poète, et l'on vous répondra : « Filé ! » et jamais il ne remettra les pieds dans votre maudite Russie ». Pour « filer », il ne s'agissait que d'obtenir, sous prétexte d'anévrisme, la permission de consulter, à Dorpat, un savant professeur de l'Université. De Dorpat, un saut jusqu'à Revel d'abord, puis un autre à bord d'un bâtiment étranger, et Pouchkine échappait à son gouvernement, à sa police et à ses protecteurs.

Le gouvernement se méfia, et ne donna que la permission d'aller à Pskof, où le savant docteur devait se rendre de son côté. Tout était perdu, et le prétendu malade eut fort

à faire pour échapper à l'opération que déjà la Faculté déclarait urgente. Il resta à Mikhaïlovskoïé, pestant et désespérant d'en jamais sortir.

On peut se demander, d'ailleurs, si vraiment il serait parti. A Odessa, il n'avait tenu qu'à lui de le faire, et il était resté, peut-être parce qu'il aimait trop la Russie, malgré tout, pour se résigner à un exil éternel. En tout cas, à Mikhaïlovskoïé comme dans le Sud, il trouva l'apaisement dans le travail.

Le premier point gagné, ce fut le départ des Pouchkine ; les vacances finies, ils retournèrent à Pétersbourg. Alexandre resta seul avec sa vieille *niania*, et libre de s'arranger une vie de poète.

A peu près à la même époque, Lamartine était à Milly, seul aussi. Levé à l'aube, il allumait son feu, contemplait, de son balcon, le ciel et les montagnes lointaines ; puis, rentré dans son cabinet, il marchait, méditait devant des portraits d'ancêtres, s'asseyait enfin devait sa table où Gœthe, Homère, Chateaubriand, Cicéron — ses précurseurs — se coudoyaient en un savant désordre. A midi, il déposait sa plume ; la chasse, les réceptions, les visites aux châteaux du voisinage achevaient sa journée.

La vie de Pouchkine a moins bon air. D'abord son manoir était en bois, sans étage ; on accédait, par un perron branlant, dans un couloir obscur où se succédaient, à droite, les chambres des maîtres ; à gauche, celles des domestiques, puis une salle de billard et l'atelier des brodeuses serves. La chambre du poète, près de l'en-

trée, était meublée d'un lit, d'un paravent, d'une armoire pleine de livres, d'un poêle, d'une table et de deux ou trois chaises, avec une seule fenêtre qui donnait sur la cour où s'ébattaient la volaille et les porcs.

Comment il passait son temps, nous le savons en gros par les nombreux passages de ses poèmes où il a décrit l'hiver russe, ses occupations, ou plutôt son manque d'occupations :

Dans un trou, que faire en hiver?
Vous promener? Mais le village
Aura tôt fait de vous lasser
Par son aspect triste et sauvage.
Chevaucher à travers les prés?
Votre cheval, rayant la glace
De son sabot mal assuré,
Vous mettra dans quelque crevasse.
Avec Byron, Scott, Shéridan,
Restez donc dans la maison vide;
Lisez... ou sur votre intendant,
Si le livre est trop insipide,
Rabattez-vous, avec des cris ;
Fâchez-vous, demandez des comptes...

Habituellement, il se levait tard, car il écrivait au lit : après un bain, comme à Odessa, mais dans une cuve où souvent il fallait casser la glace, il tirait au pistolet, ou jouait au billard, tout seul. Vers deux heures, il dînait, puis se promenait avec la fameuse canne qui avait étonné Kichinef et n'étonnait pas moins Mikhaïlovskoïé. Le moment critique était le soir; que faire aux chandelles, près du samovar, sans autre compagnie que celle d'Arina Rodionovna ? Heureusement, la nourrice se rap-

pelait encore ses histoires d'autrefois, surtout quand un petit verre de vin lui avait délié la langue ; Pouchkine l'écoutait donc, tandis qu'au dehors le *metel* faisait rage.

La tempête obscurcit les cieux — et fait tourbillonner la neige ; — tantôt, comme un fauve, elle hurle, — tantôt pleure comme un enfant ; — tantôt, sur notre toit de chaume, — elle s'acharne bruyamment, — tantôt frappe à notre fenêtre, — comme un voyageur attardé.

Notre chaumière délabrée — s'emplit de tristesse et de nuit. — Dans ton coin, près de la fenêtre, — pourquoi te taire ainsi, nourrice ? — Est-ce le vacarme du vent — qui te fatigue, chère vieille ? — Ou bien est-ce le bruit léger, — de ton rouet, qui t'assoupit ?

Donne du vin, bonne compagne — de ma misérable jeunesse. — Défendons-nous ! donne des verres ; — nous en aurons le cœur plus gai. — Puis, dis-moi pourquoi la mésange — vivait seule au delà des mers ; — dis-moi comment la jeune fille, — le matin, s'en allait à l'eau.

L'histoire de la mésange et celle de la jeune fille, Pouchkine les avait entendues vingt ans auparavant, et il ne les avait guère oubliées ; mais ce qu'il y cherchait maintenant, c'était cet esprit populaire que la nouvelle école voulait partout : « Qu'ils sont merveilleux, ces contes russes ! écrit-il à Delvig ; grâce à eux, je comble les lacunes de ma satanée éducation ». Il y trouvait, en effet, les souvenirs d'un passé qui l'intéressait de plus en plus. « Comme tu nous amusais par tes récits sur les seigneurs ! s'écrie le poète Yazykof dans une épître à la *niania*..., nous nous étonnions de leurs caprices toujours obéis, mais nos rires n'interrompaient pas tes jugements naïfs... Ta langue babillait librement et les heures coulaient rapides et

sans souci ». Ces souvenirs du bon vieux temps, nous les retrouverons dans *Oniéguine*, et plus tard, dans les récits historiques de Pouchkine.

Parfois des visiteurs rompaient ce tête à tête. Pouchtchine vint le premier. L'ancien lycéen de Tsarskoïé-Sélo venait d'abandonner son brillant uniforme d'officier de la Garde pour devenir juge et montrer à la Russie un magistrat incorruptible. En décembre 1824, se rendant de Pétersbourg à Moscou, il s'écarta de sa route pour surprendre son ami. Un matin, au galop de ses trois chevaux, il pénétra dans la « Cour d'Honneur » de Mikhaïlovskoïé. Réveillé par les sonnettes du traîneau, le poète courut à sa fenêtre, puis au devant du visiteur. Dans le couloir, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, l'un en chemise, l'autre en pelisse de voyage, et ce ne fut qu'après beaucoup d'exclamations, de questions et de réponses hachées qu'ils s'aperçurent, l'un qu'il faisait chaud, l'autre qu'il faisait froid. Les oublis réparés, ils recommencèrent à causer près du samovar apporté par Arina, puis on fit faire à Pouchtchine le tour du propriétaire. On lui montra la chambre, le billard, l'atelier des brodeuses, et là, son œil de juge d'instruction crut remarquer que la plus jolie échangeait avec le poète un sourire furtif. On dîna ensuite ; Arina avait vidé ses armoires, et Pouchtchine, de son côté, apportait trois bouteilles de champagne. On en but deux en causant politique et surtout littérature, et Pouchtchine exhiba alors son autre surprise. C'était le manuscrit d'une comédie que le gouvernement ne laissait ni jouer ni imprimer, *Le malheur d'avoir*

de l'esprit, de Griboiédof. Pouchkine se jeta sur cette proie, et commença à lire, avec des exclamations et des remarques dont la justesse étonna Pouchtchine : apparemment, il lui croyait du génie, mais pas une once de bon sens !

On en était au troisième acte quand Arina introduisit le P. Jonas, ce prieur du monastère de la Sainte-Montagne auquel on avait confié la surveillance religieuse de Pouchkine ; il venait, peut-être pour espionner, peut-être parce qu'il avait subodoré comme une odeur de cuisine. Son arrivée jeta un froid : Pouchtchine se renfonça dans son col de magistrat, tandis que Pouchkine cachait le manuscrit, s'empressait, offrait du thé, du rhum. Au bout d'une heure, le gêneur s'en alla, mais en laissant derrière lui une impression de tristesse. Puis vint le moment où Pouchtchine, à son tour, dut songer au départ. Arina déboucha la dernière bouteille de champagne ; assis et silencieux, suivant l'usage, les amis la regardèrent emplir les verres, puis se levèrent, burent, s'embrassèrent et sortirent dans la cour où le traîneau attendait. Quelques instants après, en donnant rendez-vous à Pouchkine pour bientôt, à Pétersbourg, Pouchtchine disparut dans la nuit.

Ils ne devaient plus se revoir ; Pouchtchine prit la route de Sibérie, avec les autres conjurés de décembre 1825, au moment même où Pouchkine fut gracié. En 1827, la femme d'un de ses compagnons de captivité réussit à lui glisser dans la main un papier où il trouva les vers suivants :

O mon premier ami, mon fidèle Pouchtchine,
Une fois, en exil, j'ai béni le destin :
Ce fut le jour d'hiver où la cloche argentine
De ton traineau joyeux a réveillé soudain
Ma maison qui dormait sous la neige entassée.
Maintenant, c'est à moi d'implorer le Seigneur :
Qu'il permette à mes vers de rendre à ton malheur
La consolation que tu m'as apportée !
Puissent-ils éclairer ta prison, noble cœur,
D'un rayon du soleil de nos jours du Lycée!

L'été venu, Mikhaïlovskoïé reprenait l'avantage sur Milly. Le jardin de Lamartine n'était qu'un potager à côté de celui de Pouchkine qui, à quelques pas de la maison, devenait un parc et bientôt une forêt, sans pourtant qu'on y manquât d'horizon. Derrière le château, il y avait une terrasse qui dominait le paysage décrit dans *Eugène Oniéguine*.

« Isolée, la maison seigneuriale — dominait la colline ; au loin, — devant elle, bigarrés, éclatants — s'étendaient les prés et les champs d'or. — Çà et là, des hameaux surgissaient, — des troupeaux erraient dans les prairies ; — plus près, un grand jardin délaissé, — refuge des pensives Dryades, — étalait ses ombres épaisses... »

Ailleurs, Pouchkine a montré les détours de la rivière, les deux lacs qu'elle unit, la colline où se dressent trois pins isolés, les hauteurs boisées qui ferment l'horizon, et, au milieu d'elles, la Sainte Montagne, ou, comme elle s'appelait avant la fondation d'un monastère, la montagne des Mésanges.

Ce pays, si différent du reste de la Russie, invitait aux

longues promenades. Le poète Iazykof nous parle des courses de Pouchkine sur un « destrier noir d'ébène » ; en réalité, il ne montait qu'une paisible haridelle de paysan, et la plupart du temps il aimait mieux marcher. Les souvenirs des gens de Mikhaïlovskoïé le montrent arpentant la campagne, en chemise russe et pantalon bouffant, suivi de deux grands chiens, et toujours avec la canne dont il joue comme un tambour-major. Il s'en va ainsi jusqu'aux pins de la colline, ou jusqu'aux lacs sur lesquels il rame en déclamant des vers qui font fuir les canards sauvages, sans d'ailleurs qu'il s'en préoccupe. Il n'était pas chasseur, et c'est là sans doute la raison de la rareté, dans son œuvre, des « sous-bois » si fréquents dans celle de Tourguénief ou de Tolstoï

L'été était aussi la saison de la vie de société. Tous les nobles que leur service ou leurs plaisirs retenaient à la ville pendant l'hiver, revenaient alors pour quatre ou cinq mois. Or, que faire aux champs, quand on a pêché l'étang, couru le lièvre, engrangé la récolte, sinon visiter les voisins, pour recueillir ou répandre les commérages du district ? On attelait donc, on partait en bande, on était accueilli à bras ouverts, et tandis qu'après le dîner les hommes jouaient au *vint*, les langues des dames allaient bon train.

Pouchkine n'aimait guère les visites de ce genre, et les éternelles conversations des hommes,

> ... sur les foins, sur les blés,
> Sur les chiens, sur les parentés.

Dans *Oniéguine*, son héros fait seller son cheval, derrière la maison, dès qu'est signalée sur la route la voiture d'un des voisins. De leur côté, ceux-ci avaient peur parfois de se compromettre avec un exilé, et souvent de poser, à leur insu, pour le roman satirique dont on disait Pouchkine occupé ! Aussi se tinrent-ils sur la réserve, et la seule maison que Pouchkine fréquentât assidûment, fut celle de sa voisine immédiate, la châtelaine de Trigorskoïé, Praskovia Alexandrovna Ossipova.

On y allait en une demi-heure, par les prés, d'abord le long d'un ruisseau, puis à travers un bois de tilleuls. Les deux maisons, les deux jardins surtout, avec leurs arbres séculaires, se ressemblaient beaucoup, mais Trigorskoïé était plus avenant, et pour cause. Comme dans ce château des « douze belles au bois dormant » que Joukovski avait chanté, et Pouchkine parodié dans *Rouslane et Loudmila*, la châtelaine y vivait entourée d'un peuple de petites-nièces, de petites-filles, de petites-cousines, parmi lesquelles il n'y avait qu'un seul homme, un cousin, et encore, étudiant à Dorpat, ne venait-il guère qu'aux vacances.

Au début, ses jeunes voisines ne plurent pas au poète. « Elles sont franchement insupportables », écrivit-il à sa sœur. La première, la grand-mère l'apprivoisa « par ses conversations patriarcales » ; puis il se lia avec l'étudiant Pierre Voulf, dont il admirait naïvement l'érudition à l'allemande, et enfin avec les jeunes filles. Presque chaque jour, dans la belle saison, il arrivait, après le dîner, par le bois de tilleuls ; on allait au jardin, et là, autour du

samovar installé dans une clairière, on lisait et on causait; Pouchkine corrigeait les thèmes français des fillettes, mettait des vers et des dessins sur les albums de leurs aînées, *myrtilisait*, ce qui n'allait pas toujours sans taquineries. Un jour, il démontre à Eupraxie Voulf, par la comparaison de leurs deux ceintures, qu'il a, lui, la taille d'une fille de quinze ans, ou qu'elle, Eupraxie, a celle d'un homme de vingt-cinq ans. Là-dessus Eupraxie boude, mais Annette rit aux éclats; le lendemain, ce sera son tour de se fâcher.

Le soir, à la maison, Voulf s'applique à la préparation d'un punch extraordinaire, secret de l'Université de Dorpat, et le distribue dans des coupes de cristal qui sont encore à Trigorskoïe, à côté d'un piano sur lequel les jeunes filles étudiaient le *Freischutz*, alors dans toute sa nouveauté. Puis, s'il était très tard, Pouchkine prenait un des livres du défunt grand-père, et s'en allait coucher dans la « maison des bains », et probablement sur une planche avec une ou deux couvertures; ou bien il emmenait Voulf à Mikhaïlovskoïé boire et causer jusqu'à l'aube, causer surtout; les craintes que nous avons entendues exprimer par Viazemski à Tourguénief restent sans objet.

Cette pastorale était quelquefois animée par des visites. Delvig est venu à Mikhaïlovskoïé; puis Voulf a amené de Dorpat son ami Iazykof, qui nous a conté leurs conversations, leurs promenades, leurs bains; quel honneur, pour un débutant poète, que de plonger après Pouchkine! Mais la visite sensationnelle fut celle d'une

nièce de Mme Ossipova, d'Anna Pétrovna Kern, femme du général qui commandait à Riga.

Pouchkine l'avait rencontrée, jeune fille, à Pétersbourg, dans une soirée où on avait joué aux petits jeux, avec des gages. Le « La Fontaine russe », Krylof y avait dû racheter sa montre en récitant une fable ; puis, dans un tableau vivant, Anna Pétrovna avait figuré Cléopâtre avec grand succès. Pouchkine l'avait félicitée, mais avisant un sien cousin qui la suivait de près, une corbeille à la main : « C'est sans doute monsieur votre cousin qui fera l'aspic ? » avait-il demandé ; sur quoi, offensée, Anna Pétrovna lui avait tourné le dos. Elle n'avait pourtant pas oublié l'incident, ni Pouchkine non plus, et grande fut la joie de celui-ci quand un jour, dans le jardin de Mme Ossipova, il retrouva sa beauté pétersbourgeoise. Le résultat de son émotion, ce furent des stances bientôt devenues célèbres.

Exilé, je traînais les jours,
De ce que j'appelais ma vie,
Sans foi, sans culte, sans amours,
Sans larmes et sans poésie.

Mais — ô réveil inespéré !
Vision joyeuse et bénie !
Soudain tu m'apparus, génie
De la fière et chaste beauté !

Et, dans ma poitrine élargie,
Mon cœur a plus vite battu ;
Larmes, amour et poésie,
Grâce à toi, tout m'est revenu !

Anna Pétrovna a conté plus tard les visites que lui faisait Pouchkine à Trigorskoïé, son humeur parfois sombre, le plus souvent joyeuse, la lecture qu'il lui fit des *Tziganes* sur un vieux banc, tout au fond du parc. Puis, pour lui rendre ses visites, tout Trigorskoïé, en plusieurs guimbardes, s'en fut un soir à Mikhaïlovskoïé. Le poète fit avec dignité les honneurs de son castel; mais, quand Mme Ossipova lui proposa de montrer le jardin à Anna Pétrovna, vif comme un écolier qui reprend sa liberté, il saisit le bras de la jeune dame et l'entraîna, presque en courant, dans ces allées ténébreuses où l'on trébuchait à tout instant sur des souches mal arrachées. Croyons que Pouchkine soutenait bien sa compagne, tout en lui parlant avec émotion — c'est elle qui le rapporte — de leur rencontre à Pétersbourg, et de « l'air virginal » qui la distinguait alors. « N'est-ce pas que vous aviez sur vous quelque chose comme une croix? »

A vrai dire, il n'y a rien de virginal dans celles de ses lettres à Anna Pétrovna qui nous ont été conservées : il y est badin, médiocrement respectueux, et n'a sûrement pas songé, en les écrivant, à la croix de leur destinataire. Quant à celle-ci, la suite de son histoire ne la montre pas tout à fait sous les traits

De la chaste et fière beauté.

En 1827, après de longues querelles, elle divorça d'avec le brave général Kern, qui était vieux, goutteux et jaloux. On peut en conclure, si l'on veut, qu'entre elle

et le poète il y a eu plus que de la camaraderie. En tout cas, sa muse n'en a pas souffert.

Jamais il n'a autant travaillé qu'en 1825 et 1826 ; ses demandes de livres à ses amis en témoignent. Il réclame pêle-mêle Walter Scott, le Coran, Sismondi, Mme de Genlis, la *Dramaturgie* de Schlegel, le *Mémorial de Sainte-Hélène*, les *Méditations* de Lamartine, la traduction de la Bible, les *Mémoires* de Fouché, etc., etc. D'autre part, il a sous la main Dante, l'Arioste, Schiller, Gœthe, Richardson, Shakespeare, toute une bibliothèque de poètes, de romanciers et d'historiens qu'il lit — dans leurs traductions françaises — la plume à la main. Et cependant, il écrit quatre chants d'*Oniéguine*, des poésies lyriques, des poèmes, et enfin celle de ses œuvres qu'il a le plus aimée, *Boris Godounof*.

On est donc tenté de regretter que cet exil fécond n'ait pas duré plus longtemps, mais il lui aurait fallu, à lui, beaucoup de vertu pour être de cet avis. Si sa Thébaïde tournait un peu, parfois, en abbaye de Thélème, il n'en pouvait sortir, et c'est là, pour Thélème, un défaut capital. Malgré ses amies, malgré son travail, il souffrait de sa réclusion, de son éloignement de la capitale, qu'il sentait en pleine fièvre politique et littéraire. Pendant qu'il se morfondait au village, à Pétersbourg le romantisme renouvelait les lettres russes, « les vagues gigantesques du fleuve de la liberté remontaient la Néva » [1]. Toutes les voix annonçaient la révolution prochaine qui

[1] Byron.

ferait des Russes un peuple libre. Quel supplice que de vivre loin de tout cela !

Une après-midi de décembre 1825, un voisin apporta à Trigorskoïé la nouvelle de la mort de l'Empereur Alexandre et de troubles à Pétersbourg. Pouchkine se hâta de retourner chez lui, et le lendemain matin, à l'aube, il se mit en route pour la capitale. Mais, à deux verstes du village, un lièvre — sinistre présage — traversa la route devant lui, de gauche à droite ; il fit tourner bride à son traineau. La nuit avait-elle ébranlé ses résolutions ? Avait-il réfléchi qu'en tout cas, il arriverait trop tard ? Quoiqu'il en fût, on sut, trois jours plus tard, que Nicolas Ier était empereur, et la révolte écrasée. Puis, d'un bout de la Russie à l'autre, les arrestations se multiplièrent. Ryléief, Pestel, Mouravief, tous amis ou correspondants de Pouchkine, avaient été jetés, dès le premier jour, dans les cachots des Saints Pierre et Paul. Bientôt, ce fut le tour de Pouchtchine, des Raievski, du prince Volkonski, l'époux de Maria Raievskaïa, de Kioukhelbeker enfin. Des amis d'enfance et de jeunesse de Pouchkine, seul, Delvig échappait ; encore fut-il inquiété par la police. Dans son exil qui le protégeait, le poète tremblait pour ses amis, essayait d'intéresser à tel ou tel les hauts personnages qui, parfois, s'étaient entremis pour lui. Puis, à la suite d'un élégie sur la mort de Mme Riznitch — autre douleur ! — on trouve sur ses carnets, à la date du 29 juillet 1826, des initiales qui veulent dire « aujourd'hui j'ai appris la mort de Ryléief, de Pestel, de Mouravief, de Kakhovski, de Bestoujef ».

Assurément, il pensa, ce jour-là, les vers de Mickiéwicz « Où êtes-vous, mes amis, mes frères ? Ce noble Ryléief que je serrais fraternellement dans mes bras, le voilà suspendu, par l'ordre du Tsar, à l'infâme gibet ! Malédiction sur les peuples qui lapident leurs prophètes ! » Le plus douloureux, en effet, ce n'était pas encore tant la mort ou l'exil des audacieux qui avaient délibérément joué leur vie, que la rechute du peuple russe — à tout jamais, semblait-il — dans l'ornière du despotisme. Qu'espérer encore ? Que croire ? « Je me figure le destin sous la forme d'un singe gigantesque qui vaguerait en liberté. Qui le mettra à la chaîne ? Ni toi, ni moi, ni personne ; il n'y a rien à dire, rien à faire ».

C'est à ce moment que les amis de Pouchkine recommencèrent en sa faveur des démarches qu'on lui a reprochées comme un abandon des vaincus. La vérité est que le couronnement prochain de l'Empereur offrait au poète une chance qu'il eût été déraisonnable de ne pas courir. Il la courut donc, et, un matin de novembre 1826, un courrier de l'Empereur arriva à Mikhaïlovskoïé. Pouchkine était chez Mme Ossipova ; il en revint en hâte, prit quelques vêtements, monta dans le traîneau qui l'attendait et partit sans avoir eu le temps d'embrasser la *niania* qui, à l'église, toute en larmes, récitait une prière « pour adoucir le cœur des puissants » contemporaine, à tout le moins, d'Ivan le Terrible.

Cet enlèvement, c'était une de ces fantaisies de mise en scène auxquelles se plaisait l'Empereur Nicolas : Pouchkine ne put douter longtemps qu'il ne s'agit de sa

grâce. Trois jours plus tard, tout à fait rasséréné, il entra dans Moscou, entrevit, aux premières lueurs de l'aube,

La Tverskaïa, ses magasins,
Ses hôtels à larges façades,
Surmontés d'écussons flambants,
Et, sur les croix d'or des couvents,
Des corneilles, par myriades [1].

Puis, tout couvert encore de la boue de la route, son équipage le jeta au Kreml, où il fut aussitôt introduit dans le cabinet de l'Empereur.

— « Ah! bonjour, Pouchkine, me dit-il; es-tu content d'être rappelé ? ».

Je fis une réponse convenable : l'Empereur causa longtemps avec moi et me demanda : « Pouchkine, aurais-tu pris part au 14 (décembre), si tu t'étais trouvé à Pétersbourg ? »

— « Sans aucun doute, Sire. Tous mes amis étaient du complot; je n'aurais pas pu ne pas en être. L'absence seule m'a sauvé, et j'en remercie le Ciel ».

— « Tu as fait assez de sottises, reprit l'Empereur; j'espère qu'à présent tu seras raisonnable, et que nous ne nous brouillerons plus; c'est moi-même qui serai ton censeur ».

Pouchkine était donc libre, mais il n'allait pas tarder à s'en apercevoir — d'une liberté toute relative; les barreaux de sa cage n'étaient que reculés. Plus d'une fois il regrettera Mikhaïlovskoïé et ses plaisirs,

Le murmure des eaux, l'ombrage des forêts;
De temps en temps, furtif, le baiser jeune et frais
D'une blonde à l'œil noir; des repas fantaisistes;
Quelques flacons de vin, ressource des jours tristes;

[1] *Eugène Oniéguine*, Ch. VII.

Un cheval bien dressé ; des livres pas trop longs ;
Solitude, le jour ; la nuit, repos profond [1].

Mais, au fond, le regret qui le hantera le plus, ce sera celui de la jeunesse et de la gaîté qui l'avait soutenu pendant ses six années d'exil. Cette force intérieure, plus tard il ne la retrouvera pas : ses adieux à l'exil se confondent avec les adieux à la jeunesse, qu'il a écrits justement en 1827.

Adieu, légère jeunesse ;
Merci pour tes jours de gaîté,
Merci pour tes jours de tristesse :
O jeunesse, pour tous tes dons,
Merci..... [2].

---

[1] *Eugène Oniéguine*, Ch. VI.
[2] *Eugène Oniéguine*, Ch. IV.

VI

L'ŒUVRE DES ANNÉES DU SUD

La légende du *byronisme* de Pouchkine ; la réalité. — Ses poésies lyriques : ses poèmes, le *Prisonnier du Caucase*, la *Fontaine de Baktchi-Séraï*, les *Tziganes*. — Les influences qui s'y font sentir La part de Pouchkine, son mélange de classicisme et de romantisme. Premiers traits réalistes.

A Kichinef et à Odessa, pour « se tenir au niveau de la civilisation » [1], Pouchkine a lu beaucoup, et tout d'abord les auteurs que le romantisme mettait à la mode, Shakespeare et Byron. Il sait mal, d'ailleurs, ce qu'est ce romantisme ; d'après les lettres enthousiastes, mais vagues, de ses amis de Pétersbourg, il l'imagine caractérisé par son contraste avec l'afféterie des Français, et d'avance, applaudissant à ses triomphes sur « les marquis de la poésie classique » [2], il loue la grossièreté nécessaire aux littératures jeunes, et surtout à la russe. Sans faire attention

[1] *Epître à Tchaadaief.*

[2] Lettre à Gniéditch.

à la parenthèse qui suit : « par habitude, j'écris autrement », ses amis concluent, et de ses professions de foi, et de ses aventures d'exil, qu'il sera le romantique attendu par la Russie ; dès que ses poèmes leur reviennent du Sud, ils le baptisent, selon l'expression de Mickiéwicz, « comète tombée dans l'orbite du soleil-Byron ». Plus tard, M. de Saint-Julien nous a appris, dans la *Revue des Deux-Mondes*, que « le fiel byronien », c'est tout Pouchkine ; Mérimée a trouvé en lui « l'amour de l'étrange, la gaîté bruyante et sinistre de Byron » ; Georges Brandès parle encore de son temps de « *Sturm und Drang* ». Or, nous savons déjà qu'en ce qui concerne sa vie, ce « byronisme furieux » est une légende : qu'est-il dans son œuvre ?

Nous devrions le rencontrer d'abord dans ses vers à tendances politiques. Or, si Pouchkine partage le culte des romantiques pour Napoléon et pour Riégo, il n'a nullement leur philhellénisme ; seuls, quelques vers isolés le lavent du reproche de n'avoir pas su se hausser aux sentiments généreux de l'Occident [1]. D'autre part, s'il imite le *Poignard* d'André Chénier, s'il y ajoute des vers en l'honneur du meurtrier de Kotzebue, il n'a pourtant plus les espoirs illimités des romantiques :

> De la liberté, que font des moutons ?
> Il faut qu'on les tonde ou bien qu'on les tue.

Est-il plus byronien dans les vers qui le mettent lui-même en scène ? Mais il y parle de l'amour, de l'amitié,

[1] V. Waliszewski, *Histoire de la Littérature russe*.

des coups du sort dans le langage vague et froid de nos poètes de 1790 ou 1800. Il n'en sort guère que dans une élégie écrite sur le vaisseau qui l'emportait en Crimée. Son adjuration aux flots de ne pas le ramener dans le pays où il a connu les passions et leurs souffrances fait penser à des vers de Byron que Viazemski avait signalés à Pouchkine [1], mais aussitôt après, ses vers de Crimée nous ramènent à Chénier — la *Néréide* [2] pourrait en être une traduction — et la note byronienne ne reparaît plus qu'en 1824, dans ses stances *A la mer*.

Adieu, libre élément ! — la dernière fois, devant moi. — tu déroules tes vagues bleues, — tu brilles dans ta beauté fière. —

Murmure attristé d'un ami, — rappel à l'heure des adieux, — murmure des flots qui m'invites, — je t'entends la dernière fois. — Adieu, mer : je n'oublierai pas — ton étincelante beauté — et longtemps, longtemps, j'entendrai, — aux heures du soir, ton murmure.

Dans les bois muets et les steppes — j'emporte, encor tout plein de toi, — les reflets changeants de tes rocs, — l'éclat, l'ombre et le chant des vagues.

Beaucoup d'autres vers ne trahissent aucune influence déterminée. Voici, par exemple, l'*Ode à Ovide*, que Pouchkine, en ce temps, mettait au premier rang de ses œuvres. Il nous y montre le Latin perdu dans les steppes qui lui semblent hyperboréennes, tandis que lui, l'exilé venu du nord, il admire ce ciel plus lumineux, ces vignes, ces prairies que, même en décembre, des fleurs émaillent.

[1] Lettres de 1821, *Archives d'Ostafiévo*.
[2] V. plus haut, p. 66.

A peine si la glace, en recouvrant les lacs — cache de son cristal les ondes immobiles. — Ovide, je pense à tes essais hasardeux — en ce jour marqué par la visite des Muses — où, la première fois, tremblant, tu confias — tes pas craintifs aux flots enchaînés par l'hiver. — Je crois voir devant moi, sur la glace nouvelle, — ton ombre qui glisse, et j'entends ta voix plaintive.

C'est encore Pouchkine tout seul que nous retrouvons dans la ballade sur la mort d'Oleg. Le prince des Varègues chevauche au milieu de ses hommes d'armes ; un devin lui prédit qu'il vaincra ses ennemis, mais qu'il périra ensuite, par le cheval qu'il monte en ce moment même. Oleg ricane, mais change de monture. Les années passent ; le cheval qui doit tuer son maître meurt de vieillesse. Oleg, un jour, trouve sa carcasse sur son chemin ; il l'interpelle, pousse du pied ce crâne blanchi ; il en sort un serpent qui le mord. Il meurt.

Parler, à propos de cette ballade, de la simplicité des récits populaires, serait prématuré ; dix ans plus tard, Pouchkine l'aurait faite beaucoup plus courte, mais le romantisme n'en est pas plus près que le badinage de *Rouslane et Loudmila* ; le poète y a déjà l'objectivité rigoureuse de l'historien.

Y a-t-il plus de byronisme dans ses poèmes ? Il en a commencé plusieurs en ce temps, un *Vadim le Noogorodien* et des *Frères Brigands* qu'il n'a jamais finis, *Eugène Oniéguine* qu'il ne finira pas avant 1830. Ses vraies œuvres du Sud, ce sont le *Prisonnier du Caucase*, la *Fontaine de Baktchi-Séraï*, les *Tziganes*, qui correspondent à

ses trois étapes du Caucase, de la Crimée, de Kichinef.

Dans le premier de ces poèmes, un jeune homme a perdu, dans le tumulte des villes, « l'espoir, la gaîté, le désir » ; il se rend donc au Caucase pour y connaître une vie nouvelle et libre. Dès son arrivée, il est surpris par des Tcherkesses, entraîné dans un *aoul* de la montagne, où il devient l'esclave gardien des troupeaux. Suivent de longs jours de misère qu'il passe à contempler, au village, les jeux guerriers des barbares ; et du haut des montagnes, les plaines où, loin de lui, vivent ses compatriotes. Cependant, une jeune fille lui apporte des aliments, l'aime, lui donne le moyen de fuir ; il fuit donc et ne se retourne pas quand même, après qu'il lui a dit adieu sur le bord de la rivière, il entend un corps tomber à l'eau.

La *Fontaine de Baktchi-Séraï* met en scène le Khan des Tatars de Crimée, Krim-Ghéraï, et la Polonaise Maria Potocka, qu'il a enlevée du château paternel, au cours d'une *razzia* dans les plaines du Dniéper. Il l'aime, mais fidèle à sa foi, elle le repousse. Cependant, comme il dédaigne maintenant ses autres femmes, une de celles-ci, Zaréma la Tcherkesse, poignarde Maria. Le lendemain, elle est mise à mort, et le Khan va tâcher de se consoler dans des guerres où quelquefois le souvenir de sa captive retient sa main prête à frapper.

Les *Tziganes* nous transportent dans ces plaines de la Bessarabie que Pouchkine aurait parcourues à la suite d'une jeune Tzigane. C'est le soir ; les Tziganes sont arrêtés, leurs tentes dressées, et l'heure du sommeil va ve-

nir quand un homme inconnu se présente et demande au chef de la tribu de l'accueillir parmi les siens. Demande que le vieillard rejetterait aussitôt, si sa fille Zemphyra ne déclarait que l'étranger lui plaît et qu'elle le veut pour époux. Le voilà donc adopté par la tribu, marié à la mode tzigane, pourvu d'un nom nouveau, et aussi d'un ours qu'il fera danser dans les villages : tout irait bien si à cet Aléko toujours sombre — on ne sait quel sinistre passé pèse sur lui — Zemphyra ne préférait bientôt un vrai Tzigane, plus jeune et plus gai. Aléko va s'en plaindre au vieillard qui lui conte comment il a été trompé lui-même par la mère de Zemphyra; il s'est résigné, que les autres fassent de même ! Mais le peut-on quand on garde les préjugés des villes ? Une nuit, Aléko surprend sa femme et son amant ; il les frappe, et quand le jour se lève, la tribu le trouve entre leurs deux cadavres. On le juge, mais, comme les Tziganes sont plus humains que les civilisés, il leur suffit de le chasser d'au milieu d'eux.

Ce sont ces poèmes qui ont sacré Pouchkine « Byron russe ». Le cadre en est le même, ou peu s'en faut, que celui des poèmes byroniens; les corsaires de la steppe y remplacent ceux des mers ; les épisodes se ressemblent, et les traits d'orientalisme aussi ; le harem de Krim-Ghéraï est la réduction de celui du Chant VI de *Don Juan*. Le héros enfin, les héroïnes et leur tragique aventure sont les mêmes chez les deux poètes. Comme Byron, Pouchkine immole les amantes à des amants amers et méprisants ; comme Lara, le prisonnier de Caucase est indifférent à l'amour qu'il inspire ; comme Manfred, Aléko est « inquiet

dans les habitations humaines, à charge à lui-même et aux autres ». Comment les contemporains n'en auraient-ils pas tiré la conclusion qu'on a étendue ensuite à l'œuvre entière ?

La vérité est pourtant que ces trois poèmes n'en sont qu'une partie fort médiocre, et que Pouchkine lui-même les estimait peu. Un an après l'avoir publié, il trouve que, dans le *Prisonnier du Caucase*, il n'y a ni héros, ni plan, ni connaissance du décor. De même, dès 1821, il raille son Krim-Ghéraï qui, dans la mêlée, debout sur ses étriers, le sabre haut, verse des larmes au souvenir de Maria ; tout le poème, dit-il, ne vaut que par les circonstances qui l'ont inspiré et par quelques descriptions. S'il n'en dit pas autant des *Tziganes*, il écrit pourtant, en 1825, qu'il ne réussit pas les héros byroniens, et cela retombe aussi sur son Aléko. Il constate d'ailleurs, la même année, que depuis longtemps il est sorti de l'influence de Byron [1].

Autre question : ne prenons-nous pas pour du byronisme ce qui n'en est pas ? Que fait le Prisonnier du Caucase qui n'ait été fait, avant lui, par le René de Chateaubriand ? Il va chercher une nouvelle vie au Caucase comme l'autre en Amérique ; il y trouve des sauvages dont les mœurs et les jeux sont ceux des Natchez ; il désespère sa Tcherkesse comme René a désespéré Céluta. Il pleure enfin, tout comme René, au lieu de se redresser sous les coups, comme les héros de Byron. Ce que Pouchkine a

[1] Lettre à Viazemski.

voulu peindre, en effet, c'est « l'indifférence à la vie et à ses jouissances, cette vieillesse prématurée de l'esprit qui est le trait caractéristique de la jeunesse d'à présent ». Or, Chateaubriand en a dit tout autant de René.

Au surplus, l'intérêt des trois poèmes est moins dans ces réminiscences que dans ce qui leur est venu de Pouchkine lui-même. Dans le *Prisonnier du Caucase*, il y a peu d'impressions vécues — son voyage a été trop rapide — et l'on trouve pâles, à côté de ceux de Lermontof, les vers où il a décrit

> Dans le cercle des monts, le colosse à deux têtes — toujours étincelant sous sa tiare de glace — le gigantesque, le majestueux Elbrouz — qui blanchit au fond du ciel bleu.

Il y a plus d'étoffe dans la *Fontaine de Baktchi-Séraï*. Le poète y dépeint, en effet, des lieux qu'il a visités; et la légende qu'il répète, il l'a entendue, devant la « Fontaine des larmes », de la bouche de Maria Raievskaïa, en un jour d'indifférence, il est vrai, mais que « le grand magicien, le temps » devait transformer. Quand, la transformation faite,

> Aux douces lois des vers, il plia les accents
> De sa bouche aimable et naïve,

non pour le public, dit-il, mais pour lui-même, il lui restait, de l'impression primitive, d'abord la mélancolie qu'exprimait l'épigraphe empruntée à Saadi. « Beaucoup, comme moi, ont visité cette fontaine : les uns sont loin,

les autres morts »; ensuite, ce charme pénétrant d'une vision comme épurée par la distance et le temps. Il ne joue pas, comme Mickiéwicz dans les *Sonnets de Crimée*, avec des monceaux de gemmes; il ne plaque pas, dans ses vers, ces minarets assortis à l'horizon rouge, dont Musset s'est moqué dans *Namouna*. Il ne fait que réveiller un souvenir.

« J'ai visité Baktchi-Séraï, — son palais perdu dans l'oubli, — ses corridors silencieux, — les salles où, fléau des peuples, — l'insolent Tatar festoyait, — et, après les horreurs des guerres, — jouissait du luxe et des plaisirs. — La volupté respire encore, — en ces chambres vides, ces jardins. — L'eau jaillit, les roses s'empourprent, — les rameaux des vignes s'enlacent ; — sur les murs, l'or brille toujours. — J'ai vu ces grilles vermoulues, — près desquelles, en leur printemps, — égrenant leur chapelet d'ambre, — les femmes des Khans soupiraient.— J'ai vu les tombeaux de ces Khans, — et leurs colonnes funéraires, — surmontées de turbans de marbre, — m'ont semblé dire clairement — le secret des destins... — Où sont les Khans ? Où le harem ? — Tout est triste et tout est muet, — tout est muet ! Mais, en ce temps, — mon cœur était plein d'autres rêves. . .

. . . . . .

Dans le palais, ombre légère, — une jeune fille me guidait...

Mais le jour décline et, quittant le palais, les voyageurs rentrent dans Baktchi-Séraï.

La nuit arrive et l'ombre couvre — les champs heureux de la Tauride. — Au loin, sous les lauriers paisibles, — j'entends le chant du rossignol. — La lune, au milieu des étoiles, — monte dans un ciel sans nuages, — et sur les champs, les monts, les bois, — répand sa clarté languissante ; — les femmes, en longs voiles blancs, — glissent légèrement dans l'ombre ; — dans la ville, par les ruelles — elles s'en vont, l'une chez l'autre, — partager leurs loisirs du soir.

Ces vers — les plus beaux, disait Biélinski, qu'on eût écrits en russe — seraient l'unique description du poème, si, sur le point de finir, le poète, pris de la nostalgie des lieux qu'il avait visités trop vite, ne leur adressait une suprême invocation.

Vous reverrai-je quelque jour, — rives joyeuses du Salghir ? — Parcourrai-je encor vos côteaux — remplis de souvenirs secrets ? — Les flots de la mer de Tauride — charmeront-ils encore mes yeux ? — O pays de charme et de joie, — tout vit en toi, forêts et monts, — Ambre et rubis de tes vignobles, — ombre accueillante des vallées, — ruisseaux, fraîcheur des peupliers, — tout prend son âme au voyageur — quand, à l'aube d'un jour tranquille, — près des monts, le long du rivage, — son cheval au pied sûr l'emporte ; — que la mer, devant lui, murmure — contre les rochers d'Aiou-Dagh !

En dépit des légendes qui font des *Tziganes* une aventure de Pouchkine, on l'y voit moins derrière ses personnages. Aléko est le byronien vulgaire ; le vieillard, un *sachem* de notre XVIIIme siècle ; Zemphyra seule est originale. On l'a comparée à la Carmen de Mérimée — ce qui n'est pas lui faire honneur — et aussi à la Miarka, « la fille à l'ours », de Jean Richepin. Mais, pour celui-ci, Miarka, la reine des Bohémiens, est l'hirondelle qui vole, le ruisseau qui court, le nuage qui passe. Pouchkine célèbre plus sobrement l'éternelle mobilité des nomades.

« L'oiseau de Dieu ne connaît — ni les soucis, ni la peine ; — Il ne fait pas, prudemment, — un nid qui dure longtemps ; — Il dort la nuit sur la branche ; — puis, dès que le soleil brille ; — docile à l'appel d'en haut, — l'oiseau se réveille et chante. — Après le joyeux printemps, — l'été brûlant vient, s'en va ; — les

brouillards, le mauvais temps — marquent la fin de l'automne. — L'homme est triste, l'homme souffre ; — l'oiseau, en lointain pays, — au-delà de la mer bleue — s'envole jusqu'au printemps. »

Ces vers sont loin de l'ivresse « touranienne » du poète français, mais on peut la retrouver, si l'on veut, dans la chanson de Zemphyra. Avec quelle rage elle défie Aléko !

« Vieux mari, mari qui grondes, — poignarde-moi, brûle-moi ! — Je suis forte et je n'ai peur — ni du poignard, ni du feu ! »

Je te hais, — je te méprise, — j'en aime un autre — et je meurs d'amour pour lui.

Poignarde-moi, brûle-moi : — je ne dirai pas un mot. — Vieux mari, mari qui grondes, — tu ne sauras pas son nom !

Plus doux qu'un jour de printemps, — plus brûlant qu'un jour d'été, — qu'il est fort ! qu'il est hardi ! — Et comme il m'aime !

Que tendrement je l'étreins — dans le silence des nuits, — et que nous rions alors — de tes cheveux qui grisonnent ! »

Si violente que soit cette explosion de haine, Pouchkine s'efforce toujours de conserver ce qu'il appelle « l'œil et le goût de l'Europe », c'est-à-dire, en définitive, la mesure classique ; il veut d'autre part, ne pas sortir des limites de la réalité. C'est justement des *Tziganes*, de la description de la levée de leur camp, que Biélinski fait dater le réalisme russe.

Plus une tente : les télégues — sont toutes prêtes à partir. — D'un coup tout s'ébranle, et voilà — que la horde envahit la steppe. — Maris, femmes, frères et sœurs, — jeunes, vieux, se suivent, se joignent. — Sur des ânes, les enfants jouent — dans des paniers en équilibre. — Ecoutez les cris, les refrains, — l'ours qui rugit, le cliquetis — des fers qu'il agite, agacé, — les aboiments les hurlements, — l'essieu qui grince, la musette ! — Voyez ces haillons bariolés, — ces enfants et ces vieillards nus...

Tels sont, maintenant, les tableaux du peintre de *Rouslane et Loudmila*. Le public les admire, mais peut-être sans bien les comprendre. Les classiques, butés sur des détails inattendus, méconnaissent tout ce qu'ils cachent de classique ; les romantiques s'exaltent sur ces mêmes détails, et ne voient pas la faiblesse de l'action et des caractères. Pour la masse du public, ce qui domine tout — bien entendu, après la beauté des vers — c'est la nouveauté des sujets et du cadre. Pour les Moscovites et les Pétersbourgeois, la Bessarabie, la Crimée, le Caucase sont encore des pays mystérieux ; la voix qui en vient a d'autant plus de prestige que c'est celle d'un exilé. Après Viazemski, toute la Russie lettrée répète :

> Nous pleurons son exil en répétant ses vers :
> Perdu pour ses amis, il vit pour l'univers.

VII

L'ŒUVRE DE MIKHAÏLOVSKOÏÉ

BORIS GODOUNOF

Les ambitions dramatiques de Pouchkine. La recherche d'un sujet : le « temps des troubles ». — *Boris Godounof*. Ses actions parallèles. Ses principaux personnages, Boris, Dmitri, Marina. — « La tragédie de costume ». Les masses ; les étrangers et les Russes ; le Père Pimène. — Le peu de succès du drame et sa valeur réelle.

A Mikhaïlovskoïé, Pouchkine a continué son *Eugène Oniéguine*, écrit le *Comte Nouline* et nombre de poésies fugitives, mais son œuvre principale a été le drame dans lequel il a pu contenter, et son zèle romantique, et son enthousiasme pour Shakespeare, et ce goût de l'histoire si fréquent chez les poètes de sa génération. Déjà à Kichinef, il l'avait tenté, ce drame : mais son Vadim le Novgorodien, pris dans la *préhistoire* de la Russie, était un héros trop vague pour son esprit précis. Il l'abandonna sans regret après avoir lu le volume de l'histoire de Karamzine, qui racontait « le temps des troubles. »

Faut-il rappeler ce qu'a été ce temps pour la Russie ? C'est d'abord, sous le règne de Féodor, le fils d'Ivan le Terrible, l'assassinat du petit Tsarévitch Dmitri, à l'instigation du boïar Boris Godounof, qui grâce à ce crime, succède à Féodor ; puis l'apparition d'un prétendant, qui se dit le Tsarévitch sauvé par miracle, et n'est peut-être que le moine Otrépief. Devant l'imposteur et ses bandes, les armées moscovites reculent et fondent, et la mort subite de Boris achève la ruine de son œuvre. Son fils Féodor est étranglé par les boïars ; Dmitri est couronné dans Moscou, mais bientôt, au lendemain de son mariage avec Marina la Polonaise, il est tué par des émeutiers que mène Vassili Chouïski. Celui-ci devient Tsar à son tour, mais aux prises, et avec les Polonais, et avec de nouveaux Dmitri, il abdique et les boïars appellent alors Wladislas, fils du roi de Pologne. Il semble que la Moscovie aille se soumettre à sa rivale héréditaire, quand une réaction balaie Wladislas et les étrangers et met sur le trône Michel Romanof.

C'est à peine si la Guerre des Deux Roses elle-même offre une telle suite d'épisodes tragiques. Et quelle toile, pour cette broderie, que la Moscovie d'alors, avec ses forêts, ses steppes, les grands villages qui sont ses villes, sa capitale, son Kreml somptueux et barbare ! Quelles figures que ces boïars arrogants et serviles, ce patriarche, ces moines, ces aventuriers venus de partout, ces hordes de cosaques ! Ajoutez-y que personne ne sait encore qui était l'heureux rival de Boris, et que, d'autre part, si Dmitri a été vraiment assassiné, il n'est pas sûr que ce

soit par le fait de Boris. On peut faire de celui-ci, ou la victime d'une calomnie, ou le scélérat justement frappé par la Némésis, et de son rival, ou l'instrument de Dieu, ou celui d'intrigants mystérieux.

Les Russes ont ignoré longtemps la tragédie : leur premier *Faux Dmitri*, celui de Soumarokof, n'est que de 1757. De leur côté, les Européens ignoraient la Russie ; il faut attendre jusqu'en 1804 le *Démétrius* que, d'ailleurs, Schiller n'a pu finir. L'œuvre de Pouchkine est donc la troisième dans une série qui, depuis, s'est prolongée à l'infini : quelle place y occupe-t-elle par sa valeur ?

Quand il a trouvé son sujet, toute son expérience de drame romantique lui venait de Shakespeare ; il rêvait donc d'une trilogie, sur le modèle de celle de la Guerre des Deux Roses, dont les parties seraient *Boris Godounof*, le *Faux Dmitri*, *Chouïski ou l'Interrègne* : son drame s'étirait, selon sa propre expression, en une « chronique dramatique ». Mais, dans une œuvre de ce genre, l'action suit la chronologie et s'alourdit de détails vrais, mais inutiles ; non seulement dans l'ensemble, mais dans chacune des parties, toutes les unités disparaissent. Tout l'art de Pouchkine n'a pu faire que *Boris Godounof* échappât à ces défauts.

L'action y débute, à Moscou, par le couronnement de l'usurpateur ; elle continue par celui de ses remords, et finit par sa mort, suivie elle-même du meurtre de sa femme et de son fils. Mais une action court à côté de celle-là. Le poète nous conduit au Couvent des Miracles,

dans la cellule où Grégoire Otrépief songe à se dire le Tsarévitch; nous le suivons dans sa fuite devant les sbires de Boris, à la cour de Pologne, au milieu des aventuriers qu'il embauche et des Jésuites qui l'endoctrinent; chez le palatin Mnichek, aux pieds de sa fille Marina. Nous bondissons du Kreml dans un monastère, d'une auberge lithuanienne à Cracovie, et de là à l'armée, non sans repasser par le Kreml. Les changements à vue se succèdent si vite qu'une représentation intégrale de la pièce est fort difficile. Elle a son unité, sans doute, dans la marche progressive du châtiment de Boris; mais l'intérêt s'y disperse entre une foule d'épisodes et de personnages.

Le plus important, c'est Boris. Dès le début, nous apprenons qu'il est détesté de son peuple: une famine éclate-t-elle, c'est sa faute ; le fiancé de sa fille meurt-il subitement, il l'a empoisonné ; c'est lui qui a abrégé les jours du Tsar Féodor, de sa propre sœur, la Tsarine Irène ! Ces rumeurs, il les mépriserait s'il avait la conscience pure, mais depuis quatorze ans l'ombre du petit Dmitri ne le quitte pas. Quand il apprend qu'un nouveau Dmitri vient de surgir à la frontière, il dit bien, comme Athalie :

« Les morts, après vingt ans, sortent-ils du tombeau ? »

Mais, comme Macbeth, il se sent saisi, poussé par des mains invisibles. Terreurs peu dramatiques, a dit Biélinski; combien Boris serait plus grand si, comme Athalie, il se croyait justifié par ses grandes actions ! Il se peut, et

le « marquis Racine », jadis raillé par Pouchkine, a prêté plus de vigueur à son usurpatrice, mais c'est qu'aussi la Bible lui fournissait d'autres éléments que Karamzine à Pouchkine. Athalie est en « vendetta » avec le « cruel Dieu des Juifs » ; leurs coups se croisent, de quoi aurait-elle des remords ? La terreur de l'avenir, soit, elle peut l'éprouver ; encore n'est-ce qu'après le songe sinistre que, par trois fois, lui envoie son ennemi. Boris, lui, a tué pour devenir, de vice-empereur, empereur tout à fait. Le crime accompli, il a voulu le racheter, agrandir la Russie, la civiliser. De scélérat qu'il a été, il est devenu un « despote éclairé », presque un grand Tsar, presque un brave homme ; à côté de la romantique Athalie, il est pâle sans doute, mais il est plus humain, et c'est avec plus de pitié que nous le verrons atteint par l'inévitable châtiment.

Le voilà, ce criminel, qui entre chez ses enfants ; pour la blonde Xénia, qui pleure son fiancé perdu, il a des mots de tendresse et de consolation ; avec Féodor, il parle travail.

« Qu'as-tu devant toi ? quel est ce dessin ? »

— « C'est la carte de la terre russe, c'est notre royaume, — de bout en bout. Vois-tu ! là, c'est Moscou — là Novgorod, ici Astrakhan. Voici la mer ; — voilà la profonde forêt de Perm, et voilà la Sibérie. »

— « Et ce trait qui se tord comme un fil de broderie, qu'est-ce donc ? »

— « C'est la Volga ! »

— « Que c'est beau ! qu'ils sont doux, les fruits de l'instruction ! — Comme du haut des nues, d'un seul coup d'œil — on peut embrasser tout un royaume, frontières, villes, rivières ! — Instruis-toi, mon fils... »

Dans cette scène, Boris est l'écolier plus que Féodor. Il redevient le maître quand il lui donne, avant sa mort, ses derniers conseils. Oublieux des colères de la veille, c'est avec calme qu'il dit à son fils quels boïars il fera bien d'écouter, quel général pourra battre l'imposteur, quelles règles il ne devra jamais oublier. La scène rappelle à la fois et notre *Athalie* et le *Henri IV* de Shakespeare. Boris et Henri IV commencent tous deux par une brève allusion aux moyens qu'ils ont employés pour conquérir le trône; tous deux redoutent l'avenir, mais Henri IV ne voit qu'un moyen d'échapper à ses périls, c'est d'entraîner nobles et mécontents dans une guerre étrangère. Boris, plus soucieux du courroux d'En haut, conseille à Féodor la vertu et la bonté. Il a dû, lui, contenir les traîtres par une implacable sévérité; que le jeune Tsar soit miséricordieux! qu'il respecte l'Eglise et ses lois, qu'il domine ses passions!

« O mon cher fils, tu arrives à cet âge — où la beauté des femmes fait bouillonner le sang. — Garde ta sainte pureté, la fière pudeur de ton innocence! — Celui qui, de bonne heure s'est embourbé dans les voluptés coupables, — celui-là, devenu homme, sera sombre et cruel... »

Voilà Henri IV devenu Joad. Celui-ci, à la vérité, n'en dit pas tant à Joas, dont l'âge ne comporte pas tant de précisions, mais il conclut pourtant de la même façon, en proclamant la nécessité, pour un roi, de l'esprit de justice et de charité.

« Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge. »

En faisant ressembler son Boris à Joad, Pouchkine l'a peut-être idéalisé ; mais les annalistes le font si peu connaître que le poète a le droit de l'accommoder à sa guise. Il n'en est pas tout à fait de même de Dmitri, que des Européens ont observé de près. Nous savons qu'il était brave ; le Franc-Comtois Margeret l'a vu, à la chasse, attaquer un ours et le tuer à coups d'épieu ; il était généreux ; il a gracié, après un premier complot, Vassili Chouïski dont un autre complot devait lui coûter la vie. Plus encore que Boris, il rêvait de civiliser les Russes, de se civiliser lui-même, d'agrandir son savoir, plus grand déjà que celui de ses prédécesseurs. Il n'est donc pas étonnant que Pouchkine, qui aimait à aimer ses personnages, se soit épris de cet aimable aventurier au point de le comparer aux plus illustres de ses contemporains, et même à notre Henri IV. « Il est, comme lui, brave, généreux et gascon ; comme lui, indifférent à la religion. Tous deux abjurent leur foi par raison d'Etat ; tous deux donnent dans des projets chimériques ; tous deux sont en butte aux conspirations... » A la vérité, des chroniqueurs rapportent qu'à son entrée dans le Kreml, ce Henri IV moscovite y a trouvé la fille de Boris, Xénia, et qu'il l'a violée. « Cette horrible accusation n'est pas prouvée, se hâte d'écrire Pouchkine, et, pour moi, je me fais une religion de ne pas y croire. »

Il lui reste, en tout cas, la tache originelle, le crime d'imposture. Pouchkine n'essaie pas de plaider, comme le fait Schiller, la bonne foi de son héros russo-gascon ; il se contente de marquer que, fils de boïar et jeté dans

un cloître, il devait fatalement rêver d'aventures ; qu'il s'est cru suscité par Dieu pour châtier Boris. Le fait est que, mis dans son cadre russe, Grégoire Otrépief n'est plus un imposteur au sens européen du mot ; il est un *samozvanetz* qui a moins usurpé la personnalité d'un mort qu'offert sa personne à sa réincarnation. Toute la Moscovie était obsédée de l'idée que Dieu n'avait pu permettre la fin de la race impériale, que le tzarévitch Dmitri reviendrait ou renaîtrait. Le *samozvanetz* a obéi à la voix du peuple, qui est celle de Dieu.

Peut-être est-ce là de la psychologie trop compliquée pour le théâtre, et Pouchkine a bien fait de ne nous en montrer que le point de départ. Nous voici dans la cellule que le novice Grichka partage avec son ancien, le Père Pimène. C'est la nuit; Grégoire dort d'un sommeil agité; à la lueur d'une lampe fumeuse, le Père Pimène inscrit dans les annales du couvent les actes des Tsars, pour qu'un jour la postérité puisse louer les uns et prier Dieu de pardonner aux autres. Pendant que les crimes du Terrible défilent devant Pimène, Grégoire s'éveille et lui demande sa bénédiction, tout troublé qu'il est encore par un songe étrange... Du haut d'une des tours du Kreml, il s'est senti précipité, la tête la première, au milieu d'une foule qui riait et l'insultait. « C'est ton jeune sang qui s'agite, explique Pimène. Moi aussi, quand je servais contre le Polonais et le Suédois... » Et ses souvenirs lui remontent aux lèvres, souvenirs de guerre et aussi de ce qu'il a vu, un matin, dans la ville d'Ouglitch. Grégoire écoute, palpitant, les détails du meurtre de

Dmitri. « Il y a combien de temps? » demande-t-il — « Combien?... » et Pimène calcule. « Il aurait juste ton âge... ».

A la suite de cette scène, Pouchkine en avait écrit une autre qu'il a supprimée. Un moine inconnu conseillait à Otrépief de se dire le Tsarévitch et lui prédisait son triomphe. Mais, sous la robe et la barbe du moine orthodoxe, on reconnaissait trop la sorcière de Macbeth. Il valait mieux s'en tenir à la suggestion du début, laisser dans l'ombre l'intrigue qui l'a suivie, et brûler les étapes jusqu'au jour où, définitivement. Grégoire s'efface derrière Dmitri.

En scènes rapides, nous le voyons passer la frontière, gagner Cracovie, et, reconnu Tsarévitch, le château de Sambor où l'attend Marina. Cet épisode, Pouchkine avait songé à le laisser de côté pour faire, par contraste avec notre tragédie, un drame sans amour. Mais comment sacrifier des faits vrais, dramatiques, et dans lesquels, d'ailleurs, l'amour banal tient si peu de place. « Quelle drôle de jolie femme que Marina! écrit Pouchkine à son ami Raievski... Elle n'a qu'une passion, l'ambition, mais à un degré d'énergie et de rage qu'on a peine à se figurer. Après avoir goûté de la royauté, voyez-la, ivre d'une chimère, se prostituer d'aventurier en aventurier, partager, tantôt le lit dégoûtant d'un Juif, tantôt la tente d'un cosaque, toujours prête à se livrer à quiconque peut lui présenter la faible espérance d'un trône qui n'existait plus. Voyez-la braver la guerre, la misère, la honte et, en même temps, traiter avec le roi de Pologne de couronne à couronne ».

Ces traits n'avaient pas échappé à Schiller qui avait fait de sa Marina une enragée politicienne, une Catherine II en herbe, prête à se débarrasser de son Dmitri et même de ses propres compatriotes. Pouchkine n'est pas allé si loin ; sa Marina n'est encore qu'une fille froide et coquette, qui a l'amour du luxe et du pouvoir, mais n'en aura « la rage » qu'après y avoir goûté, dans la pièce qui devra continuer *Boris*.

La seule scène importante entre elle et Dmitri est celle dite de la fontaine, la nuit, dans les jardins du château de Sambor. Dmitri l'attend, près du bassin de marbre, palpitant d'amour, sans doute, mais aussi de crainte. Que va-t-il dire à cette fière beauté ? Il a préparé des phrases, mais il les oublie dès qu'elle paraît. Il va tomber à ses pieds ; elle l'arrête. Avant tout elle veut savoir ses secrets, ses espérances ; elle n'entend pas être l'esclave favorite, mais la conseillère écoutée du Tsar de Moscovie. Que compte-t-il faire ? qu'attend-il en Pologne, alors que Godounof se met sur ses gardes ? — Eh ! qu'importe Godounof ! qu'importe le trône ! Nous nous aimons, une *isba* nous suffira ! » Mais Marina le ramène au Kreml, à ses droits, au noble sang qu'elle aime en lui, tant et si bien qu'il éclate.

«C'en est trop ! je ne veux pas partager ton amour avec un mort ! Assez dissimulé ! Tu veux la vérité, la voici ! Ton Dmitri est mort depuis longtemps, et il ne ressuscitera pas ! Et veux-tu savoir qui je suis, moi ? un misérable moine... »

Tous deux restent atterrés, Marina par honte d'avoir

été trompée ; Dmitri, parce qu'il a livré son secret... Le voici maintenant qui, prosterné, demande grâce au nom de son amour, qui jure de ne plus se trahir. Ce n'est plus le paladin des scènes précédentes ; c'est Grégoire Otrépief, c'est *Grichka* qui se traîne aux pieds d'une Polonaise d'autant plus méprisante qu'il s'abaisse davantage. Soudain, sous ses paroles cinglantes, il se redresse et redevient Dmitri :

« L'ombre du Terrible m'a adopté : du fond de la tombe, elle m'a nommé Dmitri ; autour de moi elle a soulevé les peuples, elle a livré Boris à mes coups. Je suis le Tsarévitch. C'en est assez ! J'ai honte de m'abaisser devant une orgueilleuse Polonaise. Adieu pour toujours : les jeux sanglants de la guerre, les soucis de ma grandeur future me feront oublier, j'espère, les angoisses de l'amour. Oh ! comme je te haïrai quand sera éteint en moi le feu de cette passion honteuse ! Adieu... »

Et quand Marina menace de le démasquer, dédaigneux à son tour, il l'arrête. La croira-t-on, elle, plutôt que le Tsarévitch ? Qu'elle comprenne donc que personne, en Pologne, ne tient à la vérité !

« Si tu parles trop, sois en sûre, on saura te fermer la bouche ! Adieu... »

— « Arrête, Tsarévitch ! Enfin tu parles en homme, et non en enfant. Prince, ton langage me réconcilie avec toi ! J'oublie ton égarement de tout à l'heure : je revois Dmitri... »

Et elle le quitte en lui promettant de suivre l'ambassade qu'il enverra, de Moscou, réclamer sa Tsarine. C'est le classique.

« Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix ! »

On peut se demander s'il aurait livré son secret à une femme, le Dmitri de l'histoire qui, précipité dans la cour du Kreml, jambes et bras brisés, sous les piques des rebelles, a persisté jusqu'au dernier souffle à se dire le fils du Terrible. Pouchkine a peut-être exagéré la légèreté de son « aimable étourdi », et peut-être aussi en a-t-il fait, par moments, un amoureux trop transi. Quelques vers un peu fades rappellent, par delà Shakespeare et Racine, les petits poètes français qu'il croyait avoir oubliés.

Les acolytes dont il a flanqué ses principaux personnages font, eux aussi, penser à des Français. Le patriarche Job et l'espion Sémione Godounof, l'âme damnée de Boris, ont un faux air de nos confidents de tragédie ; le brave et faible Basmanof et le naïf Vorotinski manquent de relief. Le turbulent Gavril Pouchkine a plus de vie, et surtout l'éternel conspirateur, le futur Tsar Chouïski, mais il n'apparaît que dans deux ou trois scènes où le poète a peut-être moins songé à son *Boris Godounof* qu'à la suite qu'il voulait lui donner.

En fait, ces personnages du second plan sont sacrifiés entre les grands premiers rôles et ceux qui composent ce que le poète appelait la tragédie « de costume », par opposition à la tragédie « de caractère ». Celle-ci tenait en quelques figures, dessinées selon les procédés classiques ; celle-là, directement inspirée de Shakespeare, devait être le drame nouveau, et Pouchkine y tenait d'autant plus qu'il était maître de ces détails de « costume » ;

que l'exemple de Shakespeare l'autorisait à y mêler les genres ; qu'il y pouvait, par conséquent, donner libre essor à sa verve. Et c'est en effet dans ces scènes de fantaisie que nous retrouvons le mieux le Pouchkine que nous connaissons déjà.

Est-ce à dire que tout y soit original ? De même que, dans *Démétrius*, les villageois russes de Schiller sont nés sur les bords du Neckar, de même la plèbe moscovite mise en scène par Pouchkine ressemble fort au peuple des funérailles de César. C'est, dira-t-on, que la foule est la même partout : soit, mais les romantiques, si épris de couleur locale, ne devraient pas admettre cette uniformité. Le fait est que Pouchkine s'est trouvé dans le même embarras que Schiller : tout Russe qu'il était, il connaissait peu les masses de son peuple.

Il a mieux réussi les figures isolées, et surtout celles des étrangers. Laissons de côté son Franc-Comtois, Margeret, et son Allemand, Rosen. Celui-ci est lourd et gauche, comme l'est presque toujours l'Allemand peint par un Russe ; l'autre est un grognard de la Grande-Armée qui, par égard pour le temps où on l'a fait reculer, ne jure que par « ventre Saint-Gris ! » Mais voici les Polonais, et pour eux Pouchkine a eu des touches plus fines. Il était très fier d'avoir marqué la différence de race entre la vieille nourrice de Xénia, si tendre, et la soubrette de Marina, la délurée Rousia, qui, à la vérité, pourrait aussi bien s'appeler Dorine ou Lisette. Ailleurs, il fait défiler devant nous seigneurs et dames de la cour de Sigismond. Couple par couple, aux sons de la polonaise, ils s'avan-

cent, se tenant par le bout des doigts, causant et dansant. Marina et Dmitri sont en tête.

MARINA, doucement, à Dmitri

« Oui, ce soir, à onze heures, dans l'allée des tilleuls, près du bassin. »

(Ils se séparent, nouveau couple)

LE CAVALIER

« Qu'a trouvé Dmitri en elle ? »

LA DAME

« Comment ? Mais c'est une beauté ! »

LE CAVALIER

« Oui, une nymphe de marbre, des yeux, des lèvres sans sourire, sans vie... »

(Nouveau couple)

LA DAME

« Il n'est pas beau, mais cependant agréable : on voit bien qu'il est de race tsarienne... »

Cependant, d'un coin du salon, le palatin Mnichek et son ami Wichniovieckí regardent passer cette foule joyeuse.

MNICHEK

« Nous ne dansons plus, nous, les vieux ; — ce n'est plus pour nous que résonne la musique. — Nous ne pressons plus, nous ne baisons plus de belles mains. — Oh ! je n'ai pas oublié nos folies d'autrefois ! — Mais maintenant le monde est autre qu'il n'était ! — La jeunesse n'est plus aussi hardie ; — la beauté n'est plus aussi gaie ! — Avoue-le, mon ami, tout s'est comme abaissé.— Laissons-les ! Allons-nous en, camarade, — vider une vieille bouteille de Hongrie ».

Ces passages font comprendre la lettre de Pouchkine à Viazemski. « Tous mes personnages sont si gentils, si

amusants... sauf Margeret qui sacre tout le temps ». A vrai dire, il aurait pu, pour d'autres raisons, faire la même exception pour la plupart de ses Russes. Est-ce l'effet du despotisme, comme le veut Biélinski, ou du climat, comme l'affirment des réalistes contemporains, mais ils ne sont « amusants » que dans la mesure où ils ne sont pas russes. Gavril Pouchkine, soi-disant peint d'après des traditions de famille, a de faux airs français, et les deux moines mendiants que rencontre Otrépief n'amusent que par les traits pris à la légende universelle des moines. Par contre, le *iourodivy*, le fou mystique, l'innocent, qui est bien russe, lui, est tragique. « Boris ! clame-t-il sur le passage du Tsar, fais couper la gorge à ces gamins qui m'ennuient, comme tu l'as fait au petit Dmitri ! »

De toutes ces figures, la plus importante, et de beaucoup, est celle du Père Pimène. « J'ai voulu peindre en lui, explique Pouchkine, les traits qui m'avaient séduit dans nos vieilles chroniques... la douceur attendrissante, la simplicité à la fois enfantine et avisée, la foi dans la puissance du Tsar, créée par Dieu ». Le fait est qu'en l'écoutant raconter, et de lointaines années de guerre, et les visites du Terrible au Monastère, et ses pleurs, et son vœu de finir, lui aussi, dans une robe de moine, et les troubles et les crimes qui ont suivi sa mort, nous croyons voir surgir la vieille Russie, avec ce qu'elle a de barbare, mais aussi avec cet esprit d'ascétisme et de stoïque endurance qui peut-être préparait déjà sa grandeur. Cet ascétisme, que Pouchkine opposait volontiers

aux vaines agitations de l'Occident, nous nous en sentons enveloppés, dominés ; il nous rappelle à des sentiments qui ont joué leur rôle aussi dans notre passé ; la résignation, l'éloignement du siècle, la pitié pour ses misères n'ont pas fleuri que dans des monastères orthodoxes. Peu de tableaux, dans les autres littératures, peuvent donner, autant que celui-là, « le frisson historique ».

Pourtant, *Boris Godounof* n'eut pas le succès des œuvres précédentes. Si Mickiéwicz, toujours lyrique, salua en Pouchkine un nouveau Shakespeare, le gros du public jugea que, dans cet essai de théâtre, le poète avait « livré et perdu sa bataille de Waterloo ». L'opinion courante fut qu'il aurait dû ne pas forcer son talent et tirer de Karamzine simplement un roman à la Walter Scott : Nicolas Ier, qui ne cacha pas son avis à Pouchkine, se trouva, pour cette fois, d'accord avec la majorité de ses sujets lettrés.

Que *Boris Godounof* ne soit pas un vrai drame, c'est évident ; à force de mépriser les unités classiques, Pouchkine a produit un monstre difficile à classer. Mais en vaut-il moins pour cela ? « Je ne comprends en fait de poésie dramatique, disait Louis Veuillot, que des poésies dialoguées, destinées à n'être pas jouées ». C'est justement ce qu'a fait Pouchkine, et si, dans plusieurs de ces « poésies dialoguées », il est resté le poète gracieux et spirituel, dans d'autres, il a touché à ce que les *Poétiques* d'autrefois appelaient le sublime. En même temps,

il s'est révélé historien, si c'est l'être que saisir l'âme particulière d'un temps, d'un peuple, tout en lui gardant les traits humains de tous les temps. Cette réunion de qualités diverses vaut bien qu'on fasse à *Boris Godounof* une place à part dans l'œuvre de Pouchkine. Jamais sa poésie et l'art plus objectif vers lequel il évoluait ne se sont rencontrés avec autant de bonheur que dans ce drame supposé manqué.

CHAPITRE VIII

Les poèmes de Mikhaïlovskoïé

Eugène ONIÉGUINE

Les poésies fugitives; les petits poèmes, le *Comte Nouline*. — *Eugène Oniéguine*. Le sujet, les personnages, le cadre. — Les critiques des contemporains; la défense de Pouchkine. La peinture, dans son œuvre, de l'ancienne et de la nouvelle Russie.

Des autres œuvres de ce temps, beaucoup sont des imitations ou des traductions, par exemple, d'André Chénier; d'autres sont inspirées au poète par des incidents de sa vie réelle. Le *Talisman* nous ramène à de mystérieux souvenirs d'Odessa; deux pièces sans titre, à Mme Riznitch et à l'émotion avec laquelle le poète apprit sa mort prématurée. Mais, la plupart du temps, c'est Mikhaïlovskoïé et ses alentours qui sont en scène. L'*Hiver* nous fait assister à la journée du hobereau seul dans sa gentilhommière; qu'y faire ? chasser, somnoler sur de vieilles revues, écrire ? Les heures se traînent et voici qu'avec le soir arrivent des visites; que, sur le seuil, apparaît une jeune fille, toute rose sous la bise et la neige... Dans le *Voyage en hiver*, un traîneau file dans la

plaine, au bruit des grelots des chevaux et de la complainte du cocher :

> Quelque chose de notre race
> Résonne dans ses chants sans fin ;
> Tantôt, c'est l'élan fou, l'audace,
> Tantôt l'ennui qui nous étreint...

Nulle part de lumière, de maison ; c'est, à l'infini, la nappe blanche que percent seulement les poteaux bariolés qui marquent les verstes[1].

Dans le *Comte Nouline*, qui est déjà un poème, le point de départ — « Que serait-il arrivé si Lucrèce avait giflé Tarquin ? » — n'est pas russe, mais que, dès les premiers vers, nous sommes loin de Rome !

> « Debout ! debout ! le cor résonne ; — les valets, équipés en chasse, — depuis l'aube sont à cheval ; — la meute tire sur ses laisses ; — le maître sort sur le perron ; — poing sur la hanche, il examine — la foule, et d'un air satisfait, — il sourit avec dignité. — Son caftan cosaque le sangle ; — le poignard turc au ceinturon, — le flacon de rhum dans sa poche, — à la chaînette de métal — le cor d'ivoire, il a bien tout ! — Cependant, en bonnet de nuit, — son épouse, de la fenêtre, — regarde d'un œil endormi — la foule des chiens et des gens. — On amène un cheval au maître ; — il saisit les crins, l'étrier, — puis saute en selle : « Adieu, ma chère ! — adieu ! ne m'attends pas ce soir... »

Voici la châtelaine seule, mais heureusement elle a des romans français. Elle s'assied à sa fenêtre,

> Avec le tome quatrième
> D'un fort sentimental roman,
> *Les amours d'Elise et d'Armand*,

[1] 1826.

Ou les lettres de deux familles,
Qui, dans ses longueurs infinies,
D'un bout à l'autre, est fort moral,

si moral même qu'elle le laisse tomber pour regarder dans la cour. Le chien y taquine le bouc ; les gamins font cercle et rient ; les dindons s'avancent avec gravité ; une commère va suspendre à la palissade les loques de son mari ; c'est la vie de tous les jours. Mais un bruit de sonnailles, de voiture se fait entendre : quelle joie ! c'est une visite, et tout le monde court au devant du visiteur.

Cet hôte inattendu, c'est le comte Nouline (*noul*, zéro) qui revient de Paris avec ce qu'en rapporte tout Russe bien né : « vestons, corset, lorgnons, manteaux, — agrafes, épingles, chapeaux, — gilets à fleurs et bas à jour, — pour s'exhiber, animal rare, — dès son retour à Pétersbourg. » Or, sa voiture, de Paris elle aussi, a mal résisté aux fondrières nationales ; il faut la réparer et cependant demander l'hospitalité au château. Elle est si cordiale que, le soir venu, le comte croit devoir la reconnaître en consolant jusqu'au bout l'épouse délaissée ; elle lui répond par la gifle que Lucrèce aurait dû donner à Tarquin. Sur quoi, le mari rentre, sans doute après avoir tué six loups, comme dans *Ruy Blas*, et, déconfit, le comte reprend le chemin de Pétersbourg, malgré les instances de ses hôtes.

Ce n'est rien que cette bluette, mais on n'en a jamais surpassé la vivacité spirituelle, et les traits de vie russe qu'on y trouve, ceux surtout que jusqu'alors on jugeait in-

dignes de la poésie, annoncent l'évolution qui s'accomplit en *Eugène Oniéguine*.

Cet autre poème n'est pas l'œuvre seulement de Mikhaïlovskoïé : c'est en 1820, en Crimée, que Pouchkine en a eu l'idée, après avoir lu le *Don Juan* de Byron ; c'est à Odessa qu'il l'a commencé, et à Boldino, près de Nijni-Novgorod, qu'il l'a fini en 1830. Mais c'est à Mikhaïlovskoïé, en 1825 et en 1826, qu'il en a écrit les chants les plus importants.

La donnée en est plus simple que celle du *Don Juan*. Eugène Oniéguine est un dandy ruiné que la mort d'un oncle refait riche en l'obligeant, pour quelque temps, à vivre à la campagne. Il s'y lie avec le poète Lenski et les vieux Larine. L'aînée de leurs filles, Tatiana, s'éprend de lui, mais il la dédaigne, et pour taquiner Lenski, fait la cour à la cadette, sa fiancée, la blonde Olga. Un duel s'ensuit où Lenski est tué. Oniéguine voyage, puis revient à Moscou, retrouve Tatiana mariée, et cette fois, au milieu du monde aristocratique où son mariage l'a fait entrer, elle lui plaît ; mais c'est son tour, à elle, de le repousser.

Oubliez-moi, je vous en prie ;
Je ne suis plus, comme autrefois,
Heureuse et libre jeune fille.
Je suis épouse, oubliez-moi.

Je vous aime, je le confesse,
Mais un autre a reçu ma foi ;
Je n'aurai jamais la faiblesse
De manquer à ce que je dois.

Pourquoi cette chute dans la vertu ? On a dit, en Russie, que Pouchkine, transmuant en Russe la Dona Julia de Byron, n'avait pu la faire autre que vertueuse. Nous n'y contredirons pas : tout de même, si Russe qu'elle soit, Tania n'est pas un personnage d'un seul bloc ; elle a subi des influences variées qu'il faut bien faire intervenir dans l'explication de son caractère.

Elle est d'abord l'enfant de la campagne russe ; elle en aime les larges horizons, les étés brûlants, les hivers immaculés. Elle est aussi l'enfant du village ; comme sa nourrice, comme les fileuses des longues veillées d'hiver, elle croit aux prédictions de la nuit de Noël. Mais elle est, d'autre part, l'élève des romans français. Comme l'héroïne de tout à l'heure, elle a lu les *Amours d'Elise et d'Armand*, pleuré sur les héroïnes de Rousseau, de Mme de Genlis, de Mme de Staël et de Mme Cottin : elle attend son Saint-Preux — « Ce n'est pas la nature, écrit Pouchkine, c'est Staël et Chateaubriand qui nous apprennent l'amour » — et le fait est que, quand elle prend l'initiative d'un aveu, c'est à l'instar des héroïnes de Mme de Staël, et avec des phrases de la *Nouvelle Héloïse*.

Elle est donc la femme russe fort modifiée par la culture française, et c'est une plaisanterie que de vouloir retrouver, dans ses audaces, l'instinct des géantes qui, dans les *bylines*, les épopées populaires, prennent d'assaut l'objet de leur flamme. Et d'autre part, épouse, elle est honnête, d'abord parce que Pouchkine lui a donné toutes les vertus qu'il voulait trouver chez sa femme. Nous

l'avons vu, dès 1823, à Kichinef, rêver d'amour loyal; un peu plus tard, il est persuadé que « la morale est dans la nature des choses »[1]. Il dessine donc, dans sa Tania, un idéal qui n'a plus rien de romantique.

Son *Oniéguine* a évolué de la même façon. Il devait être amer, désenchanté, méprisant, mais bientôt nous apprenons qu'il est simplement fatigué du champagne et des dames du grand monde ; que les hommes qui l'excèdent, ce sont ses voisins de campagne. Il leur décoche des épigrammes, mais c'est simplement, explique le poète, pour ranimer la conversation. Il raille les vertus bourgeoises, mais il s'y conforme; avec Tania défaillante, il agit en gentlemann et parle en clergyman; si bien qu'après l'avoir cru, sur quelques bizarreries, « fils de Byron », elle ne sait plus qu'en penser ;

> Où l'a-t-on pris? qu'est-il? une imitation?
> Un *Moskal* affublé du manteau romantique?
> Un fantôme incertain? la transposition,
> A la mode du jour, de rêves exotiques?

Au fond, Pouchkine n'est pas mieux renseigné; il sait seulement que les héros romantiques lui réussissent peu, et soupçonne qu'il en est ainsi parce que l'orgueil et l'esprit de révolte ne s'accordent pas avec la réalité russe. Il les réduit donc, l'un et l'autre, aux proportions d'un spleen aristocratique dont il prend, malgré ses dénégations, la plupart des traits en lui-même. Il en résulte qu'à la longue, Oniéguine n'est plus

[1] Pensée de madame Necker, épigraphe du Chant IV d'*Eugène Oniéguine*.

..... qu'un brave homme,
Comme vous et moi, mes amis,

intéressant surtout par le jour qu'il jette, et sur Pouchkine, et sur l'*intelligent* d'un certain temps.

On peut en dire autant des personnages secondaires. Ex-étudiant de Gœttingue, mystique et poète, Lenski est le type alors fréquent des enthousiastes formés par le culte de Schiller. Leur chef de file, en littérature, était Joukovski; Lenski lui ressemble tant que certains vers, supposés de lui sont presque textuellement empruntés à Joukovski. Ironie légère et qui n'est pas la seule : tel mot de cet idéaliste sur les épaules de sa fiancée souligne ce que l'idéalisme à l'allemande peut contenir de rêves très matériels. Tout de même, Pouchkine aime son Lenski ; quand il le montre couché dans la neige par la balle d'Oniéguine, c'est en vers d'une émotion si profonde qu'on a pu croire qu'en les écrivant, il avait eu la révélation du sort qui l'attendait lui-même.

Après Lenski, mais bien au-dessous, voici les Larine, le mari, bon homme et nul, la femme active et despote — toujours la supériorité de la femme russe ! Qui ne sait qu'elle bat ses servantes, mais que ses confitures sont exquises? Qui n'a dîné chez elle, avec l'élégant Piétoukhof, le coq du chef-lieu, le bureaucrate Flianof, intrigant et concussionnaire, M. Triquet, le Français bel esprit, toujours armé de vers — qu'il a découpés dans un vieil almanach — en l'honneur des nobles dames ; avec les Skotinine enfin, et leurs nombreux enfants étagés de deux ans jusqu'à trente ? Tout ce monde est décrit

avec une malice, qui explique pourquoi certains voisins fuyaient Pouchkine « comme le loup-garou », mais qui n'est pourtant pas cruelle : les souvenirs gais ou mélancoliques du passé y viennent souvent atténuer les tristesses du présent. La vieille dame Larine n'est pas flattée, mais, derrière son visage acariâtre, voici celui d'autrefois. Elle aussi fut belle; elle aussi a roucoulé des romances et lu *Clarisse Harlowe;* il fut un temps où, sous le corset à la mode qui la coupait en deux, elle sentait son cœur battre pour un sergent aux gardes, émule des Grandisson et des Lovelace. Maintenant, c'est le cœur de Tania qui palpite, et pourtant, cette petite, c'était hier qu'on la baptisait! La voici à Moscou, présentée à ses oncles et tantes. « Oui, c'est moi qui fus ta marraine! » soupire l'une; « c'est moi qui te tirais les oreilles », affirme un autre; « c'est moi qui t'apportais des gâteaux », corrige une troisième. Et les vieilles dames de reprendre en chœur : « comme elles s'en vont, nos années! »

Il y a plus de charme encore dans l'évocation d'un autre monde, pour lequel les mots « bon vieux temps » ne seraient pas de mise. C'est celui des paysans. Pouchkine le connaissait surtout à travers Arina Rodionovna, et c'est elle que nous retrouvons dans la vieille nourrice qu'interroge Tania, quand elle aime Oniéguine.

« ..... Raconte-moi, nourrice, — comment on vivait autrefois; — dis-moi si jamais tu aimas ? » — « Seigneur Dieu, Tania ? En ce temps — qui donc aurait parlé d'amour? — Bien sûr, ma défunte marâtre — m'aurait fait sortir de ce monde! » — « Comment donc

t'a-t-on mariée? — « Comme Dieu l'a voulu! Mon Jean — était plus jeune que moi, ma mie, — et quant à moi, j'avais treize ans. — Pendant quinze jours, la marieuse — s'en vint chez nous; puis un matin — mon père vint et me bénit. — Moi, je pleurais, tant j'avais peur! — On dénoua ma longue tresse, — on me conduisit à l'église; — puis, dans la famille étrangère... — Mais, Tania, tu n'écoutes pas! »

Les tableaux de vie mènent aux descriptions de lieux, de tous ceux qu'a pu connaître Pouchkine. Si jamais il avait pu sortir de Russie, nous aurions sans doute, dans le *Voyage d'Oniéguine*, une indulgente et spirituelle description de Paris; la sollicitude du gouvernement russe nous en a privés, mais nous vaut par contre de vives esquisses des Russies lointaines. Voici le Caucase, Odessa la poudreuse, la côte de Crimée; puis, à propos de la vie mondaine d'Oniéguine, Pétersbourg, son fleuve enfermé dans le granit, ses avenues, l'Opéra où triomphent les petits pieds de la danseuse Istomina. Plus tard, avec Tania, nous voyons Moscou, mais, ce qui revient le plus souvent, ce sont les descriptions de la campagne, aux saisons que Pouchkine aimait, l'automne ou l'hiver.

Dans un brouillard glacé, l'aurore
Se lève sur les champs déserts.
Le loup ròde sur la grand route,
Avec sa louve hurlant la faim:
Le cavalier s'arrête, écoute,
Et puis s'enfuit à fond de train.
On n'entend plus, dans le village,
La corne du pâtre appeler
Les lents troupeaux au pâturage,
Puis, à midi, les rassembler.

Dans les *isbas*, les jeunes filles
Chantent en chœur, filant le lin,
Sous la lumière qui vacille
De la *loutchinka* de sapin.

Combien plus joyeux est le « petit père Hiver » avec son cortège de divertissements !

Plus brillant qu'un parquet verni,
Le ruisseau coule sous la glace
Dont les gamins, le nez rougi,
Rayent en tout sens la surface
Du fer aigu de leurs patins.
Mais voici que, très grave, une oie,
Sur ses pattes rouges, soudain,
Vers le blanc miroir qui chatoie,
Croyant trouver l'eau comme avant,
S'avance et titube et culbute,
Tandis qu'infatigablement
La neige, en joyeuses volutes,
Couvre la plaine de diamants.

Ces jolis passages se sentent du goût d'un temps qui n'aimait pas la nature toute seule, et Pouchkine s'y rappelle encore les « pinceaux de l'Albane ». Pourtant, peu à peu, le détail moins gracieux prend pour lui un attrait qui l'étonne. Il nous parle des spectacles auxquels il s'est plu jadis, du Caucase, de la mer. « Mais ce n'est plus mon genre, continue-t-il.

C'est d'autres tableaux qu'il me faut. — J'aime la butte sablonneuse, — deux érables près d'une *isba* — une porte, un mur décrépit ; — sur le ciel, des nuages gris ; — la paille en tas devant la grange, — l'étang sous l'ombre des tilleuls — et les exploits des canetons. — J'aime les balalaïkas — et les danses échevelées — devant le seuil d'un cabaret.

Ce glissement vers « le fumier de l'école flamande » qui lui semblait annoncer l'épuisement prochain de sa muse, produisit le même effet sur le public. Au début, *Oniéguine* avait été bien accueilli ; on ne s'abordait plus, raconte la *Gazette de Moscou* de 1826, qu'en se demandant : « Comment trouvez-vous Tatiana, Olga, Lenski ? » ; dans les salons, on avait vu paraître et se multiplier « par douzaines », des Oniéguine et des Tania. Mais le refroidissement vint assez vite. D'abord, la critique reprocha au poète d'avoir déshonoré sa muse, une muse étant faite, à son avis, pour errer sur les monts ou les mers, et non sur la Perspective Nevski, dans les restaurants à la mode, ou par les campagnes, dans les cabarets où l'on danse le *trépak*. Quelle vulgarité dans ces tableaux, ces détails ! Comment supporter cette cruche à bière ? Et, d'autre part, que de pâleur dans ces héros ! Quelle petitesse dans ce que le poète laisse entrevoir de lui-même ! « Il nous parle de ses ennuis, de ses fatigues, mais le grand Byron nous a accoutumés à cette musique, et ses ennuis nous ennuient ». Bref, le poète se trouve pris entre les classiques et les romantiques ; son œuvre était trop unie, trop simple pour le goût des uns comme pour celui des autres.

Il allégua, pour sa défense, qu'il s'était laissé emporter au flot de ses souvenirs et de ses regrets : « J'ai travaillé pour mon plaisir, écrivait-il à Viazemski, et non pour les critiques ». Cet argument ne les satisfaisant point, il revendiqua le droit des gens du monde à figurer, eux aussi, dans la poésie : « Si vous en excluez ce qui est

mondain et léger, il vous faudra brûler des chefs-d'œuvre, tels que *Vert-Vert* et la *Pucelle* ». Mais, si conforme qu'il fût aux traditions d'un temps où l'exemple de l'Europe était toujours la raison la meilleure, cet appel à notre petit XVIIIe siècle était vraiment piteux dans la bouche d'un coryphée du romantisme. Il eût été plus fier de proclamer que l'art ennoblit ce qu'il touche et qu'il n'y a pas de sujet vulgaire. Mais ces fières déclarations n'étaient pas encore à la mode en Russie, et Pouchkine n'eût osé ni dire, ni peut-être penser qu'on le critiquait parce qu'il avait devancé son temps.

Quelques lecteurs le pensaient pour lui : « On cherche dans ton œuvre, lui écrivait le poète Baratynski, la nourriture accoutumée, et naturellement on ne l'y trouve pas... La haute simplicité de tes vers semble aux sots pauvreté d'invention ; il ne voient pas que tu fais passer sous leurs yeux l'ancienne et la nouvelle Russie... » *Oniéguine* est, en effet, le tableau des civilisations qui se partagent la Russie, des salons de Pétersbourg au « sombre royaume des serfs » ; l'histoire de la culture y fait son entrée dans la littérature dont elle va rester, longtemps, le sujet favori. Quant à la « haute simplicité des vers », qu'est-ce, sinon l'abandon du pathos auquel les classiques avaient habitué la Russie et dont les romantiques ne la deshabituaient pas, et l'annonce de l'école nouvelle qui allait, avec et après Gogol, retourner le fumier plus que ne l'avait jamais fait aucune école flamande ?

Il s'en faut, d'ailleurs, que ce commencement de quelque chose d'autre soit, comme Pouchkine le craignait,

la fin de sa poésie. Elle est, dans *Oniéguine*, aussi gracieuse et spirituelle que par le passé ; elle est plus sincère, peut-être, en ce qu'elle sort d'éléments plus réels. Les adieux du poète à sa muse ont à peu près la même signification que ses adieux, si fréquents, à sa jeunesse ; ils indiquent simplement de nouvelles préoccupations. Les babioles d'autrefois ont perdu leur saveur pour lui ; ses épreuves personnelles et celles de sa génération lui ont fait entrevoir une tâche à laquelle il n'a pas le droit de se dérober ; c'est l'étude de la Russie, si malheureuse et si énigmatique. Dans *Boris Godounof*, il avait interrogé son passé ; *Oniéguine* est la première esquisse d'une enquête sur son présent.

TROISIÈME PARTIE

LA MATURITÉ

IX

Le Mariage de Pouchkine

Sa vie après sa libération : la surveillance de Benkendorf. Les chagrins ; la baisse de la popularité, les souvenirs, les remords. L'idée de la mort prochaine. — L'effort pour réagir ; les voyages. L'idée du bonheur « par les voies communes ». Son mariage avec Nathalie Gontcharova et ses suites.

Nous avons laissé Pouchkine à son retour d'exil. Pendant quelques semaines, il put se croire heureux ; il était libre, tous les regards le suivaient ; les jeunes filles se disputaient ses autographes ; les salons, l'honneur de l'entendre lire *Boris Godounof*, et les éditeurs, celui de l'imprimer. Pourtant, dès novembre, à Pétersbourg, ses amis remarquèrent sa tristesse. « L'insipidité et la stupidité de nos deux capitales sont les mêmes, quoique diverses, écrivait-il à Mme Ossipova ; si j'avais le choix entre elles, je prendrais Trigorskoïé ». Il regrettait sa vieille amie, les serfs dont l'accueil lui chatouillait le cœur, disait-il, plus que les triomphes de la ville ; sa nourrice enfin :

« Compagne des jours de tristesse, — ma vieille colombe, Arina, seule au fonds des forêts épaisses, — tu attends toujours ton Sacha. — A la fenêtre de ta chambre, — tu commences à tricoter, — mais de tes mains parcheminées, — l'aiguille tombe à chaque instant, — et tu regardes, silencieuse, — la route qui se perd au loin ».

Cette « misanthropie élégiaque » n'est pas nouvelle en lui, mais elle est accrue par des chagrins que le monde ne soupçonne guère. Il paraît libre, et son travail aussi, puisque l'Empereur s'en est déclaré le seul censeur ; mais, en fait, ce censeur, c'est le « chef des gendarmes », Benkendorf, et celui-ci ne voit en Pouchkine qu'un « mal blanchi », échappé par hasard au châtiment des décembristes, et qu'il faut tenir dans des « mouffles de porc-épic ». Ce sont donc des chicanes continuelles : tantôt Pouchkine n'a pas répondu assez vite à une observation de son surveillant ; tantôt il a lu des vers, en société, sans permission préalable, ou bien il s'est plaint d'un contrefacteur allemand que Son Excellence daigne protéger. Pis encore ! la police a saisi des vers séditieux, qui datent de longtemps, mais continuent à circuler. « Vous récompensez mal l'Empereur de ses bontés, lui écrit alors Benkendorf ; vous manquez à votre parole de gentilhomme russe ». On *perlustre* donc sa correspondance ; on le file ; on restreint ses déplacements. Aller à Paris, son rêve ! il ne faut pas qu'il y songe ; un voyage à Moscou crée des difficultés ; il n'obtient pas la permission de suivre l'armée du Caucase. Bref, si sa cage est un peu plus large, il n'a plus la demi-sécurité que lui donnait jadis son éloignement ; la menace de nouvelles rigueurs pèse constam-

POUCHKINE à trente ans

ment sur sa tête. Et cependant, dans les salons, on trouve suspecte la faveur dont il jouit : « La société commence à l'accuser de courtisanerie, de faux rapports, d'espionnage ».

Cette société n'est d'ailleurs plus celle qu'il a connue jadis. « Le niveau moral y était tombé très bas, dit Herzen ; tout développement était arrêté ; tout ce qui était ami du progrès était poursuivi sans pitié ; les survivants étaient faibles, ahuris, épouvantés. » Au milieu d'eux, Pouchkine était l'Arion sauvé par miracle.

Nous étions nombreux dans la barque ; — tandis que l'un tendait la voile, — d'autres, en cadence, enfonçaient — leurs fortes rames dans les flots ; — calme, le pilote, à la barre, — en silence guidait l'esquif, — et moi, confiant et joyeux, — je chantais pour eux tous. Soudain, — un tourbillon souleva l'onde. — Pilote et marins, tout périt ; — seul, poète mystérieux, — jeté par les flots sur la rive, — je chante encor l'air de jadis, — et mon vêtement trempé d'eau, — sèche au soleil sur les rochers.

A vrai dire, cet air de jadis, il ne le chante qu'en sourdine. Il ne soumet pas au public et encore moins à Benkendorf, ses vers à d'autres survivants du naufrage commun.

Dans les mines de Sibérie,
Soyez, amis, forts et patients ;
Durs labeurs, nobles rêveries,
Rien ne se perdra, croyez-m'en.

Dans vos souterrains, l'espérance
Ramènera force et gaîté :
Après les longs jours de souffrance,
Il luira, le jour souhaité.

La libre voix de mes poèmes
A déjà su vous arriver[1] :
L'amour et l'amitié, de même,
Jusqu'à vous sauront pénétrer.

Et la liberté, d'un coup d'aile,
Fera tomber vos fers enfin ;
Vos frères, réveillés par elle,
Vous remettront l'épée en main.

Cette espérance, qu'il voulait leur donner, il ne l'éprouvait guère pour son propre compte. Tout lui parlait de l'indifférence croissante du public à l'égard de ses amis, de leur idéal, de ses vers. Sa popularité baissait. « Tel qui jadis l'élevait jusqu'au ciel, écrit Sniéguiref en 1828, l'abaisse maintenant jusqu'aux enfers. » « On lui reprend maintenant, dit un autre contemporain, ce que jadis on lui avait donné de trop ». Que faire, sinon se résigner ou en avoir l'air ? « Je me retire volontairement du nombre des favoris de la mode, écrit-il en 1828, en lui faisant mes humbles remerciements de la faveur avec laquelle, pendant dix ans, elle a accueilli mes faibles essais. » Fort bien, mais au moins voudrait-on savoir qui a changé. Est-ce le public ? De nouveaux goûts, plus pratiques, plus utilitaires, l'ont-ils dégoûté des vers ?

Où nous conduit-il, ce poète ?
Pourquoi ses chants harmonieux ?
Pourquoi, mage capricieux,
Se plaît-il à tourner les têtes ?

[1] Allusions aux vers à Pouchtchine que nous avons cités plus haut.

Pourquoi ses pleurs, pourquoi ses cris?
Comme la brise vagabonde,
Son chant vole à travers le monde ;
Comme elle, il se perd sans profit..!

Ou bien — supposition plus pénible encore — est-ce le poète lui-même qui a changé? Pouchkine ne se fait pas la réflexion de Sainte-Beuve à propos d'une crise semblable dans la vie de Chateaubriand : il ne se dit pas que « quand un écrivain a paru extraordinaire à ses débuts, quand chaque œuvre de lui a suscité de violents orages, s'il arrive qu'il publie un livre où il se rabatte un peu.., on se met à croire qu'il a changé, et non pas qu'on s'est habitué soi-même ». Il se figure donc qu'il a baissé, que ses accents ne sont plus assez forts pour cette foule indifférente qui regarde le poète « comme un bateleur qui passe »; qu'il faudrait, pour réveiller son attention, quelque malheur inattendu. Tant mieux! se dirait alors le lecteur: « il va renouveler sentiments et pensées — et nous les livrera ». Contre ce dilettantisme féroce, il se révolte, comme chez nous Leconte de Lisle en des vers fameux.

Tel qu'un morne animal, meurtri, plein de poussière,
La chaîne au cou, hurlant au chaud soleil d'été,
Promène qui voudra son cœur ensanglanté
Sur ton pavé cynique, ô plèbe carnassière!

Il garde donc pour lui les mémoires de son cœur, les vers qui démontreraient que, loin de faiblir, sa muse a des accents plus forts, plus pénétrants. Pour la plupart,

ce n'est qu'après sa mort qu'on les a connus, ceux qui regrettent cette jeunesse folle où, perdu de dettes, il était plus heureux que maintenant à pourchasser ses débiteurs; ceux aussi où il se plaint de l'image obsédante de sa mort prochaine, et qui finissent d'ailleurs, comme la *Tristesse d'Olympio*, par celle de la renaissance uniververselle. Non, ce n'est pas la mort qui est terrible, mais le souvenir de certaines fautes.

Lorsque, pour le mortel, le jour bruyant se tait ;
Que, sur la ville silencieuse,
La nuit étend son ombre à demi-transparente;
Que tout repose et tout s'endort;
Alors viennent pour moi, dans ce calme profond,
Les heures d'angoisse mortelle :
Alors je sens au cœur, plus douloureusement,
Les crochets aigus des serpents.
Dans ma tête enfiévrée, en foule, discordants,
Les rêves se heurtent aux rêves;
Des fantômes muets surgissent devant moi
Et défilent en long cortège.
Avec dégoût, je vois le tableau de ma vie ;
Je tremble alors et je maudis,
Et je gémis, et je verse des pleurs amers,
Mais rien n'efface le passé...

Quels sont les fantômes qui le poursuivent ? C'est à peine si leur voile les laisse quelquefois deviner.

... doucement, devant moi, — deux jeunes ombres apparaissent ; — deux ombres chères à mon cœur, — deux anges dont la destinée à la mienne a été liée ; — toutes deux, le glaive à la main, — me protègent, mais me châtient ; — toutes deux me parlent tout bas — des secrets de l'éternité.

S'agit-il de Mme Riznitch ? et quelle est alors l'autre ombre qui l'accompagne ? quelles sont les fautes qui peuvent faire redouter à l'amant de jadis « les secrets de l'éternité » ? Ce qui est certain, c'est qu'il ne peut comprendre qu'il leur survive ; que son cœur et son esprit lui paraissent également vides ; qu'il s'épouvante « au pas monotone des jours », et qu'il n'a plus qu'un espoir, l'oubli.

Dans la steppe sans voix, sans limite et sans vie,
Trois sources ont jailli mystérieusement.
L'une court à grand bruit ; c'est la source bénie
De la jeunesse, aux flots pressés et turbulents.
L'autre, plus pure, est la source de poésie ;
Le poète en ses eaux boit l'inspiration.
Enfin, dans la troisième, en buvant, on oublie :
De tous les maux elle est la consolation.

Cet oubli, les voyages le donneront peut-être. Nous voyons donc Pouchkine errer de ville en ville, de campagne en campagne, au milieu de rustres qui viennent le voir « comme le chien Munito », et de jeunes filles auxquelles il fait la cour — « platoniquement, écrit-il ; donc j'engraisse ». — Entre temps, il perd aux cartes le prix d'un Chant d'*Oniéguine*. Puis remis à flot, il rêve d'un nouveau départ, écrit à Benkendorf et en reçoit, par retour du courrier, un refus accompagné de remarques sur son mauvais esprit. Une fois, ce refus tardant, il feint de croire à un *oui*, part pour le Caucase, y revoit les lieux vus jadis avec les Raievski, traverse la chaîne, rejoint l'armée et prend part aux

opérations contre les Turcs; à l'avant-garde, les Cosaques qui le voient charger avec la lance d'un de leurs camarades tués, se demandent qui est ce guerrier en chapeau rond. Mais Benkendorf l'a retrouvé et le rappelle; il revient donc, en écrivant ce *Voyage à Erzeroum*, dont la brièveté fait dire aux journalistes qu'il n'a plus ni verve ni poésie : pourtant nul récit ne pourrait être plus émouvant que celui de sa rencontre avec le cortège qui rapporte de Téhéran le corps mutilé de l'émule dont il avait tant admiré, à Mikhaïlovskoïé, le *Malheur d'avoir de l'esprit.*

Les voyages interdits, il lui faut bien vivre à la ville, avec la certitude d'y retomber dans les fautes d'autrefois ; on peut perdre la gaîté des jeunes années en en conservant les faiblesses.

Tel j'étais autrefois et tel je suis encore,
Amoureux et léger. Mes amis, qui l'ignore?
Puis-je voir la beauté d'un œil tranquille et froid,
Sans tendresse timide et sans secret émoi ?
Hélas ! comme l'amour s'est joué de ma vie !
Que de fois — tel un aigle à l'aile endolorie —
Je me suis débattu dans les rets de Vénus !
Inutile leçon ! Mes liens sont-ils rompus,
Que, tout dolent encor, je cherche un autre piège.

A ces entraînements quel remède, sinon le mariage ? Dès Kichinef, nous l'avons vu penser à la paix de l'amour durable ; il y pense de plus en plus maintenant, tout en raillant, à l'occasion, ce dénouement bourgeois. « Une femme légitime, écrit-il à propos du mariage du poète Baratinski, c'est un bonnet ouaté, avec des oreillères ;

toute la tête y passe. Le mariage glace l'âme... » Peut-être, mais que gagne-t-elle à la société d'hommes « qui se croient, au bal, le droit de frapper sur l'épaule du poète et de l'engager à finir la nuit dans un mauvais lieu »? En définitive, suivant un mot que Pouchkine citera souvent, « il n'y a de bonheur que dans les voies communes », dans celles qui permettent, au moins, la dignité de la vie.

En 1829, à Moscou, dans un bal, il vit Nathalie Gontcharova, qui avait alors quinze ans. « Elle me tourna la tête, et je demandai aussitôt sa main ». C'était un pas bien risqué : Nathalie était fort belle ; ses yeux bruns, son teint, son ovale la faisaient ressembler aux madones classiques, mais elle n'avait ni la culture ni le caractère qui semblaient nécessaires pour fixer Pouchkine. D'autre part, elle appartenait à une famille aux trois quarts ruinée, — ce qui n'était rien — mais aussi d'esprit fort étroit. La démarche de Pouchkine fut mal accueillie, et, dans son dépit, il songea à de nouveaux voyages :

> Allons ! je suis tout prêt ! N'importe où, mes amis !
> Quel que soit votre but, je suis prêt à vous suivre
> Pourvu que seulement j'évite l'orgueilleuse.
> Faut-il aller jusqu'à la muraille de Chine ?

Benkendorf mit bon ordre à ces velléités et, l'année suivante, Pouchkine reparut à Moscou. Cette fois, les Gontcharof agréèrent sa demande, mais sans qu'il en ressentît la joie qu'il espérait : dans les lettres où il l'annonce à ses amis, ce mariage d'amour tourne en mariage de

raison. « J'ai pesé froidement les avantages et les inconvénients de l'état que je choisis. Ma jeunesse a été bruyante et stérile. Jusqu'à présent j'ai vécu en dehors des voies ordinaires; je n'ai pas été heureux. *Il n'est de bonheur que dans les voies communes.* J'ai plus de trente ans; or, à trente ans, habituellement, on se marie ». Mais il se rappelle en même temps qne, s'il a trente ans, sa fiancée n'en a que seize; qu'elle ne peut ni l'aimer passionnément, ni l'assurer de l'avenir :

« Sa tranquille indifférence durera-t-elle au milieu des flatteries, des hommages, des tentations ? On lui dira que c'est son malheur de n'avoir pas fait un mariage plus brillant et plus digne d'elle : des insinuations de ce genre lui paraîtront toujours sincères. Ne me regardera-t-elle pas comme un trompeur et un gêneur ? N'aura-t-elle pas de la répulsion pour moi ? Dieu m'est témoin que je donnerais ma vie pour elle, mais mourir pour la laisser veuve, dans l'éclat de sa beauté et libre de se choisir un autre époux... cette pensée est pour moi l'enfer !... »

Puis la lenteur des formalités l'exaspère : « Baratinski dit qu'il n'y a que les imbéciles pour être heureux pendant leurs fiançailles; un homme intelligent ne cesse pas de s'agiter et de craindre l'avenir ». Et en effet, ce sont constamment des malentendus, des cancans, des questions d'argent, — la famille Gontcharof n'est pas scrupuleuse, — des menaces de rupture. « La vie d'un fiancé de trente ans est pire que trente ans de la vie d'un joueur ! Je me refroidis, je pense aux ennuis du ménage... Je ne suis pas heureux ». Et la mort, à ce moment, de son plus cher ami d'enfance, Delvig, vient encore assombrir son humeur.

Marié enfin, il lui sembla, les premiers jours, qu'il vivait d'une vie nouvelle. Mais la prose ne tarda pas à en chasser la poésie. Il lui fallut s'installer à Pétersbourg et solliciter — en plus de l'emploi d'historiographe obtenu depuis peu — un poste qui ouvrît à sa femme l'accès de la Cour ; il fut nommé *Kammer-Iounker*, sous-chambellan, et les fonctions et le costume également ridicules attachés à ce titre firent son désespoir, et d'autant plus qu'il en résultait des dépenses excessives. « En me mariant, je comptais dépenser trois fois plus que par le passé ; il se trouve que c'est dix fois plus ». Au bout de six mois, il dut engager les diamants qu'il avait donnés à sa femme. Puis vint la ruine de ses parents, qui avaient mangé leur fonds avec leur revenu, et enfin des naissances d'enfants. Il lui fallait subvenir au présent, songer à l'avenir : « Si je meurs avant dix ans, que deviendront Sachka, Machka, Grichka ? » Dans toutes ses lettres à sa femme, ce sont les mêmes préoccupations. Qu'attendre de tel éditeur ? Comment prolonger telle hypothèque ? Telle nourrice conviendra-t-elle ? J'ai mis la cuisinière à la porte. Les dents de Sacha me préoccupent. Le grand'père Gontcharof vient encore de doter une de ses maîtresses, lui qui n'a rien su donner à sa petite-fille, etc.

Mais de tous ses soucis le principal, c'est encore Nathalie elle-même. Cultiver son esprit, il y a renoncé ; en fait de muse, elle ne veut connaître, dit-on, que Terpsichore. Il se borne donc à lui faire lire Walter Scott, de préférence à ses œuvres et à celles qu'elle pourrait dé-

couvrir, pendant les vacances, dans la bibliothèque de son grand-père. Mais il se préoccupe beaucoup de sa santé. « J'ai peur de tes promenades à cheval. Tu es hardie, je le sais, mais es-tu solide ? » et encore plus de ses relations. Quand il doit quitter Pétersbourg, même pour peu de temps, il est transi d'inquiétude ; « s'éloigner de toi, c'est aussi bête que pénible ». Il lui écrit donc presque chaque jour, bien qu'exaspéré à la pensée que des policiers liront ses lettres avant elle, et riront de ses inquiétudes. Comment, pourtant, ne pas les exprimer ? « Je suis soupçonneux, comme mon père... Tu ne peux te figurer combien l'imagination travaille facilement quand on est assis entre quatre murs. » Si du moins les lettres de Nathalie étaient rassurantes, mais non ! Sous prétexte que la jalousie entretient l'amour, elle ne parle à son mari que de ses succès mondains. Il en souffre, mais fait bonne mine à mauvais jeu. « Sois jeune, pendant que tu l'es, et règne, puisque tu es belle ! » tout en l'avertissant, d'ailleurs, du sens de certains empressements. « La p..... dont tu as pris la coiffure, cette Ninon, disait : « Il est écrit dans le cœur de chaque homme : *A la plus facile* ! Vante-toi de tes succès après cela ! ». Puis, à tout hasard, il lui donne d'insidieux conseils sur la façon d'être coquette. « Je t'y demande de la froideur, de la gravité ; je ne parle pas de la conduite irréprochable qui n'est pas affaire de ton. » Mais ces efforts pour lui inculquer « le suprême bon ton » n'aboutissent à rien : elle est et reste un enfant. « Je te tire donc tendrement l'oreille et t'embrasse comme si de rien n'était ».

En somme, il n'a pas de raisons pour conclure autrement. Il l'a épousée pour sa beauté ; or, elle embellit toujours ; elle est « blanche comme un cygne » et n'est plus « une allumette ». Elle est sotte, mais il s'en était toujours un peu douté. Elle est coquette, mais honnête et, sans le comprendre, elle aime son mari. L'aime-t-il, lui ? Oui sans doute, ne fût-ce que par reconnaissance : « sans toi, toute ma vie aurait été malheureuse ». Grâce à elle, en effet, il a des devoirs qui lui valent des compensations. « Ma famille s'accroît, grandit, fait du tapage autour de moi... Maintenant, semble-t-il, je n'ai plus à murmurer contre la destinée et plus à craindre la vieillesse... Un vieux célibataire n'aime pas à voir la jeune génération ; seul, un père de famille peut la regarder sans envie ». Il a des ennuis, assurément, et si graves que parfois, retombant dans les jours amers d'avant le mariage, il va jusqu'à craindre de devenir fou : mais il a le ferme espoir que tous ces ennuis s'évanouiront le jour où Nathalie consentira à moins aimer Pétersbourg. « Sobolevski a sa spéculation, lui écrit-il de Mikhaïlovskoïé, en 1834... J'ai aussi la mienne, qui est de t'entraîner au village ».

X

Les Poésies des dernières années

La difficulté de les classer. — Les traductions et les adaptations de sujets européens ; *Angelo, l'Invité de pierre, la Roussalka.* — Les sujets russes. Les poésies politiques : les polémiques. — L'histoire ; les fragments d'une *Pétréide*. La poésie populaire, les contes.

Nous avons dit qu'après son retour d'exil, Pouchkine a vu sa popularité décroître, qu'il en a souffert et juré, en prose et en vers, de ne plus s'exposer aux jugements capricieux du public : « quel plaisir y a-t-il à s'exhiber pour que des imbéciles vous invectivent ? » Pourtant, malgré ces imbéciles, malgré la vie mondaine à laquelle il est contraint, il écrit plus que jamais : non pas, dit-il, qu'il veuille reconquérir la vogue d'autrefois, mais pour son plaisir et aussi parce que sa plume lui est le gagne-pain plus que jamais nécessaire. « J'écris pour moi, j'imprime pour de l'argent ».

Ces œuvres de ses dernières années, on pourrait essayer de les classer d'après leur tendance ; mettre d'un côté celles qui procèdent de préoccupations purement littéraires, cos-

mopolites, de l'autre celles qui manifestent son souci de plus en plus vif des choses russes. Le plus simple semble pourtant de tenir compte, d'abord, de la différence de forme qui en implique tant d'autres. Et puis, en suivant cet ordre, nous saurons s'il est vraiment, en ce temps, un poète qui finit, un prosateur qui commence.

Nous avons déjà cité beaucoup des vers qui touchent à sa vie personnelle ; ils ne peuvent pas se séparer de sa biographie. Parmi les autres, il faut mentionner d'abord ceux qui continuent ses excursions de jadis dans les littératures étrangères. La principale différence avec le passé est que maintenant il ne s'égare plus guère chez les Français ; ses favoris, ce sont les romantiques, non pas les nôtres, qu'il ignore ou dédaigne, mais Byron parfois, Mickiéwicz souvent; ses traductions du *Voiévode* et de *Boudrys et ses fils* sont les meilleures qu'on en ait jamais faites. Nous en dirions autant de celles des *Chants des Slaves du Sud*, si Pouchkine n'y avait été victime d'une cruelle mystification. Ces chants monténégrins, serbes, croates, sont en réalité l'œuvre de Mérimée, inspiré lui-même par Nodier qui, jadis fonctionnaire dans les Provinces Illyriennes, avait connu quelques bribes de leur poésie populaire. Et c'est ainsi que, chassés d'un côté, les Français rentrent de l'autre dans l'œuvre de Pouchkine.

Après les traductions, les adaptations qui ont plus d'importance, et parce qu'elles sont plus étendues, et parce que, souvent, elles ne sont que des simulacres d'adaptations. Voici l'*Avare* — devenu plus tard le *Chevalier avare*

— que Pouchkine a prétendu tirer d'une comédie de l'anglais Chenstone. Or, personne n'ayant jamais connu cet Anglais, le *Chevalier avare* est à la fois une œuvre originale et la conclusion, en vers, d'une étude sur les types d'avares dans les littératures européennes. Il en est à peu près de même de l'*Angelo* qui nous rend *Measure for measure* de Shakespeare, mais combien transformé ! La comédie est devenue un poème où quelques vers seulement rappellent la forme primitive ; le détail trivial ou comique a disparu ; il ne reste que l'intrigue et des traits de caractère. Le duc d'une ville italienne, s'estimant trop doux pour ses sujets, a confié le pouvoir à son lieutenant Angelo, qui gouverne avec une baguette de fer, aussi dur pour les autres que pour lui-même. Mais voici qu'une suppliante jeune et belle se jette à ses pieds. Il oublie ses années de vertu ou de prudence : le frère de Laura sera sauvé, si elle met à sa grâce le prix qui convient, et déjà le condamné se demande si, tout compte fait, il ne vaudrait pas mieux l'y mettre ! Heureusement, le duc reparaît ; l'innocence est sauve et le crime puni. C'est fort bien, mais, comme Pouchkine ne travaillait pas expressément pour la morale en action, on comprend l'hésitation du public devant cette habile refonte d'une pièce médiocre. Malgré la beauté des vers, qu'ajoute-t-elle à la gloire de Pouchkine, à la richesse de la littérature russe ? Angelo est le divertissement d'un lettré qui se trouve être meilleur écrivain que l'auteur qu'il commente et recommence.

Dans l'*Invité de pierre*, Pouchkine s'est rappelé et le

Don Juan de Molière, et celui de son rival, Villiers, et peut-être ceux des *Puppenspiele* allemands, mais en les modifiant par des traits à lui. Son Don Juan n'a pas cette cruauté qui est si visible dans la légende espagnole et transparaît encore dans le drame de Molière; il n'est plus qu'un Français étourdi et galant qui voit ses rivaux se jeter, d'eux-mêmes, sur sa redoutable épée. Il est prêt à les plaindre, comme il plaint telles des femmes qui sont devenues ses victimes.

« Inès, je m'en souviens, tu ne trouvais pas — qu'elle fût belle, et c'est vrai : elle avait peu — de beauté vraie. Mais ses yeux, ses yeux seuls, — son regard... je ne l'ai vu qu'à elle ! Et sa voix — était faible et douce, comme celle d'un malade. — Son mari était une méchante brute. — Je ne l'ai su qu'après... Pauvre Inès !... »

Sa passion aussi est sincère ; du moins trouve-t-il, pour l'exprimer, d'autres accents que ses prédécesseurs. Déguisé en moine, il aborde Dona Anna, la veuve du Commandeur, près du mausolée de son époux ; il l'y suit, et là, devant la statue de sa victime, il déclare sa flamme à la veuve inconsolable.

DONA ANNA

Quoi ? Que voulez-vous de moi ?

DON JUAN

La mort.
Ah ! que je meure ici même, à l'instant, à vos pieds !
Je voudrais qu'on enterre en ce lieu ma dépouille,
Mais non pas à côté du mort qui vous est cher,
Non pas de son côté, mais plus loin, quelque part,
Là, près de cette porte, et juste sous le seuil,
Pour que vous touchiez la dalle qui me couvre,

De votre pied divin, de votre vêtement,
Alors que vous viendrez, en ce fier mausolée,
Répandre vos cheveux sur la pierre, et pleurer...

Dona Anna, qui ne sait pas son vrai nom, consent à le recevoir chez elle. Il y profite de l'instant où il la voit prête à céder, pour parler de ses torts envers elle. Lesquels? Elle veut le savoir, insiste, le met au pied du mur.

DON JUAN
Que ferez-vous, si vous rencontrez Don Juan?

DONA ANNA
Oh! je lui plongerai mon poignard dans le sein!

DON JUAN
Dona Anna, prends donc ton poignard! Frappe-moi!

DONA ANNA
Diégo! Que dites-vous?

DON JUAN
Pas Diégo, mais Juan!

DONA ANNA
Dieu! Non, ce n'est pas vrai! tu mens, c'est impossible!

DON JUAN
Si; je suis Don Juan, et je t'aime...

d'un amour qui, naturellement, ne ressemble pas à ceux du passé; il est pur, il est régénérateur! Sans cela, Don Juan aurait-il avoué son vrai nom? Dona Anna, trop vite convaincue, lui laisse prendre un premier baiser quand le

Commandeur frappe à la porte. Et la fin du drame est celle de Molière, mais sans aucune des réflexions de Sganarelle.

C'est encore moins une adaptation que la *Roussalka*. Pouchkine l'a tirée, il est vrai, d'un opéra allemand, la *Donauweibchen*, mais il n'a conservé de celui-ci que la légende, commune à beaucoup de pays, de la fille séduite, abandonnée, qui se jette à l'eau, devient une ondine et se venge. Dans sa pièce, l'action se passe sur les bords du Dniéper. Au premier acte, un meunier gronde sa fille, qui pleure parce que, depuis plusieurs jours, le prince qu'elle aime ne vient plus la voir. Que n'a-t-elle été plus coquette ! lui dit-il ; que ne s'est-elle, au moins, fait donner une somme d'argent qui servirait aux réparations du moulin !

Sur ce, le prince paraît. Elle se jette dans ses bras, mais il reste sombre, préoccupé. Elle s'inquiète, questionne ; il lui apprend que, pour le bien de l'Etat, il est obligé de se marier ; il lui apporte d'ailleurs des présents, des bijoux, de l'argent. Elle les repousse et court se jeter dans le fleuve.

Au second acte, nous sommes aux noces du prince, en plein décor russe. Voici le garçon d'honneur, le *svat*, la troupe des jeunes filles qui, suivant l'usage, le poursuivent de leurs quolibets. Tout à coup, du milieu de leur chœur, une voix s'élève pour rappeler la belle fille qui s'est noyée dans le Dniéper. C'est un tumulte général ; on cherche, sans la trouver, la chanteuse mal inspirée : le prince a pâli... Quelques semaines plus tard, la nouvelle

princesse s'aperçoit que son époux change ; elle s'en plaint à sa nourrice :

Maintenant, chaque jour, il se réveille à l'aube :
Il ordonne aussitôt qu'on lui selle un cheval,
Et puis, jusqu'à la nuit, Dieu sait où il s'en va.
Quand il revient le soir, à peine me dit-il
Un mot aimable, et c'est à peine aussi
S'il daigne caresser de la main mon visage.

LA NOURRICE

Eh ! petite princesse, un homme, c'est un coq !
Cocorico ! D'un coup d'aile il est déjà loin.
Mais sa femme, elle, n'est que la poule pondeuse
Qui reste dans son coin pour soigner les poussins.
Oh ! tant qu'il est fiancé, ses soins n'ont pas de terme,
Il ne boit, ni ne mange ; il t'admire sans cesse.
Mais dès qu'il est marié, d'autres soucis reviennent.

Cependant que la nourrice parle si sagement, le prince erre sur les bords du fleuve ; il y retrouve, en ruines, un moulin bien connu, un vieillard devenu fou qui expie sa cupidité d'autrefois. Il lui parle, et déjà, du fond des ondes, on l'observe ; les *roussalki*, les ondines, écoutent leur reine faire la leçon à sa fille, la *roussalotchka*.

LA ROUSSALKA

Guette-le ! parle-lui sans crainte. C'est ton père.

LA ROUSSALOTCHKA

Celui qui t'a laissée et a pris une femme ?

LA ROUSSALKA

Lui-même. Sois donc douce et gracieuse pour lui ;
Conte ce que tu sais de ta mère et de toi,
Et s'il demande enfin si je l'ai oublié,
Dis-lui que je l'aime et l'attends. Tu m'as comprise ? »

Elle a compris, en effet ; elle remonte vers la rive, et la pièce s'arrête au moment où le prince l'aperçoit et s'écrie : « Oh ! la ravissante enfant ! »

Nous ne suivrons pas les commentateurs dans leurs conjectures sur les raisons qui ont empêché le poète d'écrire la scène finale : peut-être a-t-il éprouvé quelque embarras à conclure sur un tableau trop cruel ou trop fade. En tout cas, ce manque de dénoûment enlève peu de mérite à la *Roussalka*. Le vers y est peut-être encore plus vif et plus gracieux que dans les autres drames, et nulle part on ne trouve de scènes aussi touchantes que celle de l'abandon, plus gracieuses et en même temps plus effrayantes que celle du mariage.

Dans la partie spécialement russe de son œuvre poétique de ce temps, il y a trois parts ; l'une qui s'inspire de légendes populaires ; l'autre qui célèbre des événements du règne de Pierre le Grand et forme, en quelque sorte, les fragments d'une *Pétréide ;* la troisième enfin se rapporte à des faits contemporains, et cette dernière a suscité les polémiques les plus ardentes.

Le règne de Nicolas Ier a été, en effet, marqué par des luttes et des répressions sanglantes. Or, le libéralisme de sa jeunesse rattachait Pouchkine au parti des vaincus ;

la bienveillance que lui témoignait l'Empereur le rattachait aux vainqueurs. Il ne pouvait guère exprimer d'opinion sur ce qui s'était passé depuis 1825, sans s'exposer au blâme des uns ou des autres, et peut-être, par surcroît, aux rigueurs de Benkendorf.

Il a fait de son mieux, sans d'ailleurs échapper aux reproches. Grâcié, il devait exprimer sa reconnaissance à l'Empereur; historiographe officiel de la Russie, célébrer les succès de ses armées. Il l'a donc fait, et alors on a crié à la courtisanerie. « Non, je ne suis pas un flatteur ! » répond-t-il, en 1828, aux envieux de sa faveur supposée. Et, en effet, le flatteur, c'est l'homme qui pousse l'Empereur à l'extrême sévérité, qui lui dénonce les dangers de l'instruction, des livres, de la pensée; c'est Benkendorf, si l'on veut. Pouchkine, lui, défend la cause des lumières et du progrès, directement, dans un Mémoire remis à l'Empereur ; indirectement, dans les vers où il glorifie l'œuvre éducatrice de Pierre le Grand. De plus, il est l'avocat du pardon : sa plus magnifique louange au Réformateur, c'est d'avoir su se réconcilier avec ses ennemis. Ce langage, Pouchkine le gardera jusqu'au bout : sa politique sera toujours de voir en Nicolas le fils de Pierre Ier, pour l'empêcher, s'il se peut, de rester trop celui de Paul Ier.

On a vivement critiqué ses stances sur l'anniversaire de Borodino et son épître « *Aux calomniateurs de la Russie* », écrite sous l'influence des événements de Pologne en 1831. On a rappelé, à leur sujet, ses sympathies de jadis pour les libéraux polonais, son amitié avec Mickié-

wicz qui devait lui interdire de prendre parti pour l'oppresseur de la Pologne : Mickiéwicz lui-même, en des vers célèbres, lui a reproché sa trahison. Mais Pouchkine est peut-être excusable, après tout, de s'être souvenu qu'il était Russe, et que le conflit intéressait la Russie encore plus que Nicolas Ier. Notons d'ailleurs que ses vers s'adressent beaucoup moins aux Polonais qu'aux publicistes étrangers qui soulèvent le monde à propos d'un drame qu'ils ne comprennent pas. Ce duel des deux peuples frères se poursuit depuis des siècles sans que l'Occident l'ait soupçonné ; jadis la Pologne a triomphé, maintenant la Russie l'emporte et reprend des provinces qui sont russes par le sang, la foi, la langue. L'Europe veut-elle les lui disputer ? Soit ! Il reste de la place entre les tombes des envahisseurs de 1812 ! Et Pouchkine continue par le couplet assez banal sur l'immensité de la Russie, mais aussi par des réflexions où nous retrouvons sa générosité.

« Le lutteur tombé n'est plus l'ennemi, — nous ne le foulons pas aux pieds ; — nous ne brûlons pas Varsovie ».

Il savait fort bien, d'ailleurs, que l'Empereur ne s'inspirait guère de cette générosité. Mais sembler y croire et la célébrer, c'était peut-être la provoquer ; et puis, plus le défi adressé à l'Europe était hautain, plus la suggestion pitoyable avait chance d'être accueillie.

A côté des pièces où Pouchkine évoque Pierre le Grand à propos d'évènements contemporains, il en est d'autres

où il ne pense à lui que pour lui-même, et d'abord ses deux poèmes, *Poltava* et le *Cavalier de Bronze*.

Ce cavalier de bronze, c'est la statue que Catherine a fait élever au Réformateur, à Pétersbourg, sur la Place de l'Amirauté ; elle a son rôle dans le poème, mais à vrai dire, tout l'intérêt en est dans l'introduction où nous voyons apparaître Pierre lui-même. Debout sur le bord de la Néva, devant le fleuve majestueux et désert, il songe à la forteresse qui bridera l'orgueil des Suédois, à la fenêtre qu'il faut percer sur l'Europe, au port où se presseront les vaisseaux de tous les pays. Et maintenant, voici que Pétersbourg existe :

Cent ans ont fui : la jeune ville, — miraculeux joyau du Nord, — des marais, des forêts profondes, — a surgi, fière et magnifique. — Aux lieux où le pêcheur finnois, — fils maltraité de la nature, — seul habitant des rives plates, — jetait dans ces eaux mal connues, — son vieux filet ; là maintenant, — le long de quais pleins de rumeurs, — se pressent des maisons, des tours. — des palais géants ; les vaisseaux — en foule, de tous les pays, — s'approchent des débarcadères ; — la Néva se vêt de granit, — et des ponts dominent ses eaux ; — ses îles se sont recouvertes, — de la verdure des jardins, — et devant sa jeune rivale, — humble, Moscou baisse la tête, — comme, devant une tsarine, — la veuve du tsar précédent.

Puis le poète dit son amour pour Pétersbourg, la majesté de son fleuve, l'ombre transparente de ses nuits, l'ordre sévère de ses palais, ses fêtes où sur le front des troupes flottent ces vieux drapeaux percés de tant de balles, auxquels Pouchkine conserve, depuis son enfance, un culte qui a fort scandalisé des Russes qui ne sont pas,

comme lui, fils d'une époque de grands dangers et de grandes victoires.

Poltava a un tout autre caractère. La personnalité du poète y disparaît dans un récit à demi-historique, à demi-légendaire ; d'un côté, le vieil hetman des Cosaques, Mazeppa, sa trahison, l'apparition de Charles XII en Oukraïne, puis celle de Pierre et sa victoire ; de l'autre, les amours de Mazeppa avec Maria, la fille du riche Cosaque Kotchoubey ; les efforts de celui-ci pour instruire Pierre des projets du traître, son supplice et la folie de Maria. Matière fort dramatique, et qui ne fait pas pourtant que le poème soit fort émouvant. Maria y est à peine dessinée ; Mazeppa l'est de façon à rappeler le Krim-Ghéraï de la *Fontaine de Baktchi-Séraï*. Est-ce nous le montrer que dire :

« Que son humeur est indomptable ; — qu'ouvertement ou par dessous, — il sait nuire à ses ennemis ; — que jamais, depuis sa naissance, — il n'a oublié une offense ; — qu'en son orgueil il a poussé — très loin ses criminels desseins ; — qu'il ne respecte rien de saint ; — qu'il n'aime personne, ni rien ; — qu'il verse le sang comme l'eau, — qu'il méprise la liberté, — que son pays n'est rien pour lui. »

Ce pathos ne ressemble guère à la langue habituelle de Pouchkine, et le fait est qu'il a écrit *Poltava* en quinze jours, au sortir de la lecture d'un poème de Ryléief sur le même sujet. N'ayant pas eu le temps de trouver en son personnage le côté relativement sympathique dont il n'aimait pas à se passer, il nous l'a donné tel que l'avait barbouillé Ryléief.

De même il nous montre, sur le champ de bataille, un Charles XII décalqué de celui de Voltaire ; un Pierre le Grand dont les yeux étincelants répandent la terreur, une bataille enfin incolore et banale. Quelques épisodes ont plus de vie ; celui du Cosaque qui porte à Pierre la dénonciation signée de Kotchoubey ; la conversation où Mazeppa confesse à son âme damnée, Orlik, qu'il a eu tort de croire à la fortune de cet aventureux Charles XII plutôt qu'à celle du géant de Moscou ! Ni ces épisodes, ni la grâce du langage, ni le coloris mélancolique du récit, ne réussissent à dissiper l'impression de froideur que laisse cette œuvre hâtive.

Restent enfin les contes que Pouchkine a tirés des récits de sa *niania*. Si russes qu'ils soient par le détail du cadre, ils ne diffèrent pas beaucoup de nos contes de fées. Tout comme les rois de Perrault, les tsars de Pouchkine sont légers, oublieux, crédules, emportés ; tel, sur le rapport d'un boïar, met à mort, sans les avoir entendus, sa femme et son fils ; tel autre tue l'ami auquel il doit tout. Comme nos reines, ses tsarines et ses tsarevna sont fidèles, aimantes : elles ont, comme Cendrillon ou la Belle au bois dormant, des sœurs jalouses. Les tsarévitch sont des héros, mais que leur vaillance ne sauverait pas s'il n'y avait de bonnes fées. Guido, le fils du tsar Saltane, ne connaît pas son père qui l'a fait jeter à l'eau, dès le lendemain de sa naissance, dans un tonneau. Porté par les flots dans une île déserte, il brise sa prison, se met en chasse, — car il a grandi aussi vite qu'Hercule, — et tue un oiseau noir qui poursuivait un cygne blanc. Or, l'oi-

seau noir était un enchanteur, et le cygne une jeune princesse qui finira, naturellement, par reprendre sa première forme pour épouser Guido. Dans la *Tsarevna morte*, notre Blancheneige, sept *bogatyrs*, chevaliers ou brigands de la forêt, protègent la princesse qu'a chassée sa marâtre et, après des aventures où le vent, le soleil et la lune ont leur rôle, la ramènent à son fiancé et à son père. Dans le *Pêcheur et le petit poisson*, celui-ci qui est sans doute le roi des poissons, accorde au pêcheur les demandes insensées que lui dicte sa méchante femme jusqu'au jour où elle veut le petit poisson lui-même, pour le faire frire : alors royaume, palais, boïars et boïarines, suisses et soubrettes, tout ce que le pêcheur avait reçu disparaît, jusqu'à l'auge de pierre qui avait été l'objet de sa première demande.

Pourquoi Pouchkine nous a-t-il conté tout cela ? On doit croire qu'il a été séduit, et par la naïveté secrètement ingénieuse des détails, et par les tournures vives de la langue populaire, et aussi par la liberté que ces trames un peu lâches laissaient à sa verve. Il en a d'ailleurs usé avec réserve, et ses retouches, ou plutôt ses additions n'ont guère porté que sur les personnages qui prennent, dans son récit, plus de grâce ou d'originalité, mais sans qu'on y puisse soupçonner l'intervention d'un conteur qui n'est pas du peuple. C'est Arina qui semble parler tout le temps : le « *chantre de Rouslane et de Loudmila* » ne se laisse reconnaître, derrière elle, qu'à la limpidité d'un vers toujours spirituel, bien que jamais on n'y trouve ce que nous appelons un mot d'esprit.

Pouchkine n'est donc pas un poète en décadence : son charme est toujours le même. Pourquoi dit-il alors que sa muse l'a quitté ? C'est peut-être que sa part d'invention, dans les sujets, est de plus en plus restreinte, et qu'il met de plus en plus à contribution les autres conteurs, depuis les dramaturges d'Occident jusqu'aux fileuses des *izba* russes. Les thèmes qu'il prend aux uns ou aux autres, il les modifie selon son goût, et celui-ci étant resté classique, il y efface sa personnalité. Et cet effacement volontaire contribue encore à lui donner la sensation qu'il ne crée rien, mais ses lecteurs ne l'ont pas un instant.

XI

L'œuvre en prose

Les articles : les appréciations sur des lectures françaises ou russes. — Les nouvelles semi-historiques : *l'Arabe de Pierre le Grand, la Fille du Capitaine, Doubrovski, Roslavlef*, etc. — Les scènes de vie contemporaine : *l'Ouragan, la Demoiselle Paysanne, le Coup de feu*, etc. — L'évolution de Pouchkine.

Pouchkine n'a abordé la prose que tard ; sa première nouvelle est de 1827, les autres de 1830 et d'après. Pourtant, son œuvre en prose remplit quatre des sept volumes de l'édition d'Efrémof. L'un d'eux est, il est vrai, composé tout entier de lettres, la plupart écrites en français, dont il ne supposait guère qu'on les publierait après les avoir traduites. Des autres, l'un contient l'*Histoire de la révolte de Pougatchof* ; le second, des nouvelles ; le troisième, des notes et des articles écrits par Pouchkine pour différentes revues, et particulièrement pour la sienne, le *Contemporain*.

Ces œuvres si variées sont d'un intérêt fort inégal. Le gros volume sur Pougatchof a existé parce que Pouchkine devait justifier son titre d'historiographe ; beaucoup de ses articles simplement parce que, pour soutenir *le Contemporain,* il lui fallait bien payer de sa personne. Mais on y retrouve partout les préoccupations qui l'ont mené des vers à la prose. Beaucoup des articles concernent les Européens que le hasard a fait contribuer au développement de la Russie ; d'autres essayent de marquer les étapes de ce développement. Les nouvelles nous montrent des milieux russes du XVIIIe et même du XIXe siècle ; dans quelques-unes on voit poindre le monde des paysans. Tous ces fragments d'une enquête sur l'histoire et l'état de la civilisation russe, il faut les étudier en allant de l'Europe à la Russie, du plus cultivé au plus humble.

Le premier fragment en prose un peu important, c'est une dissertation, écrite en 1822, sur le développement des lettres russes jusqu'à l'apparition des influences françaises ; sur celles-ci Pouchkine s'arrête, il esquisse l'histoire de notre littérature, se demande d'où lui est venu son éclat. Dans les fragments qui suivent, nous trouvons des préoccupations romantiques ; il y est question du *nationalisme* en poésie, des nouveaux coryphées de la littérature européenne, de Byron, de Walter Scott, de Shakespeare, sans que d'ailleurs les Français soient oubliés ; Mme de Staël, Chénier, Chateaubriand sont mentionnés, commentés à diverses reprises. Puis viennent des notes sur la langue russe, ses emprunts aux autres langues, les

différents genres littéraires, des analyses de Mémoires; de ceux, par exemple, du Français Moreau de Brazet qui a servi Pierre le Grand. Enfin de nombreux articles concernent des écrivains russes, et surtout ceux qui ont introduit en Russie les formes et les idées de l'Europe.

Le jugement de Pouchkine sur les imitations est à peu près le même que sur les modèles. Parti de l'admiration, il est passé, vers 1822, par les faciles reproches des romantiques; lui aussi, il a invectivé nos perruques. Mais ses articles d'un âge plus mûr nous édifient sur la portée de ces invectives. Au fond, il est resté classique et veut que nous le restions. Victor Hugo l'étonne, Lamartine l'ennuie ; il ne peut comprendre qu'on l'ait comparé à Byron. Mais Musset le charme ; sa vivacité lui rappelle, en effet, les maîtres du XVIIIe siècle, pour lesquels il conserve une bonne part de son culte de jadis. A la vérité, il n'ose plus parler de Parny, mais il cite toujours des vers de Voltaire ; il tient, d'ailleurs, que sa prose, et en général la prose française, claire, logique et ferme, « est la langue de la raison. » Il défend donc les gallicismes qui se sont glissés en russe, et tout d'abord celui qui consiste à calquer la phrase russe sur la française. Et à mesure qu'il devient plus indulgent pour nous, il devient plus sévère pour les Anglais ; il les aime encore, mais quand il les adapte, c'est en les corrigeant d'après son goût français. Quant aux Allemands, il les ignore.

Ses articles sur des Russes se ressentent, et du manque de travaux avant lui, et du manque de liberté ; il n'était pas facile, sous Nicolas Ier, de parler des choses russes, et

surtout des contemporaines. Ses appréciations sur le XIXe siècle sont donc brèves ; celles qui concernent des hommes ou des livres du XVIIIe siècle, plus étendues, témoignent mieux, et de l'étendue de ses connaissances, et de la sûreté de son jugement. Il a été le premier à rendre justice à ce Trédiakovski dont on avait tant raillé la lourde traduction de *Télémaque* ; il a signalé, et le zèle pour la civilisation qu'impliquait justement ce choix de *Télémaque*, et le travail prodigieux qui a fait de Trédiakovski l'introducteur en Russie de tous nos genres littéraires. Il faut mentionner aussi ses articles sur le *Voyage de Pétersbourg à Moscou*, de Radichtchef, la protestation la plus vive qu'ait suscitée, au XVIIIe siècle, le servage des paysans. Que Pouchkine fût d'accord, au fond, avec cette protestation, nous n'en pouvons guère douter — il n'avait pas oublié ses rêves de jeunesse — mais la louer, après 1825, eût été presque aussi imprudent que la publication, en 1792, du livre lui-même. Il condamne donc le crime de Radichtchef, sans d'ailleurs l'indiquer — le lecteur le cherchera ; il blâme ensuite son imprudence, folie d'un cœur généreux, raille les déclamations injustes auxquelles l'exemple de l'abbé Raynal l'a entraîné, et finit en indiquant comment, pour être utile, le livre aurait dû être fait. Bref, quand on l'a lu jusqu'au bout, on est sûr de la nécessité d'une réforme.

L'exemple montre avec quelles précautions Pouchkine devait parler de ce qui l'intéressait le plus, le progrès de sa nation. On pourrait tirer de ses articles, sans

peine, un livre fort intéressant, *Pouchkine juge de l'Europe ;* la contre partie russe de ce livre, qui ne serait pas moins curieuse, devrait être faite moins d'analyses que d'interprétations.

Il était plus libre dans ses nouvelles, et pourtant ce n'est pas par hasard qu'elles sont d'autant plus étendues que l'époque où il les place est plus éloignée.

La première en date, c'est l'*Arabe de Pierre le Grand*, ou peut-être son nègre : le mot a deux sens, et Pouchkine en a profité pour créer une équivoque favorable à son héros, cet Annibal que sa famille n'avouait pas pour nègre. Quoi qu'il fût, noir ou seulement foncé, Pouchkine le montre favori du Tsar, envoyé, sur sa demande, à Paris, où il fait fureur dans les salons, puis revenu à Pétersbourg où le Tsar, émerveillé de ses perfections, veut le marier à une fille de grande famille. Le récit s'arrête là : il eût été impossible de le pousser plus loin sans se brouiller tout à fait avec l'histoire. Le fait est qu'Annibal n'a jamais eu les succès que lui prête son arrière petit-fils. On passerait pourtant sur cette pieuse idéalisation si le cadre lui-même était plus exact. Mais le Paris que nous montre Pouchkine ressemble peu à celui de la Régence, et, d'autre part, son Pétersbourg est beaucoup trop policé pour 1724. Que dire enfin de son Pierre le Grand si bonhomme ? Quelques années plus tard il avouait n'avoir pas encore bien pénétré la personnalité du réformateur ; l'*Arabe de Pierre le Grand* en est la preuve assez évidente.

Des temps de révolutions et de coups d'État qui ont suivi, Pouchkine ne s'est pas occupé, et pour cause : il saute d'un coup au règne de Catherine II pour lequel il peut s'aider, non seulement de documents d'archives, mais encore de souvenirs facilement contrôlables. Il n'y a plus, dans la *Fille du Capitaine*, de tableaux fantaisistes : la vie monotone des parents de Griniof dans leur gentilhommière, l'éducation du héros par le vieux serf Savélief, d'abord, puis par le Français Beaupré ; son départ pour le service, ses mésaventures, tout cela est d'une vérité à laquelle il n'y a rien à reprendre : la vie des nobles de province n'avait pas changé entre ce temps et celui de Pouchkine. De même, il décrit la forteresse de Biélogorsk telle qu'il l'a vue ; il a visité, en effet, pour préparer l'histoire de Pougatchof, tous les lieux par lesquels il fait passer Griniof à la suite du *brigand*. Il n'est pas moins exact dans son portrait de celui-ci et de ses lieutenants. Il n'imagine que l'intrigue — encore y reste-t-il dans la note du temps — et aussi le dénouement providentiel. Son Impératrice bienveillante et sereine est quelque peu idéalisée ; mais, après tout, la Catherine de l'histoire avait deux faces, et le romancier n'était pas tenu de montrer celle dont son roman n'avait que faire. En définitive il est bien plus vrai que ne l'a jamais été son modèle prétendu, Walter Scott. L'art de celui-ci avait été d'habiller de vieilleries des personnages modernes ; il n'y a, dans le récit de Pouchkine, ni fait, ni mot, ni sentiment que l'on puisse taxer d'anachronisme.

Cette exactitude minutieuse ne nuit pas à l'intérêt du

roman. Pouchkine y a-t-il été trop optimiste ? son désir habituel d'*aimer* ses personnages l'a-t-il mené trop loin ? toujours est-il qu'ils sont vivants, et que nous ne pouvons pas ne pas nous intéresser à leur vie. Voici les types *négatifs*, comme on dit en Russie : Beaupré, le gouverneur français, est un ivrogne, mais quels beaux cerfs-volants il taille à son élève dans ses cartes géographiques ! Le hussard Zourine joue trop bien aux cartes, mais il est fidèle et hardi compagnon ; Schwabrine est un traître, mais les dédains de Macha expliquent sa trahison. Pougatchof lui-même bénéficie de cette bienveillance ou de ce désir d'équité ; si ses lieutenants sont des brutes, il est, lui, un aventurier cruel parfois, mais capable aussi de générosité, tout comme le Dmitri de *Boris Godounof*, et rien ne prouve que ce ne soit pas là la note vraie. Quant aux personnages *positifs*, même les plus humbles, Pouchkine sait préparer, avec un art merveilleux, l'acte de courage, voire d'héroïsme, qui illuminera leur terne existence. Voici le capitaine Mironof, l'invalide dont on a fait le commandant de Biélogorsk : très doux, mené impérieusement par sa femme, il est un vieillard quelconque. Pourtant, quand Pougatchof le somme, devant une potence, de lui prêter serment comme au Tsar légitime, nous n'attendons de lui que sa réponse : « Toi, Tsar ! Tu es un imposteur, mon petit père, et un voleur ! »

Les nouvelles qui nous parlent d'une époque plus rapprochée n'ont pas la même importance que la *Fille du Capitaine* ; souvent, elles ne sont pas terminées. Voici

Doubrovski, que l'on n'a publié qu'après la mort de Pouchkine : le point de départ en est un fait survenu au commencement du XIXe siècle, un procès par lequel, grâce à la vénalité des juges, un grand propriétaire avait dépouillé de ses biens un voisin moins riche. Dans le récit de Pouchkine, ce propriétaire s'appelle Troiékourof ; immensément riche, capricieux et cruel, il s'est brouillé, pour une cause futile, avec un de ses plus anciens commensaux — on n'ose dire amis ; pour le punir de ne pas demander pardon, il se fait adjuger, par un bon jugement, tout son patrimoine : sur quoi, le fils de la victime, le jeune officier Vladimir Doubrovski venge son père et lui-même en brûlant, dans la maison qu'ils ont volée, les magistrats prévaricateurs. Mais ce n'est là qu'un commencement : c'est Troiékourof qu'il faut atteindre. Avec l'apparence et les papiers d'un précepteur français, Vladimir s'introduit chez son ennemi ; il se fait aimer de sa fille Maria, mais tombe lui-même amoureux d'elle. Cependant qu'il lui fait une cour respectueuse, il est reconnu, obligé de fuir, et Troiékourof se hâte de marier sa fille à un prétendant fort riche, mais vieux. Les deux époux partent pour leur voyage de noces : Vladimir, avec les brigands dont il s'est fait le chef, les arrête, mais trop tard ; Maria veut rester fidèle à son époux. Il les laisse fuir, et, quelques jours plus tard, sa bande est attaquée par les troupes et dispersée. Lui-même, il disparaît ; Troiékourof mourra dans son lit.

Pourquoi en est-il ainsi ? Ils sont nombreux, au XIXe siècle, les tyrans locaux qui ont payé de leur vie

leurs iniquités ; Troiékourof n'en aurait été qu'un exemple de plus. Peut-être Pouchkine a-t-il reculé devant la quasi-glorification du crime qui en punit un autre, commis, celui-là, avec la complicité de représentants de l'Empereur : peut-être aussi a-t-il craint qu'à les rendre plus heureux, Vladimir et Maria ne perdissent en intérêt ? Son goût et sa prudence se sont trouvés d'accord pour ne pas conclure.

Roslavlef, qui met en scène 1812, n'a pas non plus de fin. Comme tout à l'heure Vladimir et Maria, Sénancour et Pauline y sont des personnages de Corneille. Pauline-Chimène voit Moscou s'abîmer dans les flammes qu'elle croit allumées par les Français : peut-elle leur pardonner leur barbarie ? Rodrigue-Sénancour, l'officier prisonnier des Russes, assiste à l'immense désastre de l'armée de Napoléon, au massacre de milliers de ses compatriotes ; peut-il l'oublier ? Pourtant, les voici qui s'aiment, mais leur historien n'ose les conduire jusqu'au mariage. Il est trop peu romantique pour avoir les audaces du *Cid*.

Le *Pelham russe* nous aurait montré la Russie des « années vingt » ; mais, seul, le premier chapitre en est développé, peut-être parce qu'on n'y voit pas encore le moment des troubles si difficile à décrire pour tout auteur, et particulièrement pour celui qui avait été l'ami des Décembristes. Eût-il pu y accommoder une intrigue avec son souci de plus en plus vif du réalisme, qu'il aurait été arrêté par la Censure.

Ces entraves continuelles qui lui ont fait ralentir, puis abandonner son travail, et d'autre part sa mort prématu-

rée, nous ont privés de l'œuvre qui peut-être aurait fini sa carrière, un roman dans le genre de *Guerre et Paix*, mais plus *serré*, moins mystique, et peut-être, en dépit de tout l'humanitarisme de Tolstoï, plus humain, plus charitable.

Les autres nouvelles de Pouchkine sont historiques en ce sens qu'il y dépeint parfois des moments vécus par la Russie tout entière; par exemple, dans l'*Ouragan*, la rentrée en Russie des troupes victorieuses en 1813 et en 1814. Mais leur intérêt est, avant tout, dans les aventures plus ou moins étranges qu'elles relatent, dans la vivacité du récit, dans des traits de vie réelle, parfois aussi dans des caractères qui rappellent la période byronienne du poète. Le lecteur français peut en juger, d'ailleurs, car la plupart de ces nouvelles ont été traduites en français, et quelques-unes plusieurs fois : si *la Demoiselle Paysanne* ou *la Chronique du village de Goriokhino* lui sont peu ou pas connus, *le Coup de feu, l'Ouragan*, *la Dame de Pique, les Nuits d'Egypte,* etc., lui sont aussi accessibles que *la Fille du Capitaine.*

Leur action, presque toujours, est fort simple. Voici *la Demoiselle-paysanne;* elle est une adaptation des *Jeux de l'Amour et du Hasard.* Deux propriétaires campagnards ont l'intention d'unir leurs familles; mais le fils de l'un, un élégant Pétersbourgeois, ne se soucie pas de la campagnarde que doit être la fille de l'autre : elle aussi, de son côté, se méfie de cet « oiseau de capitale », et pour le voir et le juger de plus près, elle imagine de changer

de costume avec sa soubrette. La suite se devine : le prétendant récalcitrant s'éprend de cette soubrette, lui fait la cour, lui apprend à lire et même lui commence le français, qu'elle comprend avec une rapidité surprenante : que la nature russe est donc riche ! que d'intelligence dans une simple fille des champs ! Voici notre Alexis prêt à sauter le pas, à épouser une serve ! Il est tout de même soulagé quand sa Lise apparaît dans son vrai costume.

Dans l'*Ouragan* aussi, toute l'intrigue roule sur une erreur de personnes, et l'héroïne en est encore une de ces demoiselles de campagne pour lesquelles Pouchkine — peut-être en souvenir de Trigorskoïé — avait une prédilection constante. Fille de riches propriétaires, Maria Gavrilovna aime un jeune voisin, noble comme elle, mais pauvre : cédant à ses instances, elle se laisse enlever par ses gens, conduire dans une église, la nuit, au milieu d'une épouvantable bourrasque, et marier, par le pope payé d'avance, à son amoureux. Mais non ! quand la cérémonie prend fin, que les deux époux se tournent l'un vers l'autre, Maria aperçoit une figure inconnue. Elle s'évanouit, l'intrus s'esquive ; l'époux manqué, que la tempête a retardé, arrive enfin pour apprendre que tout est perdu. Désespéré, il court à l'armée et se fait tuer à Borodino. Maria, qui n'en sait rien mais se sait mariée, repousse impitoyablement tous les partis sans dire pourquoi, jusqu'au jour où revient de France, tout couvert de lauriers, un certain colonel Bourmine, qui est jeune et charmant, mais fort timide ; car, vite amoureux de Maria, il n'ose le lui dire. Un jour pourtant ils s'expliquent : « Je

suis marié! » dit Bourmine. « Moi aussi », répond la jeune fille. « Je ne sais pas à qui! » — « Moi non plus! » Bref, le mariage s'achève sans qu'il soit besoin d'aller chercher un nouveau pope.

D'autres nouvelles sont plus tragiques. Dans la *Dame de Pique*, une très vieille dame possède, dit-on, le secret que lui a révélé Cagliostro, au temps où elle était belle, de ponter à coup sûr. Le jeune officier Hermann qui, sous des dehors d'Allemand correct, cache une âme de joueur effréné, décide qu'il s'emparera du secret de la vieille. Il se fait donc aimer de sa demoiselle de compagnie, s'introduit dans sa maison, de nuit, puis dans sa chambre, et la somme, un poignard à la main, de tout lui dire : elle meurt de frayeur et Hermann n'aura bientôt plus qu'à se tuer lui-même! Dans le *Coup de feu*, un officier, Silvio, jusqu'alors le lion du régiment, se voit éclipsé par un nouveau venu, plus riche, plus jeune, plus aimable, le comte N... Il l'insulte donc et le mène sur le terrain. Le comte tire le premier et manque Silvio; celui-ci va tirer, mais son adversaire mange tranquillement les cerises dont il a plein son chapeau. « Je réserve mon coup! », s'écrie Silvio furieux. « Soit! quand vous voudrez », répond l'autre. Des années se passent : Silvio, qui s'est exercé au pistolet tous les jours, apprend que le comte vient d'épouser une jeune fille qu'il aime éperdûment; il part aussitôt réclamer son dû. Les revoici, comme jadis, en face l'un de l'autre : Silvio seul doit tirer, mais il y répugne, dit-il; il veut que le comte se défende. Celui-ci refuse d'abord, mais la pensée de sa jeune femme l'affole; il finit par s'armer et le

sort lui donne encore le premier coup. Il tire et loge sa balle dans un portrait, derrière Silvio. Celui-ci abaisse son pistolet, quand la comtesse entre et se jette entre eux. Silvio sourit. « Je suis vengé, dit-il, puisque je t'ai fait faire une lâcheté. Adieu ». Sans viser, il envoie sa balle au même endroit du portrait, et disparaît.

Ce mystérieux Silvio est un byronien médiocrement original. Les marivaudages des autres nouvelles ne sont pas, eux non plus, d'une nouveauté surprenante. Mais il faut admirer leur vivacité; ni Mérimée, ni About, nos prosateurs les plus proches de Pouchkine, n'ont uni tant de simplicité à tant de grâce. Vieux parents, gentillâtres naïfs, jeunes filles nourries de l'œuvre de Mme Cottin, officiers braves et casseurs d'assiettes, tous sont dépeints avec un charme que nous subissons, non sans nous en méfier un peu; cette Russie d'idylle ressemble trop peu à celle du knout et du servage! « Littérature de salon! est-on tenté de s'écrier ; romans pour jeunes filles! Les successeurs de Pouchkine nous ont montré de bien autres tableaux ».

Le fait est que Pouchkine, dans les siens, s'est rappelé la promesse qu'il s'était faite dans *Oniéguine*, à un moo- où il croyait que la Muse l'abandonnait :

> Un jour, en dépit d'Apollon,
> Je m'abaisserai, sans façon,
> Jusqu'à la prose dédaignée.
> On m'entendra, joyeux barbon,
> Conter gaiment une œuvre gaie.
> Je n'y peindrai pas les tourments

De l'amour, de la jalousie,
Mais je redirai simplement
Les souvenirs de nos familles
Et les mœurs du bon vieux temps.

Pour ces souvenirs, ce qui convenait, en effet, c'était cette grâce souriante, à peine mélancolique, qu'il avait mise déjà dans certains tableaux d'*Oniéguine*, par exemple, dans celui de l'arrivée de Tania au milieu de sa famille de Moscou. Peut-être, s'il avait vécu davantage, aurait-il voulu un coloris plus foncé, et le fait est que, dès qu'il s'éloigne des récits des grands'mères, il devient plus ironique, plus sec. Dans la *Chronique du Village de Goriokhino*, nous entrevoyons ce monde des petits propriétaires et des paysans dont sa « maudite éducation » l'avait éloigné, mais qu'il avait toujours rêvé de bien connaître. L'aurait-il dépeint, s'il n'avait disparu à trente-sept ans ? En tout cas, il a préparé d'autres à continuer la tâche ; c'est lui, ce Berquin, qui a donné à Gogol les sujets, et du *Révizor*, et des *Ames Mortes*.

XII

La Mort

La dernière année. Georges Dantès et Nathalie Pouchkine. La provocation, le duel. Les derniers jours de Pouchkine. — L'émotion de Pétersbourg. Le gouvernement, les salons, le peuple. Les obsèques. — Les vers de Lermontof.

Nous avons conté la vie de Pouchkine marié, ses embarras d'argent, ses difficultés avec des gens du monde ou de police, les soucis enfin que lui causait la coquetterie de sa femme, et nous en avons conclu, après lui, que le salut, c'eût été la retraite à Mikhaïlovskoïé, où il aurait retrouvé la lecture paisible, les longues promenades et la Muse [1]. Mais les années passaient et Nathalie ne se lassait pas d'être « la belle Madame Pouchkine » ; cependant chaque jour menaçait de finir par une catastrophe.

Certes, Pouchkine était mondain, lui aussi, mais il avait une façon dangereuse de comprendre le monde et l'aristocratie ; n'étaient nobles, pour lui, que les descendants de familles historiques. Or, la Cour, « cette mare

[1] Lettre à Madame Ossipova.

infecte », grouillait de parvenus, plus allemands que russes, qui devaient leur fortune à leur horreur feinte ou réelle de tout ce qui rappelait les idées de 1820 ; Pouchkine était, au milieu d'eux, comme un « brigand de la Loire » ; ses allures, ses mots, ses silences trahissaient son attachement aux amis et aux espoirs de sa jeunesse. On s'étonnait donc, derrière son dos, de la longanimité de l'Empereur ; on répétait qu'en dépit des aïeux dont il se targuait, il n'était, lui aussi, qu'un parvenu, un écrivailleur, peut-être un espion. Ces rumeurs, Pouchkine ne les méprisait pas. Il se vengeait parfois à coups d'épigrammes : toute la Russie connaissait les vers où il montrait l'héritier de l'opulent Lucullus pressé de recueillir son héritage. « Je ne ferai plus de courbette aux laquais ! Je ne volerai plus le bois de la République... » Or, ce Romain supposé, c'était le Ministre de l'Instruction publique, Ouvarof. Contre des ennemis moins « officiels », Pouchkine avait d'autres armes. « Je ne suis pas, écrivait-il en 1829, de ces jeunes gens d'à présent auxquels on crache à la figure et qui se contentent de s'essuyer avec leur mouchoir de batiste ; de crainte que, si la querelle s'ébruitait, on ne les invitât plus au palais Anitchkof ».

Or, sa femme prêtait aux attaques. De ce qu'elle aimait qu'on lui fît la cour, on pouvait conclure qu'elle était infidèle et qu'il était, lui, puisqu'il n'en témoignait rien, un mari complaisant. De bonne heure des histoires circulèrent, mais elles ne prirent corps qu'après l'apparition de Dantès.

Ce personnage était français. Elève de Saint-Cyr en 1830, il avait refusé de servir Louis-Philippe, puis était parti pour Pétersbourg, sans doute appelé par son parent, le baron de Heeckeren, ministre des Pays-Bas. Bien accueilli parce qu'il était exilé, Français et joli garçon, il gagna la faveur de Nicolas Ier, dit-on, par la caricature du « roi-citoyen » en poire, et fut nommé officier aux Gardes, avec une pension sur la cassette impériale. Puis Heeckeren l'adopta ; devenu le baron Dantès-Heeckeren, il fut le lion des salons. Il y rencontra Nathalie Pouchkine, et, dès le premier jour, afficha pour elle une passion compromettante, dont Pouchkine fut aussitôt avisé par de bienveillants anonymes. Il envoya ses témoins à Dantès qui leur déclara n'avoir jamais aimé Nathalie, mais sa sœur Catherine ; sommé de l'épouser, il l'épousa. Or, elle n'était ni jolie, ni jeune, ni riche ; le monde crut qu'il l'avait prise pour réussir ailleurs, et Pouchkine le crut aussi ; quinze jours après le mariage, il interdit sa maison à son beau-frère. Quelques semaines plus tard, il reçut un diplôme de « l'Ordre des Cocus », et certains indices lui firent supposer que les Heeckeren n'y étaient pas étrangers. Il prit sa plume et écrivit au père une lettre dont chaque ligne était un outrage. « Vous, le représentant d'une tête couronnée, vous avez été paternellement le... procureur de votre bâtard ou soi-disant tel ; semblable à une obscène vieille, vous alliez guetter ma femme dans tous les coins pour lui parler de votre fils ; vous lui disiez « Rendez-moi mon fils ! »... etc., etc [1].

[1] Cette lettre est en français. Ce n'est pas le mot procureur qui y est écrit.

La réponse du fils fut un défi qui fut apporté à Pouchkine par le vicomte d'Archiac, deuxième secrétaire de l'ambassade de France. Pouchkine sortit, rencontra dans la rue son camarade du Lycée, le colonel Danzas, l'emmena aussitôt à l'ambassade de France, le présenta à d'Archiac, et les laissa sur ces mots : « Si l'affaire ne se termine pas aujourd'hui même, la première fois que je rencontrerai les Heeckeren, père ou fils, je leur cracherai à la figure. » Restés seuls, Danzas et d'Archiac fixèrent l'heure du duel, le même soir ; son endroit, derrière la forteresse ; ses conditions, au pistolet, à vingt-cinq pas, qui pouvaient se réduire à quinze ; puis Danzas retourna chercher Pouchkine, dans une confiserie de la Perspective Nevski, et tous deux partirent en traîneau pour l'endroit choisi : ils y arrivèrent en même temps que d'Archiac et Dantès. On les plaça : au signal, selon son habitude en chacun de ses duels, Pouchkine marcha vers son adversaire en abaissant son pistolet ; Dantès, sans bouger, tira, et Pouchkine tomba en s'écriant : « J'ai la cuisse brisée ». Les témoins se précipitèrent, mais il les écarta : « Attendez ; j'ai assez de force pour tirer. » A son tour, Dantès s'affaissa : « Je crois que j'ai la balle dans la poitrine » — Bravo ! aurait répondu Pouchkine, ou, selon d'autres : « Je croyais que cela me ferait plaisir ; maintenant, cela me fait presque de la peine ».

En fait, la blessure de Dantès qui se couvrait de la main, était légère : celle de Pouchkine, dans l'aine, était beaucoup plus grave. Ramené chez lui, couché dans son cabinet de travail, il reçut aussitôt la visite du chirurgien

de l'Empereur, Ahrendt, qui, sur sa demande formelle, lui avoua qu'il y avait peu d'espoir. Pouchkine le remercia, recommanda qu'on ne dît rien à sa femme, pria Ahrendt de demander à l'Empereur, de sa part, la grâce de Danzas qui, pour l'avoir assisté, était passible d'une peine militaire, et commença le compte de ses dettes. Mais la nouvelle se répandait déjà ; des amis arrivèrent, Alexandre Tourguénief, Joukovski, Viazemski. Puis Ahrendt revint avec un billet de l'Empereur, au crayon ; il exhortait Pouchkine à mourir en chrétien et lui promettait d'avoir soin de sa famille. Enfin ce fut le tour du prêtre ; Pouchkine se confessa et communia.

On a décrit cent fois ces cruelles heures : tous les amis du poète en ont laissé des relations. Ce qui ressort de toutes, c'est d'abord son courage contre la douleur physique — bien qu'il ait eu la velléité d'y mettre fin avec un pistolet oublié sur sa table. C'est ensuite, dans ses moments de répit, sa sollicitude pour sa femme, qu'il s'efforce de calmer, à laquelle il répète que jamais il ne l'a crue coupable. C'est enfin son attachement à ses amis, à ceux qui sont là, et aussi aux autres, à ceux surtout qu'il n'avait plus vus depuis bien longtemps. « Quel dommage que Pouchtchine ne soit pas là ! je mourrais plus aisément. »

Cependant, son affaiblissement devenait plus visible. Le surlendemain du duel, le 29 janvier 1837, à l'aube, après un moment de mieux qui trompa ses amis, l'agonie commença : elle ne dura que quelques minutes.

Cependant, Pétersbourg s'émouvait. La maison du poète était pleine, non seulement d'amis, mais d'inconnus : dans son antichambre, l'ambassadeur de France, le baron de Barante, des aristocrates tels que le comte Strogonof coudoyaient des représentants de cette « Russie grise » qu'on aurait crue incapable de s'associer à une douleur des lettrés. Dans la rue, c'était la même foule, et naturellement ni la police ni les gendarmes n'y manquaient. Il y en avait, d'ailleurs, jusque dans la maison ; Benkendorf ne perdait pas de vue son suspect.

Cette douleur générale, seuls, quelques salons n'en prirent pas leur part. Beaucoup plus que Pouchkine, on y appréciait le brillant cavalier qu'était Dantès ; son père y colportait la lettre qu'il avait reçue du poète. On y blâmait donc « ce caractère irritable et presque démoniaque » et, d'autre part, l'émotion ridicule des lettrés et aussi de gens qui, sans doute, n'avaient jamais lu de vers ; on s'y scandalisait de l'audace des libraires qui mettaient en vente le portrait de Pouchkine, de celle des journaux qui l'appelaient grand homme. « Comment peut-on qualifier ainsi, remarquait le ministre Ouvarof, un individu qui n'était ni général ni homme d'État ? »

Au fond, ce qui importait au monde, c'était l'avis de l'Empereur. Il avait témoigné sa compassion au sort du poète, promis d'aider sa femme et ses enfants, mais cela ne voulait pas dire qu'il considérât l'évènement comme un deuil national. Et, en effet, son attitude à l'égard de Pouchkine mort fut ce qu'elle avait été à l'égard de Pouchkine vivant ; suspect jadis, il continua à l'être et d'autant

plus que le public montrait plus d'émotion. Ouvarof eut ordre de laver la tête aux journalistes qui manifestaient une douleur déplacée ; on fit retirer des vitrines les portraits malencontreux. Puis on refusa la suspension des cours que l'Université désirait pour assister en corps aux obsèques ; aux amis du poète qui parlaient de les célébrer à la cathédrale de Saint-Isaac, on fit savoir qu'une église paroissiale était bien suffisante. Et d'autre part, comme les fauteurs d'histoires désagréables avaient toujours tort avec l'Empereur Nicolas, le baron de Heeckeren fut avisé qu'il n'était plus *persona grata*, et Georges Dantès fut conduit aux prisons militaires, en attendant la destitution et l'expulsion de Russie.

Le 30 janvier, nuitamment, le corps du poète fut transporté à l'église choisie ; de rares amis et des gendarmes assistèrent à cette translation. Le lendemain, une foule innombrable défila devant le corps exposé à la mode russe ; on remarqua qu'il était vêtu d'un vieux frac, et l'on sut qu'il n'avait pas voulu être enterré dans son uniforme détesté de *Kammer Iounker;* l'incident ne fut pas sans produire en haut lieu une impression fâcheuse. Néanmoins la majeure partie de l'aristocratie assista au service funèbre ; on y revit, au premier rang, le baron de Barante qui aimait Pouchkine et tenait à faire oublier la participation de son deuxième secrétaire au duel. Au dehors, la foule était immense, mais tenue à distance. Puis le service fini, la foule dissipée, la nuit venue, un fourgon vint chercher le corps. Pouchkine avait manifesté le désir d'être enterré près de Trigorskoïé, au

monastère de la Sainte Montagne, et le gouvernement ne voyait pas d'inconvénient à la satisfaction d'un vœu qui le délivrait de l'ennui de nouvelles émotions populaires. Sous la conduite de l'homme qui, vingt-six ans auparavant, l'avait introduit au lycée de Tsarskoïé Sélo, Alexandre Tourguénief, Pouchkine partit prendre son dernier repos dans le lieu qu'il avait aimé entre tous. « Nous nous reverrons quelque jour sous les sorbiers de la Sorota », avait-il écrit, quelques semaines plus tôt, à Mme Ossipova. En partie, son vœu se trouvait exaucé, et aussi un autre vœu, qu'il avait exprimé à propos de la mort de son héros Lenski. « Heureux celui qui, de bonne heure, — a laissé sa coupe encore pleine ; — qui n'a pas fini son roman... » Il mourait à trente-sept ans, à l'âge de Raphaël et de Byron.

Cependant les jours passèrent. Tandis que le poète dormait dans la tombe que les moujiks de Mikhaïlovskoïé lui avaient creusée, à grand peine, dans la terre glacée de la Sainte Montagne, son nom continua à figurer dans la liste des gens qu'il fallait surveiller de près, jusqu'à une date toute récente ; sa veuve se consola et finit par épouser un haut fonctionnaire, plus tard ministre, ce qui lui permit de rester à la Cour jusqu'au bout ; ses enfants, élevés au Corps des Pages, grandirent obscurément. Heeckeren avait quitté Pétersbourg, où la vie lui était devenue impossible ; Dantès, rentré en France, y fut sénateur du second Empire. Les auteurs des lettres anonymes qui avaient amené ou précipité la catastrophe ne furent jamais ni cherchés, ni punis, sinon par les vers

enflammés d'un autre poète, jusqu'alors inconnu, Lermontof.

... « Et vous, orgueilleux descendants — de pères bien connus par leur servilité ; — qui, par un jeu du sort, sous vos talons d'esclaves — écrasez les débris des familles déchues ; — vous qui, en foule avide, environnez le trône, — vous, bourreaux du génie et de la liberté, — mettez-vous à l'abri dans l'ombre de la loi ! — Que, devant vous, le droit se taise, et la justice ! — Mais pour vous, corrompus, il est un tribunal — qui vous attend, un juge inaccessible à l'or, — qui d'avance connaît les faits et les pensées, — que l'on ne trompe pas avec des calomnies. — De tout votre sang noir, vous ne laverez pas — le sang innocent du poète ! ... »

CONCLUSION

Les vicissitudes de sa gloire. Les derniers reproches. — La réalité. Sa vie, ses dernières années, son idéal. — Son œuvre. Sa Muse et lui. Sa forme et ses sujets : les influences de son temps ; son « optimisme », ses sources. — Sa place en Russie, en Europe. Ses liens avec la France.

Il semble que les funérailles de Pouchkine le sacrent poète national, et le fait est que, dans les années qui suivent, les critiques se taisent, Boulgarine d'une part, et de l'autre les hégéliens russes pour lesquels il n'était, faute de profondeur, qu'un pâle « Mozart de la poésie ». La génération « des années quarante » sait par cœur les vers de Lermontof sur sa mort et applaudit aux articles de Biélinski sur son œuvre, tandis que les poètes l'imitent, que les réalistes eux-mêmes, avec Gogol, se réclament de lui. Même la réaction d'après 1848 respecte sa gloire. La mode est, en effet, à l'art pour l'art, et Pouchkine a dit qu'il dédaignait la plèbe et ses faciles suffrages.

Ce fut justement là la cause de sa défaveur dans les « années soixante ». Quand il n'y eut plus de littérature aimée que les plaidoyers pour « les humiliés et les

offensés », retiré de « la tour d'ivoire » où l'avaient logé les pères, le poète tomba, pour les fils, au niveau des aristocrates les plus haïssables. Sa vie ? celle d'un plat courtisan qui veut racheter, auprès des grands, une erreur de jeunesse ; sa mort ? celle d'un mondain qu'affolent des propos de salon ; son œuvre ? celle d'un amuseur indifférent aux misères du peuple. Qu'elle figure dans les recueils des pédagogues officiels, soit ! le Russe « conscient » ne l'estime pas une paire de bottes [1].

Pourtant, on se rappela, peu à peu, que Pouchkine avait souhaité, lui aussi, de meilleurs jours pour la Russie ; on comprit que « la canaille » qu'il avait prise à partie, c'était, avant tout, les coteries de Cour. Alors on se laissa de nouveau aller au charme de ses vers, et le cinquantième anniversaire de sa mort vit inaugurer sa statue, à Moscou, au milieu des hommages des plus illustres représentants de la pensée russe. Pourtant, même alors, il y eut des gens pour qualifier sa poésie de « malheur national », des archevêques et des critiques pour flétrir sa vie ou ses opinions. Récemment encore, certains de ces reproches ont été répétés, même chez nous ; que devons-nous en croire ?

Quand on s'en prend à sa vie, c'est d'abord à sa jeunesse : que n'a-t-on dit de ses années de Pétersbourg, de Kichinef ? que n'en a-t-il dit lui-même, au lieu d'alléguer, comme il l'aurait pu, l'éducation du Lycée et les milieux

[1] Pisaref.

dangereux. Soit ! ne plaidons pas sa cause plus qu'il ne l'a fait lui-même : n'oublions pas pourtant que, de bonne heure, il a été las de la vie dissipée ; qu'il est devenu un époux et un père, à qui l'on ne trouve plus qu'un défaut — grave, il est vrai ; celui de jouer parfois, et toujours pour perdre.

Les accusateurs se rejettent alors sur sa courtisanerie, sur le « snobisme » — si l'on peut dire — qui lui faisait rechercher les succès de Cour. Nous avons vu quelles jouissances il en tirait. Echappé par hasard à l'exil ou à la prison de ses amis, il est resté à Pétersbourg, affublé d'un titre ridicule, livré aux méchants propos du monde, aux réprimandes de la police, sans autre espoir que celui d'échapper un jour, au village, à cette captivité déguisée. Et quant aux vers qu'on lui a reprochés, combien ne sont que la traduction poétique de cette « prière pour adoucir le cœur des puissants » qu'Arina avait récitée pour lui !

Restent les emportements, les épigrammes, les étourderies dont quelques contemporains ont tant parlé. Pourtant il n'y en a pas qui contredisent son jugement sur lui-même. « Je ne suis pas méchant, disait-il à Mme Smirnova ; je ne veux de mal à personne ; j'aime mes amis et leur suis fidèle, mais j'ai la langue pointue. » Pointue, soit, mais pas empoisonnée. « Comme disait Chamfort, les gens contre lesquels j'ai fait des épigrammes sont encore tous en vie ». Il était nerveux, irritable, et sa colère, au premier moment, ne ménageait pas grand chose, mais ses ennemis le ménageaient-ils davantage ? On comprend que tels articles de Boulgarine, avec leur air

louche de dénonciations, lui aient donné « des démangeaisons de l'étrangler » ; que, d'autre part, les persécutions de Dantès l'aient mené à un accès de fureur. Que prouve-t-il, d'ailleurs, cet accès ? Méchant, Pouchkine aurait su ménager sa bile.

Il faut, pour le juger, considérer non l'étourdi du début, mais l'homme mûr, attristé et déjà vieilli. Le voilà dans son cabinet ; il l'arpente, le front barré de rides profondes, ses grands favoris ébouriffés, la bouche irritée : « quels ennuis ! que de tristesse ! » Mais qu'on lui parle histoire, lettres, œuvres de ses contemporains, il se rassérène, s'anime, juge avec finesse, jamais avec malveillance ; qu'arrive une jeune fille, il plaisante, dessine son portrait, rit comme jadis, et sa visiteuse admire sa gaîté et ses dents toujours étincelantes. Resté seul, il s'inquiète des enfants, de la dernière étourderie de Nathalie, revient à sa table, y trouve des factures impayées, un billet doux de Benkendorf, une lettre anonyme. La nuit arrive, et avec elle l'insomnie ; il faudra pourtant travailler le lendemain, et paraître dans le monde la tête haute. Or, sa conscience est exigente. Un mot revient souvent sous sa plume, c'est *rytsar*, chevalier : il lui rappelle qu'il faut veiller sans cesse à l'honneur du nom qu'ont porté les ancêtres, que porteront les enfants ; son favori, dans *Roméo et Juliette*, c'est le brave Mercutio qui se sacrifie pour l'honneur des Montaigu. Il se sacrifiera de même, après avoir longtemps souffert du souvenir des fautes que la critique exploite encore aujourd'hui. Conception étroite du devoir, peut-être ; mais pourtant celle qui convenait

si, comme l'a dit un autre poète, l'honneur est la poésie du devoir [1].

Pour juger, non plus l'homme, mais l'écrivain, il faut se rappeler d'abord qu'il n'a jamais avoué en être un. Il se disait le poète qui chante,

Sans désirs, sans projets, sans peur de l'avenir,

et vend ses manuscrits, dont il n'a que faire, mais non ses inspirations, dont il n'est pas maître. Que de fois nous l'avons vu se désoler à la pensée que sa Muse a fui pour toujours, et cela au moment même où, sans le savoir, il porte en lui l'inspiration ! Elle n'est pas, en effet, l'ardeur passagère que l'on croit, mais un travail mystérieux et lent. Le poète est passé à Baktchi-Séraï, s'y est ennuyé. Des mois s'écoulent : les impressions de ce jour maussade cristallisent, un matin, en des vers qui n'étaient plus attendus. Telle lecture indifférente devient, au bout de dix ans, le point de départ d'une œuvre qui, peut-être, ne sera jamais finie. Combien d'ébauches sans titre ni conclusion on a retrouvées dans les papiers de Pouchkine ! Sa mort est venue avant que la Muse eût repassé.

Elle a pourtant, cette Muse capricieuse, ses lieux et ses heures préférées. On rapporte qu'il a fait à cheval, au cours d'une promenade, la grande scène de Dmitri et de Marina : il se peut, mais presque toujours une chambre convient mieux à sa visiteuse, et de préférence une chan-

[1] A. de Vigny.

bre mal meublée ; le cabinet somptueux de Tcharski, dans les *Nuits d'Egypte*, ne lui dirait rien. Presque toujours aussi, comme chez Goethe, c'est le matin qu'elle se présente, et en automne plus souvent qu'en toute autre saison. C'est en septembre qu'il éprouve « cette heureuse disposition d'esprit, pendant laquelle les rêves se dessinent distinctement ; où l'on trouve des mots vivants et inattendus, où la rime sonore court au devant de la pensée émue... » Cette facilité, d'où vient-elle ? « pourquoi la strophe jaillit-elle tout d'un coup, armée de ses quatre rimes ? » C'est sans doute que la Muse l'a écrite, la nuit d'avant, et qu'elle est toujours là, invisible et présente ;

> Son chuchotement discret,
> Dans ma chambre solitaire,
> Calmait mon chagrin secret ;
> Elle riait, m'appelait
> Vers le monde du mystère...

C'est elle enfin qui lui prend la main et lui fait tirer de son encrier,

> Sans recherche, rime et césure,
> Expression vivante et sûre,
> Amusantes combinaisons
> De mots nouveaux, de nouveaux sons,

combinaisons que, d'ailleurs, il voudra réviser plus d'une fois. Les contemporains croyaient de premier jet ces vers faciles ; les cahiers du poète ont montré quel travail exigeait leur mise au point. Celle des mots, d'abord, qu'il

lui faut toujours plus précis ; celle de l'ensemble, ensuite, toujours trouvé trop long. Telle œuvre, de rature en rature, a été réduite des trois quarts. Voici l'élégie intitulée *le Désir* ; en une quarantaine de vers, qui sont déjà un raccourci, le poète a exprimé son souhait de revoir la Crimée. Dans *la Fontaine de Baktchi-Séraï*, ce thème revient, avec les mêmes expressions, mais il n'y a plus que quatorze vers, de quatre pieds au lieu de six : le sens n'a rien perdu.

Cette absence de toute cheville étonne le lecteur français qui croit l'art d'être bref, monopole de son pays ; « Que dites-vous de *la Dame de Pique* ? demandait Doudan. Est-ce tout à fait de M. Pouchkine ou M. Mérimée y a-t-il mis du sien ? Cela est d'une simplicité chirurgicale qui ressemble plus au traducteur qu'à ce qu'on rapporte de l'auteur ». Pourtant, si l'un des deux l'a donnée à l'autre, c'est plutôt Pouchkine à Mérimée. Celui-ci ne l'imaginait d'ailleurs pas qualité russe ; il voyait en Pouchkine un Athénien captif en Scythie « Il le comparait aux Grecs, rapporte Ivan Tourguénief, à cause de sa mesure, de la forme, de l'équilibre de l'ensemble, et aussi du manque de commentaires, de développements moraux. Je me rappelle que, lisant *Antchar*, il remarquait, après la première strophe, que là, aucun poète contemporain n'aurait pu se retenir de commenter » [1].

[1] « Dans un désert sec et stérile, — sur un sol brûlé du soleil. — l'arbre Antchar, gardien sourcilleux — se dresse, plante unique au monde ».

Soit ! disent les Russes, mais pourquoi parler des Grecs ? « La langue de Pouchkine, sa simplicité, sa transparence, son souci d'éviter tout mot inutile, toute élévation de ton, tout cela correspond on ne peut mieux à la nature du Russe du Nord » [1]. Le fait est que les successeurs de Pouchkine ont, comme lui, « le caractère particulier, l'individualité des personnages, une sorte de vie minutieuse... » Seulement, ajoute M. Faguet, « elle est chez lui arrêtée à point » [2], et cette réserve suggère que les autres sont des élèves qui ont exagéré la qualité du maître ; qu'on ne retrouve sa sobriété que chez qui l'a pratiqué, et qu'en définitive elle tient moins à la race qu'à certaines influences. « C'est le terrible Voltaire, rapporte Mme Smirnof, d'après les paroles de Pouchkine lui-même, qui lui a appris à écrire ». Ces leçons de Voltaire, reçues dès son enfance, il les retient d'autant mieux qu'honnête homme, au sens de notre XVIIe siècle, il écrit d'abord pour les honnêtes gens ; pourquoi leur infliger plus de mots qu'il ne leur en faut ? La mesure est pour lui convenance mondaine presque autant que qualité littéraire, tout comme chez ses modèles français.

Mais il leur a pris aussi leurs motifs, et les moins élevés ; on a dit qu'il y a dans son œuvre autant de banquets que dans celle d'Homère et plus de femmes, que le fonds sérieux y manque. « Voilà Pouchkine épuisé !

[1] Skabitchevski.

[2] Etude sur Mérimée.

s'écriait le philosophe Nadejdine, après le Chant VII d'*Oniéguine*. C'est ce qui arrive, de bonne heure, aux écrivains dénués de vraie culture ». Plus tard, le critique Dobrolioubof parle avec assurance des lacunes de son instruction. Aujourd'hui encore, le lecteur étranger qui l'aborde brusquement n'est pas éloigné d'une impression semblable. « C'est gracieux, mais vide ! » nous disait, après une première lecture, un juge d'ailleurs bienveillant.

Il avait pourtant beaucoup lu et tout retenu ; il avait beaucoup réfléchi, beaucoup discuté, mais il aimait mieux être léger que pédant ; et d'ailleurs, comme tout autre écrivain, il a subi de ces influences dont on ne se dégage pas d'un coup. Grandi au milieu de gens pour lesquels la poésie n'était qu'un délicat divertissement, il s'aperçoit, à vingt ans, que les temps ont changé, qu'on attend de sa muse l'évocation d'idées et de passions tumultueuses. Il devient alors romantique et, croit-il, de tout cœur. Pourtant l'exhibition du *moi* lui répugne ; ses Lara et ses René sont pâles ; à quelques vers près, ce qu'il y a de mieux dans ses poèmes romantiques — les descriptions — n'est pas romantique, et il le sent fort bien. Entre les outrances auxquelles il ne mord pas et les fadeurs dont il ne veut plus, il évolue peu à peu vers un autre genre, vers ce « tableau de l'ancienne et de la nouvelle Russie » que Baratinski admirait dans *Eugène Oniéguine*.

Ce tableau n'était pas absolument une nouveauté pour les lecteurs russes; mais, chez les prédécesseurs de

Pouchkine, la description de la nature était molle, indécise; les héros de comédies ou de nouvelles tournaient toujours en Occidentaux déguisés ou en caricatures; dans la tragédie, ils n'étaient que des ombres loquaces. Pouchkine, lui, veut des personnages vrais, vivants, et toujours avec le trait précis qui les rendra compréhensibles, donc tolérables. Son réalisme diffère fort de celui de ses successeurs; la note triste y est aussi, mais il y appuie toujours moins. Est-ce du rude hiver russe qu'il s'agit, son tableau finit sur les fileuses qui bavardent autour de la *loutchinka;* est-ce de sa tombe prochaine, le poète évoque en même temps la parure dont la recouvrira la nature éternellement jeune. Le plus souvent il est optimiste, et on lui a durement reproché cet optimisme « de cousine de Moscou ». Le vrai Russe, a-t-on dit, se complaît aux tableaux gris, aux conclusions cruelles; Pouchkine, qui « myrtilise » parfois, n'est pas un vrai Russe, et n'était sa gloire nationale qu'il ne faut pas sacrifier, certains critiques lui jetteraient encore à la tête le même « *Frantsouss!* » que ses camarades à Tsarkoïé-Sélo.

Nous aurions tort de les en croire. Il a pu nous dérober des notes gaies ou consolantes; mais russe, française ou franco-russe, sa poésie est avant tout pouchkinienne. Elle le reflète tout entier avec sa gaîté, ses brusques angoisses, ses retours rapides au courage et à la bonne humeur. Il aime, il est aimé, et voilà que l'avenir l'épouvante :

Dans la solitude des steppes, — tu te rappelleras un jour — les jours passés, les jours perdus, — et, malheureux, tu seras prêt

— à payer de l'exil, de la tombe — ne fût-ce qu'un mot de l'aimée, — ou le bruit léger de ses pas [1].

Mais que des amis surviennent, l'entraînent, s'il pense encore aux chagrins, aux déceptions, ce ne sera plus pour s'en désoler.

Dans mon cœur, le chagrin fondait :
Leur long cortège m'amusait
Comme, dans ma coupe, la mousse [2]...

Est-ce mobilité, ou simplement qu'il n'a jamais cessé d'aimer, donc d'espérer ? Ma vie, a-t-il dit, a été une élégie plus qu'un drame. Jusqu'au jour où la beauté de Nathalie l'a fixé, il a connu les *passionnettes* plus que la passion. Nous avons noté, d'autre part, sa « fidélité » à ses amis, et le mot est faible pour exprimer ce tendre attachement. Nous savons enfin que, s'il a souffert par ses compatriotes, s'il s'est plaint d'être Russe, son cœur n'a jamais renoncé à la Russie.

Quand il disait que c'était le diable qui l'y avait fait naître « et avec du talent encore ! », c'était là boutade entre Russes ; devant des étrangers, son attitude exprimait d'autres sentiments plus profonds. Il n'admirait pas l'Etat russe, et pour cause ; il lui gardait pourtant une sorte de piété traditionnelle, historique. En 1812, il avait vécu ses dangers et ses triomphes. Il n'ignorait rien des faiblesses de son monde : le courage ou l'esprit de ses amis « constitutionnels » ou littéraires l'empêchaient

[1] Fragment, 1821.
[2] 1822, *A mes amis*.

pourtant d'en penser trop de mal. S'il n'a connu toute la misère des masses qu'en écoutant Gogol lui lire les *Ames mortes*, il n'a pas attendu si longtemps pour les plaindre et dégager, de cette « Russie grise », la bonté, le courage, le dévouement qu'il a incarnés en des figures touchantes. Etait-ce là besogne inutile ? D'autres l'ont cru, pour qui tout art et tout progrès ont tenu dans l'évocation des misères de la patrie ; mais ils n'auraient pas trouvé autant d'écho, ces chantres du désespoir, si Pouchkine n'avait montré d'abord le prix de l'âme russe, et dans ses créations, et par son propre exemple ; n'a-t-on pas dit que, pour avoir eu un tel homme, les Russes pouvaient s'estimer un grand peuple ? [1].

Aussi bien personne ne doute-t-il plus qu'il soit le père du grand siècle qui vient de finir avec Léon Tolstoï : « Il est notre maître à tous » disait déjà Tourguénief. Les poètes qui l'ont suivi se sont partagé la poussière de ses diamants ; d'autre part, en ouvrant la voie à Gogol, il l'a montrée à tous les réalistes. Et pendant qu'il guidait les écrivains, son œuvre est descendue peu à peu dans les masses, chaque jour plus compactes, de la Russie qui lit. Poète populaire, il ne l'est pas absolument — son œuvre doit trop à d'autres pays ; combien de ses vers pourtant trouvent de l'écho dans les cœurs les plus simples ! Et puis, un écrivain n'est pas populaire que par ses écrits : Pouchkine le savait quand, en des vers con-

[1] Ivan Tourguénief, à l'inauguration du monument de Pouchkine, à Moscou.

nus depuis peu dans leur vrai texte, il s'écriait : » Longtemps je serai cher au peuple — parce qu'en ce siècle de fer — j'ai célébré la liberté, — puis imploré pour ses victimes ! »

Faut-il, d'autre part, le placer avant ou après les Occidentaux qui ont pu l'inspirer, mais que sa grâce fait pâlir ? Faut-il le cataloguer classique ou romantique, l'expliquer par tel ou tel pays, comme l'ont fait tant de ses commentateurs ? Le point certain, c'est qu'aussi russe que tous ses successeurs, il est en même temps, par une grande partie de son œuvre, Français, et d'un temps bien déterminé [1], celui d'André Chénier. Répéter cette assertion d'un de ses compatriotes, ce n'est pas diminuer sa gloire nationale, et ce n'est pas simplement pour ajouter à la nôtre que je la répète. Après avoir demandé à des étrangers de tout pays des leçons d'un esprit et d'un goût différents du nôtre, il serait bon de nous tourner enfin vers celui qui nous apporte, avec ses qualités propres, l'exemple le plus brillant, hors de France, de nos qualités traditionnelles ? Les gallicismes qui l'émouvaient [2] par ce qu'ils évoquaient, devant lui, de sa jeunesse et du bon vieux temps, ces mêmes gallicismes pourraient nous émouvoir aussi et nous instruire : nous y retrouverions, avec la grâce française de jadis, l'humeur courageuse et gaie dont on veut que nous ayons été les apôtres en Europe [3].

[1] Maïkof. *Edition académique de Pouchkine.*
[2] *Eugène Oniéguine.*
[3] Renan, *Conférence à l'Alliance française.*

BIBLIOGRAPHIE

Le livre trop bref qui précède n'a donné sur l'œuvre de Pouchkine, et particulièrement celle des dernières années, que des renseignements incomplets. Nous croyons combler — ou aider le lecteur à combler — quelques-unes de ses lacunes, en y ajoutant la liste des traductions de Pouchkine parues en français et celle des principales études qui lui ont été consacrées chez nous.

Nous renonçons à donner une bibliographie russe ; on comprendra pourquoi en songeant qu'en 1886, les *Pouschkiniana* de Méjof comprenaient environ cinq mille numéros, et que deux ou trois mille autres y sont venus s'ajouter. Nous conseillons à l'étudiant français qui voudra se renseigner sur Pouchkine dans des écrits russes, de se reporter d'abord, pour les époques pas tout à fait récentes, à ces *Pouchkiniana*; ensuite, pour l'époque actuelle, à l'*Edition Académique*, dont on ne peut malheureusement prévoir quand elle sera finie, puis à l'édition tout récemment parue de Venguérof, qui contient, pêle-mêle, une foule de renseignements utiles sur l'homme, l'œuvre et le temps — l'édition d'après laquelle

nous avons cité est, sauf trois ou quatre exceptions, celle d'Efrémof — enfin, à la revue *Pouchkine et ses contemporains*, dont treize fascicules ont déjà paru. Toutes les histoires de la littérature russe, parues depuis quelques années, donnent des renseignements bibliographiques plus ou moins étendus.

Notre liste de traductions françaises, qui sera longue, quoique sûrement incomplète, ne devra pas faire illusion au lecteur français; il n'en trouvera pas une qui puisse lui faire apprécier comme il faudrait ce vers, dont Biélinski a dit qu'il est « tendre et doux comme le murmure de la vague, épais et souple comme le goudron, lumineux comme l'éclair, pur comme le cristal, parfumé comme le printemps, fort comme l'épée d'un Roland, etc., etc. » Si le traducteur français peut, en effet, « attraper » assez bien la tournure et la pensée du Pouchkine du XVIIIe siècle, il reste impuissant devant les vers plus pleins, plus profonds du Pouchkine mélancolique. Quant aux traductions en prose, plus faciles, il s'en faut qu'elles soient toujours consciencieuses; dans plusieurs d'entre elles, le traducteur a coupé, taillé, résumé arbitrairement. Telles quelles pourtant, nous les citons, faute de mieux, et parce qu'elles témoignent qu'en tout temps Pouchkine a eu chez nous des admirateurs désireux de le faire connaître à leurs compatriotes.

Que dire enfin des articles et des appréciations français que nous citons pour terminer? Le moindre défaut qu'on pourrait reprocher à la plupart d'entre elles, c'est qu'elles sont superficielles, mais je ne me crois pas le

droit d'exprimer un tel reproche à la fin d'un livre où Pouchkine tient en deux cents et quelques pages. Je me borne à appeler de mes vœux l'ouvrage qui nous donnera la connaissance complète du poète et de son temps.

TRADUCTIONS FRANÇAISES

a) DE POÉSIES DÉTACHÉES.

Anthologie russe, trad. par DUPRÉ de SAINT-MAUR, Paris, 1823.

La *Balalayka*, trad. par Paul de JULVÉCOURT, Paris, 1838.

Les Boréales, trad. par B. de G et le prince Elim MECHTCHERSKI, Paris, 1839.

Les poètes russes, traduits en français, par le prince Elim Mechtcherski, Paris, 1846.

Contes populaires russes et allemands, trad. par SAZONOF, *Athenæum français*, 1855.

Ivan Tourguénief a publié dans la *République des Lettres*, à peu près introuvable aujourd'hui, des traductions en prose de plusieurs pièces de Pouchkine, le *Prophète*, *Antchar*, et « *Poète, ne fais pas cas de l'amour populaire.* » Ces traductions ont été reproduites dans les *Souvenirs sur Tourguénief*, de par J. Pavlowsky, Paris, 1887.

b) DE POÈMES.

Rouslane et Loudmila, trad. par VÉRA STARKOF, Paris, 1898.

Le Prisonnier du Caucase, nouvelle en vers, de M. A. POUCHKINE. *Bulletin du Nord*, 1829, t. I.

Le Prisonnier du Caucase, trad. par Eugène de Porry, Marseille, 1858.

La Fontaine des pleurs, trad. librement du russe par M. Chopin, Paris 1826.

La Fontaine de Baktchi-Seraï, poème de M. Al. Pouchkine, trad. par Le Repey, Moscou, 1830.

La Fontaine de Baktchisserai. Poème russe d'Alexandre Pouchkine, trad. en vers libres par le prince Nic. Bor. Galitzin, Moscou, 1838.

Essais poétiques, par le prince N.-B. Galitzin, Saint-Pétersbourg, 1849 (trad. de *La Fontaine de Baktchisserai* et de pièces détachées).

La Captive chrétienne, par Al. Pouchkine, trad. par Eugène de Parry, Marseille, 1857. C'est *la Fontaine de Baktchi-Séraï* qui est trad. sous ce titre.

Les Frères brigands, trad. par Mme S. Engelhardt, *Nouvelle Revue*, 1880, 15 septembre.

Les Frères brigands, par A. Pouchkine, trad. en prose, *Bulletin du Nord*, 1889, t. III.

Le comte Nouline, trad. libre, en vers, du russe de M. A. Pouchkine, par de Laveau, *Bulletin du Nord*, 1829, t. I.

Les Bohémiens, poème d'Alexandre Pouchkine, *Bulletin du Nord*, 1828, t. III. La chanson de Zemphyra est seule traduite en vers.

Les Bohémiens, trad. par Eugène de Porry, Marseille, 1857.

Poltava, *Bulletin du Nord*, 1829, t. II.

Poltava, trad. par Eugène de Porry, Marseille, 1858.

Les classiques russes. *Poltava*, trad. française et notes par le Dr Jules Alquier, Paris, 1897.

Pierre le Grand (*le Cavalier de bronze*), dans *Impressions de voyage en Russie*, par Alexandre Dumas, Paris, 1865.

La Tsarevna morte et les sept Chevaliers, trad. de Séménov

Figaro, supplément littéraire du Dimanche, 27 juin 1885.

Eugène Oniéguine, trad. du russe par Paul Beesau, Paris, 1868.

Eugène Onéghine, trad. du russe par Wl. Mikhaïlof, Paris, 1884.

Eugène Oniéguine, trad. par Viardot, *Revue Nationale,* Paris.

Eugène Oniéguine, trad. en prose, par A. de Villamarie, Paris, sans date.

Eugène Oniéguine, trad. en vers français, par Gaston Pérot, Lille, 1902.

Echos du Volga, contes russes trad. en français par Eugène de Porry, Paris, 1871 (*Angelo,* le *Tourbillon,* les *Nuits d'Égypte,* etc.).

Œuvres choisies de A. S. Pouchkine, trad. pour la première fois en français, par H. Dupont, Paris, Saint-Pétersbourg, 2 vol., 1846-1847 (trad. en prose de *Boris Godounof,* de la *Fontaine de Baktchi-Séraï,* de *Rouslane et Loudmila,* des *Tziganes,* du *comte Nouline, de Poltava, d'Angelo,* du *Cavalier de bronze,* du *Convive de pierre,* de fragments d'Eugène Oniéguine et d'un certain nombre de pièces détachées.

Fleurs de Russie, poèmes trad. du russe par le comte Eugène de Porry, Paris, 1870 (réédition corrigée des traductions citées précédemment).

Poésies et nouvelles de Pouchkine, trad. par P. E. Gauthier, Paris, 1888.

(La *fontaine de Baktchi-Séraï,* les *Frères Brigands, Angelo,* le *Prisonnier du Caucase,* les *Bohémiens,* les *Nuits d'Egypte,* le *Tir* (*Vystriél*), le *Chasse-neige*).

c) Œuvres dramatiques.

Boris Godounof, poème dialogué d'A. Pouchkine, par W. B. Le Furet, 1831, nº VI.

Le Convive de pierre, trad. par Louis DELATRE, *Athenæum français*, 1854.

Œuvres dramatiques de Pouchkine, trad. par Michel N. (NUNTSCHINOFF), Paris, 1858.

(*Mozart et Saliéri*, *Scènes de Faust*, *le Chevalier avare*, *le Convive de pierre*, *Boris Godounof*).

Poèmes dramatiques d'Al. Pouchkine, trad. du russe par Ivan TOURGUÉNIEF et Louis VIARDOT, Paris, 1862.

(*Boris Godounof*, *le Chevalier avare*, *Mozart et Saliéri*, *la Roussalka*, le *Convive de pierre*).

Don Juan (*l'Invité de pierre*), mis en vers français par le baron B. de BERWICK, Paris, sans date.

Œuvres de Pouchkine, trad. du russe par Mme Sophie ENGELHARDT, née de NOVOSSILTSOF, Paris, 1875.

(*Boris Godounof*, *le Chevalier avare*, *Mozart et Saliéri*, *les Nuits d'Égypte*).

Pièces jouées à Paris :

L'Invité de pierre, en 1877.

Le Chevalier avare, à l'Odéon, en 1909.

d) NOUVELLES.

Le *Tourbillon de neige*, trad. de POUCHKINE, *Illustration*, 1843.

Les *Perce-neige*, *Nouvelles du Nord*. trad. par Xavier MARMIER, Paris, 1854.

(Le *Coup de pistolet* et le *Tourbillon de neige*).

Le *Chasse-neige*, nouvelle trad. de POUCHKINE, par F. de BORGHON, Versailles, 1877.

Polinka Saxe, roman de Drouginine, suivi de la *Demoiselle-paysanne*, nouvelle de *Pouchkine*, trad. du russe par Alphonse CLAYES, Bruxelles, 1872.

La *Boule de neige*, par Alexandre DUMAS, Paris, 1862, trad. du *Chasse-neige*, pp. 259-291.

La *Dame de pique*, trad. du russe par Mérimée, *Revue des Deux-Mondes*, 1849, 15 juillet.

Les *Romanciers russes*. Le *Yatayan*, trad. par Paul de Julvécourt. (Le *Yatagan* est une trad. de la *Dame de pique*).

Nouvelles, par Prosper Mérimée, Paris, 1852, (la *Dame de pique* et les *Bohémiens*).

Le *Brigand gentilhomme*, trad. du russe par le comte Eugène de Lonlay, Paris, 1864 (c'est de *Doubrovski* qu'il s'agit).

Choix de nouvelles russes, *Athenaeum français*, 1853 (trad. abrégée de Doubrovski).

Doubrovski, trad. par Halpérine-Kaminski, Paris, sans date.

La *Fille du capitaine*, par Alexandre Pouchkine, trad. par Louis Viardot, Paris, 1854, Hachette (série de rééditions).

La Fille du capitaine, trad. par Jaubert, Paris, 1890.

La Fille du capitaine, par Maurice Quais, Paris, 1899.

ETUDES SUR POUCHKINE

La *Fontaine de Baktchi-Seraï*, par Hérau, *Revue encyclopédique*, 1824, t. XXX.

Coup d'œil sur la littérature russe. Les veillées russes, par Héguin de Perle, Paris, 1827.

Le Bulletin du Nord, 1829, 1830, Moscou; série d'articles sur Pouchkine.

Nécrologie d'A. S. Pouchkine, par un ami de Pouchkine (Mickiéwicz). *Le Globe*, 1837.

Pouchkine, par E. V. (Loeve Veimars), *Journal des Débats*, 2 mars 1837.

Tableau de la littérature russe, par le comte de Circourt, *Revue française et étrangère*, 1838, t. II.

De la littérature des Russes, considérée dans ses rapports avec leur civilisation, par CHOPIN, *Revue Indépendante*, 1843, t. VIII.

Œuvres choisies de A. S. Pouchkine (à propos de la traduction de H. DUPONT), par G. de MOLÈNE, *Journal des Débats*, 17 novembre 1846.

Le poète Pouchkine, par Michel YERMOLOFF, *Revue britannique*, février 1846.

La Russie en 1839, par le marquis de CUSTINE, Paris, 1846, t. II, p. 223 et suiv.

Boris Godounof, par le comte Adolphe de CIRCOURT, Paris, sans date.

Pouchkine et le mouvement littéraire en Russie, par Charles de SAINT-JULIEN, *Revue des Deux-Mondes*, octobre 1847.

La poésie slave au XIXe *siècle*, par Cyprien ROBERT, *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1854.

Pouchkine, esquisse littéraire, par Hippolyte LUCAS, *le Siècle*, 29 janvier 1855.

Le tsar Nicolas et la Sainte Russie, par GALLET DE KULTURE, Paris, 1855, t. V. pp. 57, 68.

Analyse des traductions de PORRY, par G. VAPEREAU, *Année littéraire et dramatique*, 1858, pp. 42-45.

Etudes de littérature étrangère, par FROUT DE FONTPERTUIS, Le Puy, 1859.

Pouchkine et la littérature russe, par Xavier MARMIER, *Revue britannique*, 1859, t. II.

Voyages et littérature, par Xavier MARMIER, Paris, 1862, pp. 329-363.

Poèmes dramatiques d'Alexandre Pouchkine, par A. CLAVEAU, compte-rendu, dans le *Journal des Débats* des 13 et 14 octobre 1864, de la traduction de VIARDOT.

Impressions de voyage, par Alexandre DUMAS, Paris, 1865. 2e partie, chap. II, *Le poète Pouchkine*.

Pouchkine, par Mme Ernestine MINTZLOFF, *Correspondant*, 1867, t. XXXVI, pp. 883, 902.

Mélanges posthumes d'Adam Mickiéwicz, Paris, 1872, pp. 295, 332.

Pouchkine. Son poëme d'Eugène Oniéguine, par Alexandre BUCHNER, *Revue politique et littéraire*, juillet 1873.

Portraits historiques et littéraires, par Mérimée, Paris, 1871, 2e édition, pp. 334 et suivantes.

Histoire de la littérature contemporaine en Russie, par COURRIÈRE, Paris, 1875, pp. 74-131.

La Société russe par un Russe, Paris, 1877, t. II. chap. IV, *Pouchkine et Dantès*.

Le Roman russe, par MELCHIOR DE VOGÜÉ, Paris, 1886, pp. 35-50.

Un grand poète russe, Alexandre Pouchkine, Jacques FLACH, Paris, 1894. Bibliothèque slave elzévirienne.

Profils et types de la littérature russe, par Ernest COMBES, Paris, 1896, pp. 246-269.

Le Centenaire de Pouchkine, par Louis LÉGER, *Revue encyclopédique Larousse*, juin 1899.

Miekiéwicz et Pouchkine, du même, dans *Russes et Slaves*, IIIe série, pp. 219-255.

Pouchkine, dans *Russes et Slaves*, IIe série, pp. 145-185.

Alexandre Pouchkine (1799-1899), par S. SÉMÉNOF, Paris, 1899.

Histoire de la littérature russe, par K. WALISZEWSKI, Paris, 1900, pp. 159-181.

Le XIXe siècle. Etudes littéraires, par Emile FAGUET, Paris pp. 335 et suiv.

Parmi les ouvrages écrits sur Pouchkine dans les autres langues de l'Europe occidentale, le plus important est

Studies in russian littérature, par Ch. Edw. TURNER, LONDRES, 1882, pp. 209-317.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

ORIGINES ET DÉBUTS.

I. *L'enfance* (1799-1811).

La généalogie; le nègre Annibal. Les hérédités. 13
Les parents: Serge Lvovitch et Nadejda Ossipovna, leur vie à Moscou. La grand'mère et la nourrice de « Sacha », . . . 16
Ses lectures, ses premiers essais. Ce qu'il est à douze ans... 20

II. *Les années de Lycée* (1811-1817).

Le Lycée de Tsarskoïé Sélo. Son enseignement et sa discipline. 25
Pouchkine lycéen; ses notes. Ses lectures et ses projets. Les visites de la Muse. 32
Les modèles français et russes de ses vers. Ce qu'ils peuvent avoir de personnel. 37

III. *Les années de Pétersbourg* (1817-1820).

La sortie du Lycée. Le choix d'une carrière. La vie de Pouchkine à Pétersbourg; la légende et la réalité. 39
Les poésies. *Rouslane et Loudmila;* son succès. 48
La politique : Pouchkine et les sociétés secrètes, ses vers sur le servage, sur l'Empereur. Son exil. 51

DEUXIÈME PARTIE

LES ANNÉES D'EXIL

IV. *Pouchkine dans la Russie du Sud* (1820-1824).

Son arrivée à Iékatérinoslav. Son voyage, avec les Raievski, au Caucase et en Crimée 59
Kichinef et les Kichinéviens. Le général Inzof. Les heures d'excentricité, de travail, de désespoir. 72
Odessa. Ses plaisirs ; Mme Riznitch, l'inconnue. La querelle avec Vorontzof. 81

V. *Mikhaïlovskoïé* (1824-1826).

Le voyage. L'accueil que son père fait à Pouchkine 85
Les hivers ; Arina Rodionovna, la visite de Pouchtchine. Les étés : les promenades, les voisins et les voisines ; Trigorskoïé. . 96
Le travail, les préoccupations, les nouvelles de Pétersbourg. La grâce de Pouchkine. 100

VI. *L'œuvre des années du Sud.*

La légende du byronisme de Pouchkine. 105
La réalité. Ses poésies lyriques : ses poèmes, *le Prisonnier du Caucase, la Fontaine de Baktchi Séraï, les Tziganes.* Les influences qui s'y font sentir. 111
La part de Pouchkine ; son mélange de classicisme et de romantisme. Premiers traits réalistes. 115

VII. *L'œuvre de Mikhaïlovskoïé. Boris Godounof.*

Les ambitions dramatiques de Pouchkine. La recherche d'un sujet ; le « temps des troubles ». 117
Boris Godounof. Son ou ses actions. Les principaux personnages. Boris, Dmitri, Marina. La « tragédie de costume » ; les masses ; les étrangers et les Russes ; le Père Pimène. 119
Le peu de succès de l'œuvre. Sa valeur réelle. 132

VIII. *L'œuvre de Mikhaïlovskoïé. Les poèmes.*

Eugène Oniéguine

Les poésies fugitives, les petits poèmes. *Le comte Nouline*. . 135
Eugène Oniéguine. Le sujet et les personnages. Le cadre et les tableaux de la nature russe. 138
Les critiques des contemporains, les réponses de Pouchkine : Sa meilleure défense : la peinture, dans son œuvre, de « l'ancienne et de la nouvelle Russie » 144

TROISIÈME PARTIE

LA MATURITÉ.

IX. *Le mariage de Pouchkine.*

Sa vie après sa libération : la surveillance de Benkendorf. Les chagrins ; la baisse de sa popularité, les souvenirs, les remords. L'idée de la mort prochaine. 151
L'effort pour réagir. Les voyages. L'idée du bonheur par les « voies communes ». Son mariage avec Nathalie Gontcharova . . . 157

X. *Les poésies des dernières années.*

La difficulté de les classer. 165
Les traductions et les adaptations de sujets européens ; *Angelo, l'Invité de pierre, la Roussalka* 166
Les sujets russes. Les poésies politiques : les polémiques. . 168
L'histoire ; les fragments de sa *Petréide*. La poésie populaire ; les *Contes*. 172

XI. *L'œuvre en prose.*

Les articles ; les appréciations sur les littératures française ou russe. 181

Les nouvelles historiques. *L'Arabe de Pierre le Grand, la Fille du capitaine, Doubrovski, Roslavlef*. 185
Les scènes de la vie contemporaine : *la Demoiselle-Paysanne, l'Ouragan, le Coup de feu* 190
L'évolution de Pouchkine. 193

XII. *La mort.*

La dernière année. Georges Dantès et Nathalie Pouchkine. Le duel et les derniers jours de Pouchkine. 198
L'émotion de Pétersbourg. Le gouvernement, les salons, le peuple. Les obsèques 201
Les vers de Lermontof 203

CONCLUSION

Les vissicitudes de sa gloire. 205
Sa vie, son idéal. Son œuvre ; sa Muse et lui. Sa forme et ses sujets ; les influences du temps, le glissement vers la peinture historique. L'optimisme de Pouchkine ; ses sources. 206
Sa place en Russie, en Europe. Ses liens avec la France . . . 212

BIBLIOGRAPHIE. 219
TABLE DES MATIÈRES. 231

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer. — 1911

LR
P9874
.Yhau

242857
Pushkin, Aleksandr Sergyeevich
Haumant, Emile
Pouchkine.

NAME OF BORROWER

DATE

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU